FRANÇOIS MAURIAC : LE VIEUX RENARD ET LA MUSIQUE

L'EXPRESS

30 AOUT 1957. — N° 323 — 100 FR. ALGERIE, TUNISIE MAROC : 100 FR.

0828

DOUZE HOMMES AU RENDEZ-VOUS DE L'HONNEUR

Comment mangez-vous des dollars ? *par Alfred SAUVY*

Un entretien

Pourquoi allez-vous moins au cinéma ?

(Natkin)

M[e] MAURICE GARÇON, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA COMMISSION DE SAUVEGARDE

« Nous n'aurons point à vous faire les reproches que Dieu fait aux pécheurs dans les livres saints : « Vous m'avez fait servir à vos iniquités » ; nous résisterons à vos sollicitations les plus hardies, et nous vous ferons sentir la corruption de votre cœur et la droiture du nôtre ».

(Montesquieu - *Discours au Parlement de Bordeaux.*)

La lettre de « L'Express »

DOUZE hommes tiennent entre leurs mains quelque chose de désuet et de fragile qui se nomme l'honneur de la nation.

Il paraît que c'est là un grand mot... Pis : une notion démodée. L'armée seule aurait le droit aujourd'hui de revendiquer que l'on préserve son honneur de toute souillure. Mais la nation, elle... Une fille dont il serait beau qu'elle fasse la difficile. Un conglomérat de misérables civils, tout juste bons à travailler, à élever des enfants, à payer des impôts et à applaudir le 14 juillet, cela peut-il prétendre à l'honneur ?

Le respect de soi-même, d'une parole, d'un engagement, de quelques valeurs simples, tout ce que chacun essaye, tant bien que mal, de préserver en lui, ce ne serait plus qu'une éthique individuelle dont il faudrait se garder de réclamer l'expression collective.

On dit pourtant de la nation qu'elle a « des enfants »... Comment une mère enseignerait-elle à penser si elle ne montrait plus le chemin ?

SI absorbé que chacun soit par ses soucis et ses tâches particulières, si faillible que chacun se sente, il arrive que du fond du pays monte une grande exigence, une grande volonté de savoir si le visage collectif qu'il offre demeure digne d'être celui auquel s'identifier.

C'est une telle exigence qui s'est manifestée, il y a quatre mois, lorsque à la suite de quelques cris isolés — celui du général de Bollardière, de René Capitant, du doyen Peyrega, de Pierre-Henri Simon, celui des premiers rappelés qui rentraient — les Français se sont sentis soudain insultés, si ces hommes mentaient, ou complices, s'ils disaient vrai.

Un président du Conseil prit alors l'engagement solennel de les délivrer de cette brusque angoisse et de les assurer que rien ne se faisait, au nom de la France, qu'ils refusent d'assumer.

Conscient du peu de prix que vaut, hélas ! une parole de président du Conseil, M. Mollet remit alors à douze hommes, choisis parce qu'ils avaient encore le droit, eux, d'incarner l'intégrité, l'indépendance et la rigueur, le soin de préserver la nation du délit de complicité consentie avec des actes qu'elle condamnait.

Les plus sceptiques en éprouvèrent du soulagement. Ainsi, des individus pouvaient errer, le pays ne porterait pas le poids de ces erreurs, des coupables seraient punis, des crimes impossibles et on ne verrait plus, dans la presse, ces cris affreux puisqu'il suffirait désormais de remettre à d'insoupçonnables enquêteurs toutes informations suspectes. La commission de sauvegarde devenait gardienne du visage collectif de la France.

IL était déjà terrible qu'un gouvernement en soit réduit à entériner purement et simplement la méfiance du pays à l'égard de toute déclaration émanant d'hommes au pouvoir, qu'il dise on ne peut plus clairement : « Je sais bien que vous ne me croyez pas, mais eux, vous les croirez puisqu'ils n'appartiennent pas au gouvernement... »

Mais enfin, la commission était là. Elle est encore là. Qu'a-t-elle fait ? Que fait-elle ?

C'est l'objet de l'enquête, menée, en Algérie et à Paris, que nous publions cette semaine.

Françoise Giroud.

Comment acceptez-vous ?

(...) Comment êtes-vous partisans d'une telle monstruosité, de mesures aussi peu démocratiques, aussi réactionnaires, vous que je situais béatement « à gauche ».

L'austérité ne touchera pas ceux qui possèdent, les riches, les parvenus, les arrivés, ceux qui ont les plus gros revenus donc ; mais écrasera un peu plus les pauvres, et les jeunes ménages qui débutent déjà bien difficilement dans la vie (...).

D'autre part, il n'est nulle part question dans votre journal des superbénéfices enregistrés par les sociétés et trusts depuis plusieurs années, avec l'essor de la productivité, et de leur imposition juste sans compromis sur les décotes ou autres.

Comment asseptez-vous, vous démocrates (!), cette dévaluation qui frappe les pauvres et épargne les riches ? (...).

C. E.,
Bondy (Seine).

[*Cette lettre mérite une réponse qui dépasse le cadre de cette rubrique, et qui fera l'objet d'un article dans un prochain numéro.*]

Admirable !

« L'Express » du 2 août a consacré un important article « Gouvernement », signé F. G., à M. Gaillard (...).

Tout ceci, truquant les faits pour leur permettre de cadrer avec un mouvement oratoire, compose finalement le portrait fort achevé d'un homme « de roc » prêt à tous les consentements.

Il me paraît admirable que l'on juge de la sorte un homme sur des méfaits à venir.

Bernard Formery,
Nacqueville (Manche).

Une nation est un tout

M. Gaillard semble habile en même temps que compétent, de telles qualités alliées sont susceptibles de lui gagner la confiance de la masse des Français surtout si le courage s'y ajoutait également (...).

Dans son diagnostic de la situation française. dans les remèdes préconisés, d'une clarté, d'une justesse remarquable par ailleurs, une lacune énorme sape tout son système, la politique algérienne actuelle du gouvernement n'est pas mentionnée donc à plus forte raison non combattue par lui alors que le coût de cette politique représente les 2/3 de « l'impasse » budgétaire. Une brèche de moindre importance mais significative vient d'être faite en ne baissant que partiellement le prix du blé, baisse compensée en partie d'ailleurs par l'augmentation de quelques avantages consentis aux gros producteurs.

Demander avec des contradictions aussi flagrantes aux salariés de supporter tout le poids des sacrifices nécessaires au redressement économique, sans exemple venu des classes dirigeantes c'est les prendre pour moins intelligents qu'ils ne sont et inconscients de l'avenir de leurs enfants qui sont les premiers touchés par des sacrifices.

Si la barre n'est redressée immédiatement et s'il n'a pas le courage nécessaire, M. Gaillard s'apercevra bientôt, en retombant lui-même au néant politique, qu'une nation est un tout (...).

J.-R. Nivelle,
Ponthierry (S.-et-M.).

Des œufs à 15 francs

(...) Je suis éleveur moi-même, un petit éleveur peut-être qui aurait aimé s'agrandir. Je fais 400 poulets par mois, j'aurais voulu en faire 1.000 par mois et même davantage, j'ai 300 pondeuses, je pourrais en avoir 600, l'organisation de mon travail me le permet, occupation du ménage, homme et femme. Savez-vous que j'ai dû diminuer mon activité par la mévente cet été, à 300 francs le kilo je ne pouvais placer mes poulets ? Savez-vous que la récolte des œufs est difficile à écouler à 15 francs pièce à l'élevage ? (...).

Je vous donne ci-dessous le prix de revient d'un poulet de 1,800 kg. de moyenne fait à mon élevage sur une cadence de 400 par mois.

Achat du poussin d'un jour	90 »
Nourriture, 6 kg à 60 fr.	360 »
Chauffage, éclairage	30 »
Sable, paille, produits pharmaceutiques, travail et amortissement du matériel et des locaux.	100 »
Perte de volaille	10 »
Total	590 »

Ce qui fait le poulet à 335 francs le kilo environ à l'élevage. Que le gouvernement donne des garanties d'achat à ce prix, dans six mois la production sera doublée et même triplée dans les élevages existants, plus de 4.000 éleveurs existent actuellement en France (...).

L.-E. Dupuis,
Paris (16e).

Les crevards

En ce qui concerne la crise de la viande, je dois vous signaler que le problème est mal posé; ce ne sont pas les 9 kilos de veau par an et par habitant qui produisent un déficit sur la viande de bœuf, mais bien les 1.500.000 « crevards » qui tous les ans sont sacrifiés à 8 jours sans que leur viande soit consommable, l'éleveur préférant vendre le lait plutôt qu'en nourrir le veau. Le saviez-vous. M. Gaillard le sait-il ? Ou bien est-ce la conspiration du silence ? (...).

C.-R. Lafforgue,
Paris (13e).

Qui est Robert Garnier ?

La première page de votre dernier numéro m'a, personnellement, fait rire, mais j'ai vu, autour de moi, des lecteurs gênés par la citation qui l'accompagnait. Qui est Robert Garnier ? On me soutient qu'il s'agit d'un résistant qui aurait prononcé cette phrase à propos d'un camarade...

G. Leblanc,
Paris.

[*Robert Garnier est un dramaturge du XVIe siècle, que certains considèrent comme le précurseur méconnu de Corneille. Et la phrase que nous lui avons empruntée pour accompagner la tête d'un petit porc est extraite d'une tragédie intitulée* Porcie... *ce qui nous a, avouons-le, amusés... Mais sans doute aurions-nous dû le préciser si certains de nos lecteurs ont pu commettre une confusion.*]

(Suite du courrier en dernière page)

L'abondance de manuscrits que nous recevons ou que nos lecteurs déposent à nos bureaux nous oblige à observer désormais la règle en vigueur dans tous les journaux et à préciser que les manuscrits non insérés ne peuvent pas être rendus.

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
700 francs la ligne,
(+ taxes 8,52 %)
minimum 5 lignes (encadrées)
sont reçues 37, Champs-Elysées.

MARIAGES

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection. Hte réputation (23e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

LOCATION

JEUNE INSTITUTRICE
ch. chambre indépendante et confortable Paris
Ecrire L'EXPRESS n° 782, 37, Champs-Elysées (8e)

Tirage des I.P.R. (R. Séguin) 10, r. du Faub.-Montmartre, PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

ABONNEMENTS DE VACANCES

Pendant toute la durée de l'été, L'EXPRESS sera naturellement mis en vente dans toutes les stations touristiques.

Cependant, si vous voulez être certain de trouver L'EXPRESS chaque semaine, nous vous proposons des abonnements de vacances aux prix suivants :

2 SEMAINES	200 fr.
3 SEMAINES	300 —
1 MOIS	400 —
2 MOIS	650 —
3 MOIS	750 —

Règlement à **L'EXPRESS**, 37, Champs-Elysées
soit par chèque bancaire, soit par virement postal au C.C.P 7378-19 Paris

Vous trouverez dans ce numéro :

Les affaires françaises

- La semaine politique.. p. 3
- **La nation : Douze hommes au rendez-vous de l'honneur,** *par Jean DANIEL.* p. 4
- En deux mots ...... p. 6
- Vie quotidienne : Comment mangez-vous des dollars ? par *Alfred Sauvy* .... p. 7

Affaires étrangères

- La semaine étrangère . p. 9
- Document : Les Arabes peuvent-ils être communistes ? p. 10
- Jeunesse : Le festival de Rome, par *Robert Juffé.* p. 11
- Témoignage : La science américaine est-elle en retard ? .... p. 12

La marche des idées

- **Les hommes laisseront-il sortir les femmes en chemise ?** pp. 13, 14, 15, 16

Actualités

- La semaine, Je, tu, il . p. 17
- Histoire : Les carnets de Mussolini .... p. 18
- Jeux : Les lecteurs de « L'Express » ont de l'esprit et des lettres .... p. 18
- Poliomyélite, Lancelot à Cassis .... p. 19

Lettres

- On vous en parlera, Etranger, Traductions, Romans. p. 20
- Inédits : La marquise sortit à 5 heures... par *Gabriel Venaissin* .... p. 21
- Poésie, Voyages .... p. 21

Paris en parle

- **Pourquoi allez-vous moins au cinéma?... Ceux qui font les films répondent.** pp. 22, 23, 24, 25
- La semaine .... p. 25
- Musique : L'Ecole des femmes, par *Antoine Goléa.* p. 26
- Jazz .... p. 26

Une page au féminin

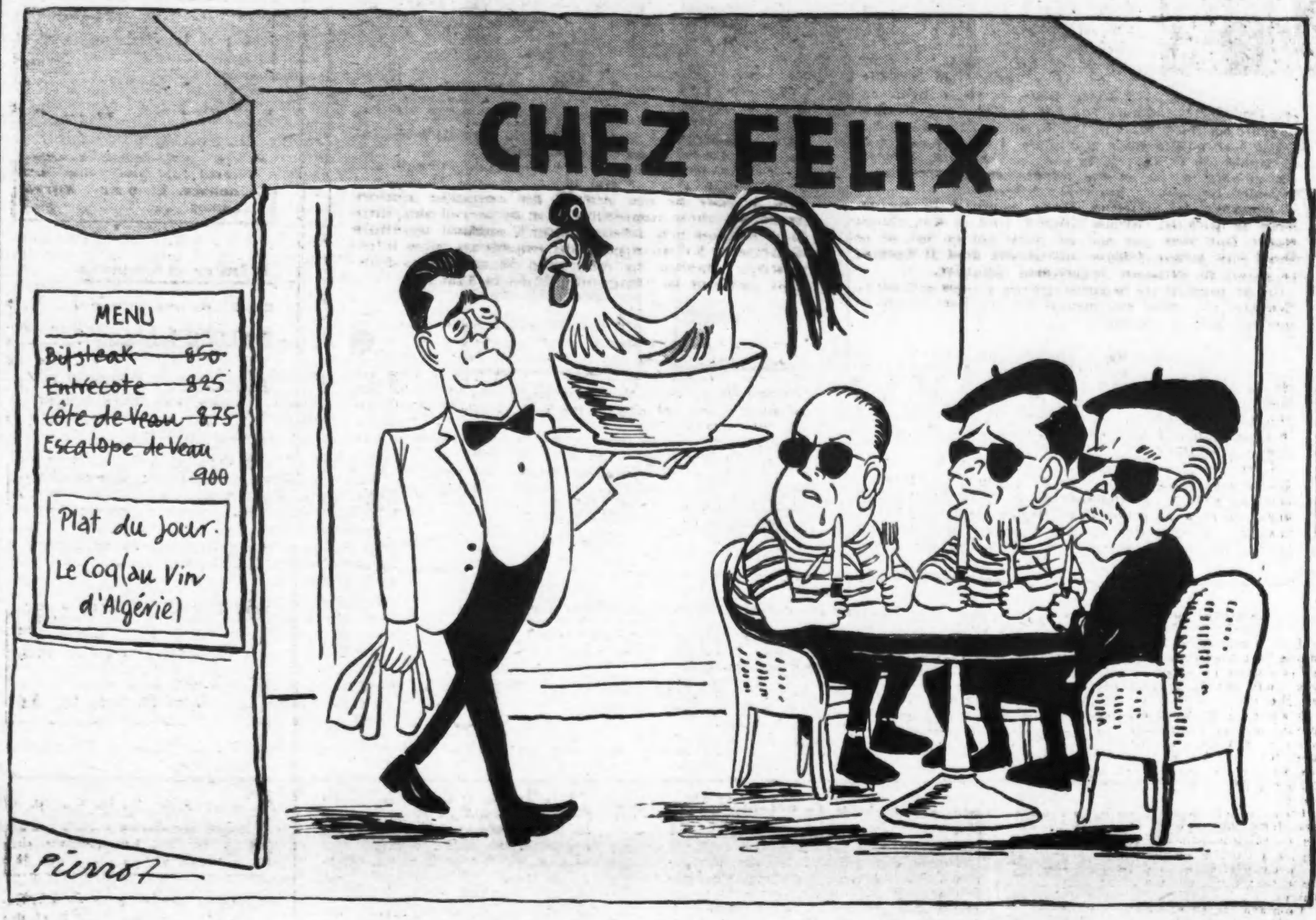
- Santé : Une fois sur quatre, par *le docteur Knock.* p. 27
- Maison, recette p.27

Et

- **LE BLOC-NOTES de *François MAURIAC*** p. 28

LA SEMAINE POLITIQUE

LE DESSIN DE PIERROT



MM. Lacoste et Gazier

LES discussions sur la « loi-cadre » pour l'Algérie (projet de statut) se développent. M. Bourgès-Maunoury a demandé au président de l'Assemblée nationale, M. Le Troquer, une session spéciale de huit jours pour un débat sur l'Algérie, le 24 septembre. D'ici là les difficultés entre les partis vont croître. Mais le chef du gouvernement espère qu'à la fin du mois la proximité de l'O.N.U. évitera des ruptures et permettra un compromis.

● La rédaction du projet à l'hôtel Matignon, change tous les jours. On négocie chapitre par chapitre.

La discussion porte surtout sur :

1) l'Assemblée qui siégera à Alger doit-elle être dotée de pouvoirs réels, ou être seulement « coordinatrice » entre les 5 « régions » qui constitueront l'Algérie ?

2) Le noyau d'exécutif qui sera installé à Alger sera-t-il présidé par un ministre délégué par le gouvernement de Paris (comme actuellement) ou par une sorte de « chef de gouvernement » local (embryon d'autonomie) ?

M. Robert Lacoste répond : pas de législatif ni d'exécutif pour l'ensemble algérien. M. André Morice (Défense nationale) le soutient.

Les autres ministres socialistes prennent, en général, la position contraire. M. Albert Gazier est venu prévenir le président du Conseil : le groupe socialiste ne pourra pas voter un projet qui ne comporterait pas une dose d'autonomie interne réelle à Alger.

★

« Abandon camouflé »

● Les réactions à droite sont violentes. M. Pierre André (Meurthe-et-Moselle) critique sévèrement les intentions du gouvernement : « Comme on est incapable de faire sérieusement la guerre et de rétablir l'ordre, on cherche des combinaisons qui ne seront en fait qu'un abandon camouflé... »

M. Jacques Soustelle, après consultation avec les « associations patriotiques » d'Alger, a pris — plus discrètement — une position analogue. Au cours d'un entretien à l'hôtel Matignon (avec M. Chaban-Delmas) il a indiqué au président du Conseil son désaccord formel sur le projet actuel, qu'il juge « sur la voie de l'abandon ».

● Pour se sauver à droite, M. Bourgès-Maunoury accepterait la condition posée par M. Lacoste : le responsable de l'Algérie serait un ministre délégué par Paris.

Mais M. Mitterrand, après une heure d'entretien avec le président du Conseil, a qualifié publiquement cette idée de « pas sérieuse ». Le projet Lacoste c'est « la méthode du ventriloque ». Cette prise de position a un large retentissement au M.R.P. et au parti socialiste.

★

Un jeu « irréel »

● A l'étranger, les organes les plus modérés commentent ainsi les projets Bourgès-Maunoury :

Le «New York Times» : «Toute cette procédure est en quelque sorte irréelle du fait que la seule tentative que fassent les Français est de s'entendre entre eux... »

« The Observer » de Londres : « Le nombre de voix sensées qui s'élèvent en France pour préconiser cette solution (Fédération, Etat algérien) augmente enfin, mais pas encore cependant parmi les hommes politiques. »

★

L'opinion de M. Morice

● MM. André Morice et Robert Lacoste ont conclu un pacte. Objectif : empêcher toute tentative de médiation du Maroc et de la Tunisie.

Méthode : lutter aux frontières contre les « bandes » qui viennent des deux pays, en laissant l'armée libre de les poursuivre en territoires tunisien et marocain.

Le ministre de la Défense nationale a déclaré, en rentrant d'une tournée en Algérie, qu'il considérait que le Maroc et la Tunisie faisaient déjà — indirectement — acte de belligérance contre la France, en soutenant activement les rebelles algériens.

★

Bataille parlementaire

● En fait : derrière les controverses sur la loi-cadre se déroule déjà une bataille parlementaire pour la rentrée. Deux alliances en gestation :

— M. Lacoste et la droite ;

— M. Mitterrand et le M.R.P.

Deux politiques : poursuivre la « pacification », ouvrir la négociation. Deux projets de statuts : l'un régionaliste (maintenant l'Algérie dans le cadre juridique de la République) ; l'autre fédéraliste, créant un Etat algérien.

Conclusion : le compromis espéré par M. Bourgès-Maunoury est peu propable.

★

La cote Gaillard

● La cote de M. Félix Gaillard est en baisse, mais il n'a pas perdu la partie.

Devant la décision de blocage général des prix, réaction de M. Gingembre et de la grande majorité des producteurs : « Quoi qu'on fasse, on n'empêchera pas les chefs d'entreprise de vendre au-dessus de leur seuil de rentabilité. »

Devant la décision de refuser les augmentations de salaires en septembre, réaction d'un délégué syndical chez Renault le jour de la rentrée (mardi) : « Ils peuvent décréter tout ce qu'ils voudront. Ce qui compte c'est qu'on soit payé normalement. Et ça, il n'y a rien à faire : il faudra qu'ils y passent. »

→

LA SEMAINE POLITIQUE

M. Gaillard compte neutraliser l'un par l'autre : bloquer les revendications de salaires en maintenant la stabilité des prix.

● Jugements sur les décisions de M. Gaillard. Patronat : « Le blocage des prix n'est pas supportable par tous ». Moyennes entreprises : « Confusion et désarroi nuisibles à l'économie française. » C.F.T.C. : « Scepticisme. Rendez-vous en septembre : le pouvoir d'achat ne doit pas diminuer. » F.O. : « Le blocage des prix n'intervient qu'après une hausse. Il faut voir clair. » C.G.T. : « Illusionnisme. En fait il s'agit d'amputer le pouvoir d'achat des salariés. »

La force du ministre des Finances vient de ces critiques contradictoires. Mais le plus grave danger est du côté paysan : l'opposition se durcit.

★

● Deux gros appuis

● Dans la lutte pour maintenir les prix (et espérer ainsi bloquer les salaires), M. Gaillard a deux alliés : le grand patronat, et les grands magasins.

Les gros producteurs préfèrent consentir à une diminution légère de leur marge de profit plutôt que de faire face à des grèves revendicatrices. Et la diminution des marges éliminera des concurrents moins équipés.

Les grands magasins ont fait un pas en avant décisif en 1952 (avec le coup d'arrêt à l'inflation), puis en 1955 (avec les mesures d'exonération fiscale). Ils suivent aujourd'hui la politique Gaillard à fond : elle peut leur permettre le développement d'un réseau national de succursales, comparables à celles qui existent dans les autres pays.

★

● « Gaillard a cédé »

● Réactions de la presse cette semaine : « Revirement de la politique Gaillard. » « M. Gaillard a dû céder devant les faits. » Pourquoi ?

La politique du gouvernement était décrite comme une volonté de diminuer la consommation intérieure (par une certaine augmentation de prix, sans hausses de salaires) pour pouvoir exporter davantage et gagner les devises indispensables aux importations. On constate aujourd'hui que le gouvernement (« effrayé par la hausse en chaine ») se précipite pour empêcher les prix de monter. Conclusion : changement de politique.

En fait : les prix ont déjà monté assez pour freiner la consommation à condition que les salaires soient bloqués.

D'où la décision spectaculaire de « blocage général » des prix : pour stopper l'entraînement psychologique au moment de la rentrée des usines.

(Est-il vraiment indispensable de gagner des devises à l'étranger ? Voir l'enquête d'Alfred Sauvy sur la journée d'un Français en p. 8)

(Agip) (Interc.)
M. Georges Villiers — M. Félix Gaillard
De puissants alliés... et des atouts manquants

★

● Rentrée ouvrière

● Les ouvriers sont-ils rentrés avec la volonté d'appuyer les revendications salariales par la grève ? Les premières indications sont encore vagues.

Pronostic actuel : si les prix ne bougent plus, il n'y aura pas de grandes grèves, malgré les hausses déjà enregistrées.

Les ventes à crédit, assez largement pratiquées, sont un frein à la grève : beaucoup de salariés sont endettés et continuent de demander des crédits. Ils peuvent difficilement se permettre de débrayer.

Mais, en sens inverse : le plein emploi, le manque de main-d'œuvre, dans tous les secteurs, placent les patrons en situation de faiblesse pour refuser des augmentations.

L'équilibre est très précaire. Si les prix bougent, les producteurs devront céder sur les salaires.

★

● Et les 200.000 hommes ?

● Pour avoir des chances de gagner la partie qu'il a engagée, M. Gaillard aurait besoin de deux atouts qu'il n'a pas pour le moment :

1) Un prêt extérieur en devises pour couvrir la période des six prochains mois, au moins;

Deux prêteurs possibles : l'Amérique et l'Allemagne. Pour des raisons politiques et psychologiques les services des Finances préféreraient l'Amérique. M. Gaillard ira aux Etats-Unis entre le 15 et le 20 septembre : mais ses chances sont faibles, en raison (entre autres) de l'hostilité croissante du gouvernement américain à la guerre d'Algérie.

2) Un surplus de main-d'œuvre disponible pour la production.

Le ministre des Finances réclame la démobilisation de 200.000 hommes. Mais il n'a obtenu de la Défense nationale qu'un accord « de principe », sur 130.000 hommes. Et aucun n'est encore là...

(En page 9 : La Semaine Etrangère.)

LA NATION

● ***Samedi prochain, 7 septembre à 9 h. 30 du matin : pour les douze personnalités qui ont accepté d'être « les garants du respect par la France des plus hauts principes moraux » : c'est l'heure de vérité.***

Douze hommes au rendez-vous de l'honneur

DANS une semaine, le samedi 7 septembre à 9 h. 30 du matin, une assemblée de douze sages, qui sont chacun une gloire du corps social auquel ils appartiennent, se retrouveront au ministère de l'Algérie, 78, rue de Lille, dans le grand salon situé au-dessus des bureaux parisiens de M. Robert Lacoste.

Certains d'entre eux, par leurs écrits, sont bien connus du public. Mᵉ Maurice Garçon, de l'Académie française, l'ambassadeur André François-Poncet, le gouverneur Robert Delavignette : tous sont célèbres dans leur spécialité.

Ce sont les membres de la « Commission de Sauvegarde des Libertés et Droits individuels » qui ont pour mission de statuer sur les méthodes de la répression en Algérie. La Commission s'est déjà réunie six fois. La dernière réunion remonte au 27 juillet.

Leur ordre du jour, pour samedi prochain, est sans doute grave et chargé, puisque leur président, M. Béteille, conseiller à la Cour de cassation, a repoussé la demande de deux commissaires désireux de reporter la réunion à quinzaine.

Deux mois douloureux

C'est le 10 mai dernier, on s'en souvient, que le président Guy Mollet avait été contraint d'installer cette Commission. (Cf liste ci-contre.) Pendant deux mois, en février et en mars, le pays avait appris successivement par le suicide de Mᵉ Boumendjel, la démission du professeur Capitant, la publication du dossier Muller et du livre de Pierre-Henri Simon, les lettres épiscopales de l'archevêque d'Alger, les révélations du doyen Peyrega et les déclarations du général de Bollardière, la nature de certaines méthodes répressives. Le trouble avait été si intense, il avait atteint si profondément la nation que l'unanimité s'était faite pour qu'une lumière totale soit projetée sur les forfaits.

Se sentant responsable, le gouvernement entendit contre-attaquer. Il laissa entendre que les accusations étaient en général le fait soit de politiciens habiles, soit « d'intellectuels », soit tout simplement de « traitres ». Les passions se déchainèrent alors, divisant en deux camps le pays, qu'il s'agisse de l'armée, de l'administration, de l'Eglise ou des étudiants. Pendant deux mois, on eut l'impression de vivre en France une nouvelle affaire Dreyfus.

« Atteinte à l'honneur »

C'est au cours de deux conseils des ministres tumultueux, les 3 et 5 avril, que — contre le vœu initial de M. Robert Lacoste — fut décidée la création de la Commission. Le refus de trois hautes personnalités sollicitées de faire partie de cette Commission (MM. Cassin, Batistini et Thorp) retarda d'un mois la réunion des commissaires et accentua, davantage encore, le malaise de l'opinion.

Le refus de ces personnalités était motivé par l'impossibilité où elles disaient se trouver d'obtenir des précisions sur leurs attributions. Aussi, le président Guy Mollet décida-t-il de passer outre les objections de MM. Robert Lacoste et Bourgès-Maunoury. Au cours d'entretiens privés, aidé par MM. Gaston Defferre et François Mitterrand, il prit de solennels engagements.

Le 10 mai, le président du Conseil, installant la Commission de Sauvegarde enfin réunie, déclara notamment :

> « *En décidant la création de la Commission permanente de Sauvegarde des Libertés et Droits individuels, le gouvernement a répondu à un désir général que la vérité soit établie sans contestation possible sur les conditions dans lesquelles agissent l'armée et l'administration françaises en Algérie. La France est la nation même des droits de l'homme. Il est des méthodes auxquelles ses enfants ne pourraient recourir sans porter atteinte à son honneur. C'est la volonté du gouvernement que soit décelée et châtiée toute atteinte individuelle aux droits de l'homme et à la dignité humaine (...). Le gouvernement entend que votre Commission agisse en pleine indépendance (...). Il vous appartiendra de déterminer l'étendue des pouvoirs qui vous apparaîtront nécessaires pour le complet accomplissement de votre mission.* »

Ce discours provoqua un soulagement. En général, les éditorialistes l'estimèrent au niveau de l'émotion suscitée par les égarements de la répression en Algérie. Un cri poussé au Parlement par M. Guy Mollet à propos du suicide de Mᵉ Boumendjel, que l'on avait rapproché du suicide de Pierre Brossolette (« C'est le gouvernement qui veut savoir la vérité ! »), ce cri avait eu l'accent de la sincérité et les passions s'apaisèrent. Le pays allait enfin être informé, il allait savoir si, comme l'avait dit le chef du gouvernement, les exactions « se comptaient sur les doigts de la main » et en tout cas, il avait au moins l'assurance que tout serait mis en œuvre désormais pour que d'autres exactions n'aient pas lieu.

On voit ici combien le rôle *politique* que le gouvernement fit jouer à la Commission de Sauvegarde, au moment même de sa constitution, fut considérable : l'opinion française était en proie à une crise de conscience extrêmement grave. Pour l'en tirer, M. Guy Mollet lui offrit en somme de s'en remettre à l'intégrité et à la compétence d'arbitres éminents. C'était pour les commissaires une noble, et difficile, mission.

Les dossiers

Aussitôt instituée, la Commission de Sauvegarde fut littéralement assiégée. Le président Pierre Béteille et le secrétaire général Maurice Garçon reçurent notamment un nombre impressionnant de visites, de lettres et de dossiers. Il s'avéra que certaines dénonciations était légères, parfois fallacieuses. D'autres dossiers étaient troublants. Particulièrement ceux, précis et terribles, que présentaient les avocats. Entre les avocats et les juristes membres de la Commission, dont toute la vie a été consacrée à la défense de la notion de droit, il y avait un langage commun. Avec une bonne volonté reconnue, les commissaires s'efforcèrent de rechercher la vérité.

Aussitôt la question se posa : en possession d'un dossier troublant, que pouvait-on faire ? Dès la première réunion, deux commissaires demandèrent au président Béteille d'obtenir que les attributions de la Commission soient *officiellement* précisées. Les réponses furent tardives et dilatoires : la Commission pouvait faire « ce qu'elle voulait ». Elle pouvait d'ores et déjà « saisir le président du Conseil » des cas qui lui paraissaient dignes d'enquête...

Mais en attendant, ne pouvait-on rien faire d'autre ? Si, pensèrent notamment M. Delavignette, gouverneur de la France d'outre-mer, connu pour un célèbre rapport sur l'Algérie ; M. Haag, préfet résistant, dont le fils est mort en déportation, le recteur Daure qui fut révoqué par Vichy et Mᵉ Maurice Garçon : on pouvait aller sur place, essayer de se rendre compte par soi-même.

A Alger

Le 16 juin, le professeur Charles Richet et le général Zeller se rendirent à Alger. Ils furent reçus solennellement par ceux qu'ils étaient en somme chargés de contrôler. Tous les services de M. Robert Lacoste furent à leur disposition. Ils visitèrent des camps, des prisons et des casernes ; ils s'entretinrent avec les militaires et les hauts fonctionnaires chargés de la sécurité et de l'administration. Il semble que toutes ces visites et tous ces entretiens les aient plutôt réconfortés.

En même temps cependant, ils reçurent, sur place, des doléances. Les avocats de certains disparus, arrêtés ou torturés, avaient alerté les familles qui rendirent visite aux deux commissaires. Ces derniers informèrent les « autorités compétentes », établirent des fiches et s'en revinrent à Paris.

Au retour, ils participèrent à une nouvelle réunion de la Commission, où fut examinée, une nouvelle fois, et avec une certaine nervosité, la question des attributions. Un commissaire, cita en exemple deux cas, dont tous les membres de la Commission avaient été saisis : deux femmes,

Mme Alleg et Mme Audin s'alarmaient de la *disparition* de leurs maris. Parmi tant d'autres cas, le commissaire brandit en particulier celui de Mme Audin, en demandant : « *Que pouvons-nous faire exactement ?* »

Un compte rendu de séance fut envoyé à la présidence du Conseil, après la réunion de la fin juin, faisant allusion à ces « cas ».

Une petite femme

Le 10 juillet, MM. Béteille, Daure, Haag et Delavignette se rendirent, à leur tour, en Algérie. Dès le surlendemain, 12 juillet, ils convoquaient Mme Audin.

Ils virent entrer dans le bureau mis à leur disposition une petite femme blonde de 24 ans, aux grands yeux clairs. Pathétique, Josette Audin leur refit un récit qu'elle avait disait-elle, cent fois fait à différentes autorités, et écrit déjà à tous les membres de la Commission. En voici l'essentiel :

« Le 11 juin, à 23 h. 30, nous avons été réveillés mon mari, Maurice Audin, 25 ans, assistant à la faculté des Sciences d'Alger, mes trois enfants et moi-même, par le capitaine D..., accompagné de six parachutistes en armes. J'habite un modeste appartement, rue Gustave Flaubert, dans les nouvelles habitations à bon marché d'Alger. C'est mon mari qui est allé ouvrir.

« Lorsque je me suis levée, le capitaine m'a prise par le bras et m'a dit : « Dans votre état, ce n'est pas une affaire pour vous. Regagnez votre chambre, je dois parler à votre mari. » Je ne sais pas ce qu'il entendait par « votre état » car il y avait déjà un mois, le 11 juin, que j'avais eu mon troisième enfant. Je suis restée dans ma chambre tandis que le capitaine parlait à mon mari dans la pièce d'à côté.

« Une demi-heure après, le capitaine ouvrit ma porte. Il me dit de dire au revoir à mon mari. Je lui ai demandé pourquoi. Il a répondu qu'il ne pouvait me le dire. « Où l'emmenez-vous ? — Vous le saurez. — Combien de temps ? — Cela dépend de lui. S'il est *raisonnable*, cela peut être très court. »

« Mon mari est sorti, suivi du capitaine D... et de cinq parachutistes. Le sixième est resté avec moi. J'étais consignée dans mon appartement avec interdiction de téléphoner. De temps à autre, le parachutiste téléphonait à un lieutenant C...

« Dis-lui »

« Le lendemain, 12 juin, Henri Alleg, directeur d'*Alger-Républicain*, est venu nous voir. Il a été aussitôt arrêté par les parachutistes. J'ai appris depuis que, le 13 juin, il avait été confronté avec mon mari. Henri Alleg était agenouillé sur le ciment. Il a vu entrer Maurice Audin dans un état épouvantable : visage tuméfié, poignets ensanglantés, ne tenant presque pas sur ses jambes. Un officier a dit alors à mon mari en montrant Alleg : « Dis-lui par où tu es passé et ce qui l'attend encore, dis-lui qu'il ne fasse pas l'imbécile. »

« Le capitaine D... est revenu chez moi et m'a dit que mon mari allait « aussi bien que possible ». Le samedi 15 juin, j'ai pu enfin sortir et j'ai informé le recteur de l'Académie d'Alger. J'ai écrit aussi à M. Leray, professeur au Collège de France, et à M. de Possel, professeur à l'Institut de calcul automatique, qui devaient être, le premier, président, le second, directeur, de la thèse d'analyse fonctionnelle que mon mari venait de terminer. Le 16 juin, mes beaux-parents ont visité en vain tous les camps de parachutistes. Le 17 juin, j'ai écrit à Me Maurice Garçon, secrétaire général de votre Commission, puis j'ai appris que le professeur Richet et le général Zeller étaient à Alger et je leur ai écrit aussi.

« Dès le 18 juin, j'ai reçu une réponse du professeur Richet m'assurant qu'il transmettrait ma lettre « à qui de droit » mais qu'il n'était pas « du ressort de la Commission de s'interposer entre les prévenus et la justice ». Je n'ai pas compris cette lettre ; je ne la comprends pas encore aujourd'hui. Ce que j'ai demandé précisément, c'est que la justice intervienne, c'est qu'on mette mon mari en prison et qu'on le tire des locaux des parachutistes.

« Le même jour, j'ai appris que M. Louis Martin-Chauffier se trouvait lui aussi à Alger avec une autre Commission d'enquête. Je lui ai rendu visite et il m'a promis d'intervenir sur-le-champ auprès de M. Maisonneuve,

(Agip)

Pierre Beteille

61 ans. Président de la Commission de sauvegarde des libertés individuelles. Docteur en droit. Conseiller à la Cour de Cassation, ancien procureur général près la Cour d'appel, Officier de la L.H.

(Archives)

Pierre Daure

60 ans. Physicien, professeur à la Faculté de Bordeaux, puis recteur de la Faculté de Caen. Préfet du Calvados après ses activités de résistant. De nouveau recteur de Caen où il reconstruit une très belle faculté.

(Keystone)

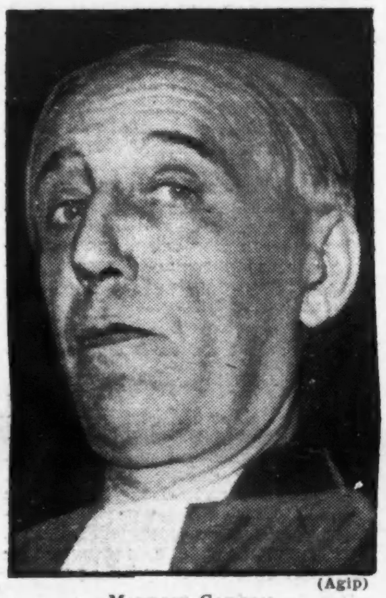
Robert Delavignette

60 ans. Gouverneur des colonies. Professeur à l'Ecole de la France d'outre-mer. Auteur d'un rapport célèbre sur l'économie algérienne. Vice-président de l'Alliance française. Officier de la L.H.

(Keystone)

André François-Poncet

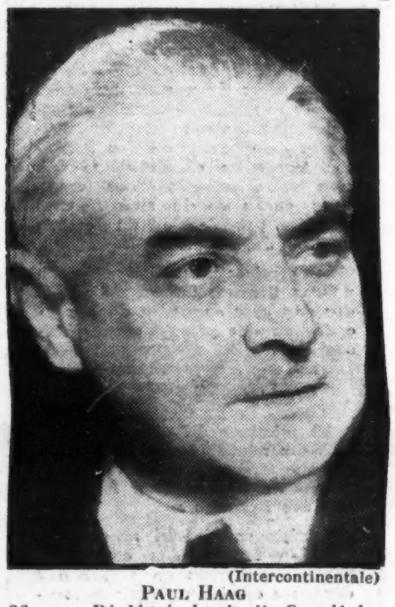
70 ans. Ancien élève de l'Ecole normale supérieure. Ministre des cabinets Poincaré, Briand, Tardieu et Laval. Académicien au fauteuil du maréchal Pétain. Président de la Croix-Rouge. Grand-croix de la L.H.



(Agip)

Maurice Garçon

67 ans. Célèbre avocat d'Assises. Ami des Lettres, il est l'avocat de l'Académie Goncourt et a plaidé de nombreux procès littéraires. Elu à l'Académie française en 1946. Officier de la L.H.



(Intercontinentale)

Paul Haag

66 ans. Diplômé de droit. Secrétaire de préfecture, puis préfet de la Seine. Médaille de la Résistance et grand officier de la Légion d'honneur. Conseiller d'Etat. Son fils est mort en déportation au camp de Buchenwald.

directeur des cabinets civil et militaire de M. Lacoste.

« Dès qu'il aura avoué »

« Le 19 juin, j'ai été reçue par le lieutenant M..., l'un des aides de camp du général Massu. Je lui ai demandé si je ne pouvais pas savoir où était mon mari. Il m'a répondu qu'il n'en savait rien. Je lui ai demandé si on pouvait au moins m'assurer qu'il ne serait pas torturé. Il m'a répondu avec un sourire que je devais bien savoir qu'il n'y avait pas de tortures, qu'il y avait tout au plus parfois des interrogatoires « un peu poussés ». Je lui ai dit : « Jusqu'à quand allez-vous le garder ? Pourquoi ne le livrez-vous pas à la justice ? » Il a répondu : « Pour qu'il soit inculpé, pour que la justice l'accepte, il faut bien que l'on établisse qu'il a réellement fait quelque chose. Dès qu'il aura avoué, il sera déféré aux tribunaux. » De cet entretien, j'ai conclu qu'on tenait mon mari pour suspect sans pouvoir l'accuser de rien en particulier.

« Le 22 juin, les journaux d'Alger publiaient une information signalant « l'assignation à résidence » de mon mari. Le même jour, je recevais une lettre, écrite le matin même (et donc datée du 22), de M. Maisonneuve, directeur des cabinets civil et militaire de M. Lacoste. M. Maisonneuve m'écrivait que « mon mari :

> *« était assigné à résidence et à la disposition du commandant militaire du sous-secteur de la Bouzareah, qu'il était en très bonne santé et qu'il me serait prochainement accordé un permis de communiquer avec lui ».*

« J'ai respiré. Enfin j'apprenais que Maurice était vivant. C'était le principal. En justice, je savais qu'il s'en tirerait. Car on n'a rien à retenir contre mon mari, sauf d'avoir été inscrit aux étudiants communistes jusqu'en 1954 et d'avoir conservé des amitiés communistes.

« Je me suis rendue à la Bouzareah

Mme Maurice Audin

« Etes-vous satisfaits ? »

où l'on m'a informée que M. Maisonneuve avait donné une fausse adresse et que c'était le colonel G..., commandant militaire d'Alger-Sahel, qui était chargé de mon affaire. J'ai essayé de joindre le colonel G... Ou bien il était sorti, ou bien il n'avait pas le temps, ou bien il me faisait demander de revenir. Enfin, mon avocat a pu obtenir un rendez-vous le 1er juillet, avec le colonel G... mais pour moi seule. Mon avocat a demandé si ce qu'on avait à me dire était tellement grave qu'on veuille me le dire à moi seule et le colonel G... a répondu qu'au contraire, il s'agissait d'une nouvelle « rassurante ».

Le retour des paras

« Le 1er juillet, j'ai été reçue par le colonel T., adjoint au colonel G. Il m'a reçue aimablement et m'a donné connaissance d'un rapport « officiel », disait-il, et signé du colonel M., du 1er régiment de parachutistes. Ce rapport indiquait que Maurice Audin s'était évadé le 21 juin, vers 21 heures, alors qu'on le transportait du centre de triage d'El Biar à la villa de la rue Faidherbe « pour y être interrogé ». J'ai dit que j'avais reçu une lettre de M. Maisonneuve le 22 juin, m'assurant que mon mari « se portait bien », était « assigné à résidence », que je pourrais le voir et que cela me semblait incompatible avec une évasion le 21 juin. On ne m'a rien répondu...

« L'un des hommes qui étaient aux côtés du colonel T., m'a demandé si je ne me souvenais pas que des parachutistes étaient venus le 21 juin du soir contrôler des allées et venues,

→

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS

MERCREDI soir, le 28 août, une information communiquée par le mouvement Poujade révolutionna les salles de rédaction : le général de Gaulle avait reçu M. Pierre Poujade, dans ses bureaux de la rue de Solférino. La nouvelle était aussitôt confirmée dans l'entourage du général.

Règle fixée par le général de Gaulle pour ses audiences : aucune discrimination entre ses anciens compagnons. Or M. Poujade appartint aux Forces Françaises Libres à Alger. La même semaine, le général avait donné audience à Claude Bourdet, à Jean-Marie Domenach, à l'équipe de « Témoignage Chrétien » et à des Algériens nationalistes.

★

DEUX ministres ne s'adressent à peu près plus la parole depuis un mois : M. Félix Gaillard, ministre des Finances, et M. André Morice, ministre de la Défense Nationale. Ce dernier, qui s'était engagé à pratiquer des coupes sombres dans les crédits de son département et à démobiliser rapidement environ 130.000 hommes, prend, au contraire, des initiatives spectaculaires mais coûteuses contre lesquelles M. Gaillard ne peut s'élever sans risquer d'être accusé de faire passer le problème algérien au second plan. Il s'agit surtout de l'opération de « bouclage » des frontières marocaine et tunisienne qui, rien qu'en barbelés et en fortins, sans parler de la main-d'œuvre militaire, représente un certain nombre de milliards.

Les services du ministère des Finances tiennent un compte précis des dépenses engagées dans cette opération « de prestige » sans efficacité.

★

LES relations difficiles entre les deux ministères sont illustrées par une ténébreuse affaire qui a récemment mis en émoi le ministère des Finances :

Il existe en Algérie, comme partout en France, des contrôleurs financiers chargés de veiller aux dépenses administratives : leurs signatures sont nécessaires pour autoriser certains paiements. En l'absence de pièces justificatives, un contrôleur d'Algérie crut de son devoir de refuser sa signature.

Mais le préfet prit fort mal la chose ! soucieux de prouver son autorité, il assigna immédiatement à résidence le fonctionnaire récalcitrant ! Les pouvoirs spéciaux lui en donnent le droit.

Pressé par ses services, M. Félix Gaillard fit un éclat. Le préfet de M. Lacoste fut convoqué d'urgence à Paris au ministère de l'Intérieur... On a remis en liberté le contrôleur des Finances. On l'a même proposé pour la Légion d'honneur...

★

APRES les agences de presse américaines, la B.B.C. anglaise a maintenant décidé d'appeler les fellagha algériens les « Nationalistes ».

★

IL existe désormais un « lobby » de la météorologie. Les hôteliers (bretons en particulier) inquiets du mauvais temps persistant, ont fait des démarches pressantes auprès de la Radiodiffusion française pour qu'elle évite, par des bulletins météorologiques « pessimistes », de décourager les gens de partir en vacances.

Résultat : les prévisions sont désormais soigneusement « peignées » et... améliorées. D'autre part, un certain nombre de personnalités ont obtenu depuis quelque temps que la radio annonce la température quotidienne dans leur fief.

B. G.

(Intercontinentale)
JEAN MOLIERAC
67 ans. Avocat au barreau de Bordeaux. Spécialiste de droit civil plaidant essentiellement des procès d'affaires. Président de la Conférence des bâtonniers de province. Officier de la L.H.

(Intercontinentale)
MARCEL OUDINOT
73 ans. Professeur à la Faculté de Droit de Caen, puis conseiller à la Cour d'Appel de Paris, et conseiller d'Etat depuis 1939. A la retraite depuis septembre 1954. Membre du Conseil supérieur de l'E.D.F.

(Archives)
EMILE PIERRET-GÉRARD
61 ans. Chargé de cours à l'Ecole normale supérieure d'électricité de Nancy. Ancien chef de la Résistance en Lorraine. Préside depuis 1956 l'Union des Anciens Combattants et Victimes de la guerre.

⟶

chez moi. Je m'en souvenais en effet. Deux parachutistes étaient venus passer une demi-heure dans la soirée du 21. L'un d'eux avait même déclaré, regardant une photo de mon mari : « Il *était* bien jeune, ce gars-là. » Je ne les ai plus revus depuis. A partir de ce moment-là, j'ai craint le pire, et le 6 juillet j'ai demandé à mon avocat de déposer une plainte pour homicide. J'attends la suite. Je n'ai plus d'espoir qu'en votre commission, car maintenant que les parachutistes sont couverts par un rapport officiel d'évasion, on peut tout craindre. »

Le centre de triage

Tel fut le récit que Josette Audin fit, le 12 juillet, aux quatre commissaires qui se trouvaient à Alger. Mais, grâce à la jeune femme, les commissaires devaient apprendre bien d'autres choses. En particulier que le gouvernement général paraissait dans l'ignorance complète de ce qui se passait au fameux « centre de triage d'El Biar ». Plus exactement que personne ne cherchait à savoir ce qui s'y passait.

Depuis quelque temps, en effet — exactement depuis les campagnes de presse métropolitaines contre les tortures — on a *légalisé* le triage qui auparavant n'était que toléré. Pour pallier les inconvénients d'une justice trop lente et obtenir des aveux « à chaud », le général Massu s'était vu octroyer des pouvoirs de détention illimitée. Ces pouvoirs n'avaient de légalité que celle que lui conférait le ministre résidant. Depuis avril dernier, la détention dans les casernes de parachutistes, aux fins de « triage », a été limitée à un mois — ce qui est un progrès de fait — mais elle a en même temps été légalisée — ce qui est une énorme régression de droit. Le progrès de fait est lui-même contestable d'ailleurs, car si au bout d'un mois les parachutistes sont tenus d'avertir l'administration ou la justice pour qu'il soit procédé, soit à l'assignation à résidence, soit à l'inculpation, pendant ce mois, ils peuvent très bien se « presser », puisque tout le drame de Maurice Audin s'est déroulé entre le 11 et le 21 juin *et que de hautes personnalités que j'ai questionnées à Alger estiment qu'il est mort.*

Ce procédé du « triage » constitue évidemment le vrai problème. Les commissaires l'ont entendu justifier mille fois, et par les plus hautes personnalités. Comment exercer une justice normale dans un pays en guerre ? Comment s'adapter à la « guerre révolutionnaire » sans, comme on dit aujourd'hui à Alger, « faire du renseignement » ? Et comment faire du renseignement sans obtenir immédiatement de la part des suspects des aveux par des interrogatoires « un peu poussés » ? Les commissaires n'avaient qu'à regarder : Alger est calme et ce calme n'a pu être obtenu que par le renseignement. Les commissaires, venus enquêter sur l'existence des « tortures », entendaient les responsables les justifier en employant simplement d'autres mots comme « triage » ou « interrogatoire poussé ».

Les quatre commissaires rendirent visite au général Salan et le 18 juillet, un ordre secret d'enquête fut signé par le général Allard. De toute façon, au surplus, les formalités d'enquête devaient être accomplies puisque la justice avait été saisie d'une plainte de Mme Audin.

On pouvait les sauver

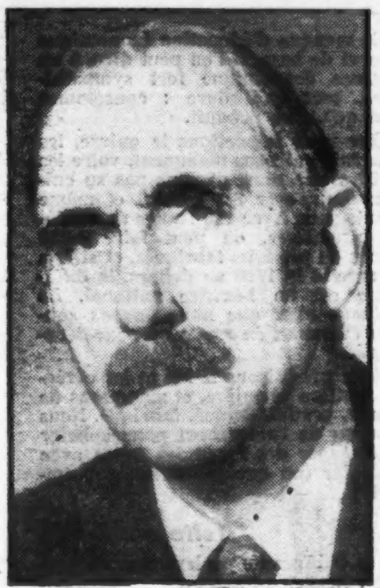
Le 8 août, par les soins du juge Bavoilot, Josette Audin eut les résultats de cette enquête. Le juge déclarait qu'il détenait un dossier « parfaitement convaincant » : des parachutistes et des policiers témoignaient « avec un accent de vérité que l'on ne saurait mettre en doute » que Maurice Audin s'était bien évadé le 21 juin vers 21 heures. De plus, un chirurgien-dentiste avait vu ce même jour, à la même heure, et au même endroit, une silhouette se profiler dans l'ombre qui ressemblait à celle de Maurice Audin.

Entre temps, les membres de la commission étaient revenus à Paris et s'étaient réunis une dernière fois le 27 juillet. Au cours de la réunion, au milieu de certains remous et de certaines divergences, il fut encore question des « pouvoirs réels » de la commission. D'autres cas furent cités et notamment celui de deux jeunes musulmans arrêtés dans une nouvelle sous-préfecture de l'Oranais et dont un directeur d'école, Français d'Algérie, assurait qu'ils avaient été torturés avant que l'un d'eux soit abattu. Le second vivait, on pouvait encore le sauver (comme peut-être Maurice Audin et tant d'autres) : la commission le savait. Mais que pouvait-elle faire d'autre que de demander une enquête ?

Au journaliste qui l'avait saisi de l'une de ces affaires, avec les documents et témoignages à l'appui, le commissaire avait été contraint de répondre, dans une lettre écrite de sa main : « *Nous n'avons aucun pouvoir d'enquête.* » Un nouveau « compte rendu de séance » fut envoyé à la présidence du Conseil et les membres de la commission se dispersèrent : ils partaient en vacances jusqu'au 7 septembre, date prévue de la prochaine réunion.

Pendant leurs vacances, les commissaires eurent l'occasion de lire dans la presse, le 2 août, les révélations qui devaient éviter au directeur d' « Alger-Républicain » le sort de Maurice Audin. Peut-être certains d'entre eux en ont-ils conçu une sérieuse amertume puisque cette commission a été désignée en particulier pour éviter que la presse, éventuellement suspecte

M. MAURICE AUDIN ET L'UN DE SES TROIS ENFANTS
Il s'agissait d'une « nouvelle rassurante »



(Intercontinentale)
CHARLES RICHET
75 ans. Professeur à la Faculté de médecine de Paris, où on a créé pour lui une chaire de clinique physio-pathologique des problèmes alimentaires. Ancien déporté. Officier de la L.H.

(Intercontinentale)
ROBERT DE VERNEJOUL
67 ans. Professeur à la Faculté de Médecine de Marseille et chirurgien célèbre par ses recherches. Président du Conseil de l'Ordre des Médecins. Médaille de la Résistance et officier de la L.H.

(A.P.)
GÉNÉRAL ZELLER
60 ans. Ecole supérieure de guerre. Commandant F.F.I. et chef de la Résistance dans la zone sud. Général de corps d'armée et gouverneur militaire de Paris. Médaille de la Résistance et commandeur de la L.H.

de passion politique, ne s'empare de telles affaires. Il fallait bien qu'ils se résignent à cette constatation : ce n'étaient pas, eux, membres de la commission de sauvegarde des libertés et droits individuels, créée depuis quatre mois, qui avaient sauvé la vie d'Henri Alleg, c'étaient les journalistes. Et Audin ?

Trois questions de Josette Audin

Lorsque Josette Audin eut connaissance des suites données à sa plainte pour homicide, elle décida de harceler les membres de la commission de sauvegarde et la presse. Chaque soir, inlassablement, cette petite femme, têtue comme une vraie Française d'Algérie, écrivait sa lettre, apportant chaque fois un détail supplémentaire, un élément nouveau. Elle est loin d'être seule dans son cas, on l'a vu, mais par son courage et son opiniâtreré, elle est devenue la mauvaise conscience des commissaires.

La publication de ses lettres dans la presse a suscité une considérable émotion, notamment dans les milieux universitaires. Et, en général, on trouve au bas des lettres qui manifestent une solidarité avec Mme Audin, des signatures d'universitaires qui sont loin de partager les idées de l'ancien étudiant communiste.

Mme Audin a décidé de poser à la commission de sauvegarde les questions suivantes :

1° Vous estimez-vous satisfaits par les conclusions de l'enquête ?

2° Si vous n'êtes pas satisfaits, que comptez-vous faire ?

3° Comment empêcherez vous que d'autres faits du même genre se renouvellent ?

Samedi prochain, le 7 septembre, il faudra bien répondre. A Mme Audin et aux autres.

Aujourd'hui, nous savons que certains commissaires regrettent de ne pas avoir accordé d'importance aux objections que présentait le bâtonnier Thorp pour justifier son refus de faire partie de la commission :

« *De deux choses l'une,* écrivait-il, *ou bien les faits qui ont motivé la constitution de la commission de sauvegarde sont réels et comment supposer que le pouvoir politique local laissera sa responsabilité à la merci d'une totale liberté d'enquête ? (...) Ou bien la commission de sauvegarde conclura à l'inexistence des faits et comment la dégager alors du soupçon de n'avoir pu totalement et spontanément s'informer ?* »

Tout dépend des commissaires

Mais les membres de la commission avaient quelques excuses. Le discours du président Guy Mollet avait été si catégorique, son retentissement avait été tel qu'un journal comme « La « Croix », qui avait mené campagne contre les tortures, écrivait :

« *Désormais, tout dépend des commissaires. Puisque la commission peut se saisir d'abus signalés par quelque moyen que ce soit ; puisqu'elle peut donner des avis spontanés. Puisque enfin elle doit obligatoirement être informée des suites données à ses conclusions, si un homme de caractère à l'honnêteté indiscutée est placé à sa tête, il y a lieu de se réjouir par avance car alors nous pourrons tourner une page douloureuse.* » (Pierre Limagne, « La Croix », 13 mai.)

Les garants

La page douloureuse n'a pas été tournée. Et ceux à qui le 11 mai 1957 le président Guy Mollet a solennellement déclaré : « *Vous serez les garants du respect par la France des plus hauts principes moraux* » (« Le Populaire », 11 mai 1957), ceux-là ne doivent-ils pas maintenant dire la vérité ?

Depuis qu'ils sont membres de cette commission, ils ne peuvent plus être de simples citoyens, ils sont les dépositaires de l'honneur du pays. Ils ont accepté de s'interdire eux-mêmes les problèmes communs aux autres citoyens. Ils n'ont pas à se demander s'il est bénéfique ou non de dire la vérité avant l'O.N.U., si les tortures sont efficaces ou non, si le F.L.N. commet ou non, lui aussi, des tortures. Ils ont été choisis pour être arbitres et non partisans, pour constituer des garants non une caution. Un Maurice Garçon, après ses articles sur l'arbitraire, un Paul Haag ou un Robert Delavignette, pour ne citer que ceux-là, avec la haute idée qu'ils se sont toujours faite de leurs tâches, pourraient-ils faillir à cette mission ?

Si certains commissaires pensent comme le colonel Gardon, ou l'igame Lambert, que dans la guerre du renseignement « les interrogatoires poussés sont inévitables » que les affaires Alleg et Audin sont les inévitables « bavures » d'une juste pacification, c'est leur droit. Mais c'est un droit qu'ils avaient comme simple citoyen, non comme commissaire. Ce droit-là leur a été retiré le 11 mai par la nation.

Jean DANIEL.

Utilisez toute la puissance que peut fournir votre essence

Lorsque vous achetez votre essence le pompiste vous livre, en quelque sorte, une certaine « quantité de puissance ». En brûlant dans la chambre de combustion, l'essence fournit à votre moteur la puissance qu'elle contient. Votre intérêt est donc évidemment qu'aucune fraction de cette énergie ne soit gaspillée, qu'aucune déperdition ne se produise, sans quoi le prix réel de votre essence se trouve augmenté, votre moteur perd une partie de sa nervosité et tire moins régulièrement.

Grâce à I.C.A., l'essence Shell est vraiment différente. Mais attention ! Shell avec I.C.A. n'est pas un Supercarburant. Si votre moteur exige du Supercarburant, continuez d'utiliser Supershell avec I.C.A.

Avec I.C.A. totalité de la puissance

Pour que votre moteur soit capable de tirer tout le profit et toute la puissance du carburant que vous lui fournissez, il faut qu'il soit en parfait état de fonctionnement. Il faut, en particulier, que l'allumage se fasse régulièrement, que les bougies produisent une étincelle forte et franche à l'instant voulu et qu'aucune perturbation ne vienne troubler cette parfaite régularité.

I.C.A. — exclusivité Shell — incorporé désormais à l'essence Shell, comme il l'est depuis quatre ans à Supershell avec I.C.A. est précisément un additif régulateur d'allumage. I.C.A. permet à votre moteur de tirer toute la puissance fournie par l'essence Shell, toute la puissance pour laquelle vous payez. C'est dire quel intérêt vous avez, si vous êtes un consommateur habituel d'essence normale, à utiliser Shell avec I.C.A. : avoir pour le même prix, plus de souplesse, plus de sécurité, une conduite plus confortable et un moteur qui tourne rond, c'est, en définitive, payer votre essence moins cher.

Aujourd'hui même, essayez

Shell avec ICA

SHELL BERRE

PUBLICIS EN 5731

VIE QUOTIDIENNE

Comment mangez-vous des dollars ?

● *Si l'on n'a plus de devises, pourquoi ne pas se contenter de francs ? Alfred Sauvy répond.*

DIMANCHE, 9 heures du matin. Bernard Lesourd s'attardait au lit à écouter les informations, suivies d'un exposé plutôt inquiétant, sur les projets de M. Félix Gaillard : faute de devises, dollars, livres, pesos, marks, etc., était-il dit, il allait falloir se priver sérieusement.

Ce n'était pas tant l'annonce de privations qui irritait Bernard. Patriote, il était prêt à tous les sacrifices *nécessaires*. Tous, mais pas plus. Ce qui mettait ses nerfs en écheveaux, c'était l'inutilité de telles brimades et la stupidité du raisonnement : on manquait de dollars, et puis après ? Il n'y avait qu'à se passer de coca-cola, de chewing-gum et de fourrures ; mais aucune raison de nous enlever les *francs*, ces braves francs qui, tout amputés qu'ils fussent par leur chemin de croix en quatorze dévaluations, étaient fort utiles aux Français, pour acheter les produits *français*, français, français, les produits de chez nous, de cette bonne nourrice qu'on appelle la douce France.

Dans son émoi et sa fureur, une grande consolation pour Bernard. Il allait pouvoir enfin se venger de son ami René le Contre, ainsi appelé non seulement parce qu'il pratiquait l'embuscade au bridge, terminant les enchères d'une voix douce « *Contre !* », mais aussi parce qu'il était toujours contre ses interlocuteurs, surtout dans le domaine économique, objectant sur un ton doux, pédant et siffleur : «*Pardon ! Vous semblez ignorer que la métallurgie...* » ou bien : « *Vous auriez tout à fait raison, si par malheur le prix du vin...* » A tous ses torts, René le Contre ajoutait celui d'avoir presque toujours raison ; presque toujours, mais cette fois...

Sonnerie. — « *Pas de danger qu'il soit chez lui. Ce serait trop beau. Il se défile toujours quand...* » Le plus curieux — et un peu intimidant — c'est que la voix répondit vite : « *Tu m'appelles, Bernard, n'explique pas, j'arrive.* »

Quelques minutes plus tard il est bien reçu : « *René, tu viens à point ; une espère de vampire, un de tes amis, sans doute, vient de nous annoncer*

« A chaque geste tu vas manger un peu de dollars... »

que, par manque de dollars, le gouvernement va nous enlever nos francs. J'espère que tu vas justifier ton nom en te prononçant résolument CONTRE un avis aussi ridicule. Ces financiers ont assez de vice dans la peau pour nous faire faire pénitence par plaisir, comme s'il s'agissait de gagner, dans une autre vie, le paradis, un paradis qui doit être peuplé de radins. Car enfin, de quoi avons-nous besoin et que nous rabâche-t-on avec ces produits étrangers ? La France n'est-elle pas un jardin ? »

Toilette du matin

Plus froid que jamais, René le Contre écoutait, sans avoir l'air ému et contrit qu'il aurait fallu.

— Tu vas te lever, Bernard, et à chaque geste que tu feras, tu vas manger un peu de dollar.

— Du dollar ?

— Oui, du dollar, ou de la livre, de la devise.

— Ma toilette, tout de même, n'est-ce pas cent pour cent français ?

— Pas le savon, en tous cas : les graines d'arachide, de coprah ou de palmiste qui ont permis de le fabriquer viennent en partie d'Extrême-Orient et de la zone sterling. Ton rasoir électrique est... voyons... français, c'est une chance, mais fabriqué sous licence américaine. Quant au cuivre des fils électriques, il est américain, belge ou rhodésien. Le blaireau...

— Mais l'eau est 100 % française tout de même ?

— A condition qu'elle soit froide, car le mazout, le charbon... La plomberie vient, du reste, en grande partie, de Tunisie, du Maroc et d'autres pays. Quant au coton de ta serviette, c'est un envoi des Etats-Unis, de l'Inde ou de Syrie, à moins qu'il n'ait été fourni par Nasser.

Ce même coton, ou un autre, entre dans tes chaussettes, ton slip, ta chemise. Dans tes bretelles, du caoutchouc naturel de Malaisie, à moins que ce ne soit du synthétique d'Amérique du Nord. Dans ta cravate, de la soie du Japon.

On s'habille

— Mes chaussures...

— ...ont peut-être été faites avec les 91.000 tonnes de peaux et cuirs venues d'Australie, d'Argentine, d'Uruguay, etc. Il ne te reste plus qu'à mettre ton complet.

— Ha, ha ! Bêh ! Bêh !

— Que veux-tu dire ?

— Bêh ! Bêh ! Pure laine, mon complet, entends-tu ? Pure laine !

— Dommage pour ta cause mon vieux, parce que le coton est 15 % français d'outre-mer, tandis que bêh

« Ma toilette, tout de même, c'est 100 % français ? »

est surtout un mot étranger que tu trouveras dans le dictionnaire... des douanes. Aligne tous les moutons nationaux et paranationaux et tu n'arriveras qu'à 4 % de la consommation de nos usines lainières.

— Mais Mazamet ?

— Mazamet achète, comme tous le monde, en Australie, en Argentine, en Afrique du Sud. Vois-tu, si soudain les Français et les Françaises n'avaient pour s'habiller que le textile français, il leur faudrait se contenter d'un bikini.

— Ce ne serait pas si déplaisant... Le strip-tease lui-même deviendrait un luxe.

Petit déjeuner

— Maintenant que te voilà habillé, que vas-tu faire ?

— « Consommer français », comme dit la rue de Rivoli. Fini l'exotique, je vais manger.

— Quoi ?

— Menu très simple : jus d'orange, café au lait, beurre.

— Dollars, livres, couronnes, etc.

— Hein ?

— Ton jus d'orange nous fut vendu par Israël ou quelque autre (l'Algérie produit, de préférence, du vin pour la distillation). Ton café vient en partie de nos amis brésiliens. Le sucre et le beurre eux-mêmes... Tiens ! demande au lobby betteravier pourquoi il a fallu importer 100.000 tonnes de sucre de Cuba, l'an dernier. Quant au beurre, ce sont les Danois, les Hollandais, etc., qui nous vendent ce qui nous manque (15.000 tonnes l'an dernier) et moins cher.

— Mais le lait, le pain ?

— Nationaux, tricolores, certes, mais l'essence et les pneus qui les ont transportés, le mazout qui a fait moudre le blé ou cuire le pain, le carton qui compose le « berlingot » ne viennent ni de Touraine, ni de Bourgogne. Quant à la viande...

« Pure laine, mon complet. Entends-tu ? Pure laine... »

— Il nous reste le vin, le cher pinard, bien de chez nous.

— Sans aucun doute, mais récolté grâce au soufre d'Amérique, au sulfate de cuivre à base de pyrites d'Espagne, sans parler du gas-oil des camions, des tracteurs américains ou allemands, ou construits sous licence canadienne, ni des produits chimiques introduits dans le jus divin de la treille. Un tuyau, en passant : si l'on voulait rendre les Français sobres, à peu de frais, il suffirait...

— Prohibition ?

— Non, non, il suffirait, dans un esprit de loyauté marchande, d'obliger à inscrire sur les étiquettes la liste des produits en *ique* et en *ate* qui y sont incorporés.

— Ce serait une méchante plaisanterie.

— Heureusement que nos hommes d'Etat sont très sérieux. Mais, reprenons le cours de ta petite vie nationale.

Nouvelles du jour

— C'est dimanche, donc radio et journal.

— Tu as un bon poste ?

— Très bon, un Philips.

— Tiens, tiens ! Et un bon journal ?

— Très bon. En plein dans mes idées.

— Oui, mais le papier...

— Il y avait hier un très bon papier de...

— Non, le papier vient en partie de l'étranger (240.000 tonnes, pour 16 milliards de francs) ; celui qui est fait en France l'est pour moitié à partir de pâtes étrangères et les pâtes nationales elles-mêmes n'utilisent pas que du bois français. Une page de publicité d'un grand quotidien, cela représente 500 dollars de moins à la Banque de France...

Psychologie

Nous ne finirons pas la journée de Bernard, Français cent pour cent, c'est-à-dire ignorant des *faits* économiques. Du reste, dans son désir de contrer, René fut un peu systématique. Il y a, dans cette aventure monétaire que nous vivons, deux aspects :

L'un est psychologique ; c'est la « psychologie du robinet ». En 1940,

« Menu très simple : jus d'orange, café au lait, beurre ».

bien des Français furent surpris de ne plus trouver les vêtements, les aliments, etc. Ils en ont conclu : « *Les Allemands prennent tout* ».

En fait, si importants que fussent les prélèvements de l'occupant, ils nous coûtèrent moins cher encore que le blocus. Mais, selon la psychologie du robinet, le fil vient de la mercière, le robinet de chez le quincaillier et l'essence de la pompe.

Ce manque d'éducation économique a servi de base, si l'on peut dire, à un système économique fort sympathique... tant qu'il dure : consommer plus qu'on ne produit.

Que nous importions le cuivre, les minerais qui nous manquent, voire les textiles que nous n'avons pas su cultiver outre-mer est normal et même avantageux. Avec 100 francs de matières premières, on peut faire 1.000 francs de produits fabriqués, et si l'on en revend le 1/10 au dehors, la différence est un bénéfice national. *Le malheur c'est que nous faisons souvent l'inverse, en vrai pays sous-développé.*

Nous produisons le blé et les céréales, matière première, et manquons de viande, produit évolué, fabriqué. Nous vendons de l'acier brut pour acheter à l'étranger des machines faites avec cet acier (ou quelque autre, peu importe).

Belle acrobatie

Les chiffres ne parlent pas, ils hurlent : 4.600.000 tonnes d'acier brut ont été exportées l'an dernier, recette 208 milliards ; 310.000 tonnes de machines ont été importées, dépenses 203 milliards. Autrement dit, l'étranger a eu pour rien — par son travail — environ 4.300.000 tonnes d'acier français. Qu'aurions-nous pu en faire ? Des machines évidemment. Pour combien, pour quelle valeur ? Tenez-vous bien.

« C'est dimanche : donc radio et journal ».

En traitant seulement le 1/8 de l'acier exporté brut, soit 575.000 tonnes, nous aurions gagné net 376 milliards, c'est-à-dire le déficit tout entier de la balance des comptes de M. Félix Gaillard qui, du coup, serait aussi gaillard que Félix. En traitant tout notre acier, nous produirions 2.800 milliards de plus ; notre production nationale brute serait augmentée de 18 %. Il y aurait là de quoi créer plus de 2 millions d'emplois supplémentaires, faisant vivre 4 millions de personnes. M. Gaillard, de plus en plus Félix, nous supplierait alors de dépenser plus d'argent.

Vous excuserez cette comparaison : il y a souvent, dans les numéros de haute acrobatie, un pitre, qui manque tous les tours. Le public connaisseur l'apprécie, car il sait que c'est le plus fort de la troupe. Avec les éléments et les ressources que nous possédons en France, nous devrions être champions d'Europe et de loin. *Mais nous réussissons le tour de force de gaspiller tout cela, et d'apparaître toujours les plus pauvres.* C'est vraiment très fort.

La guerre d'Algérie est certes déplorable et déplorablement onéreuse ; c'est un surcroît de peine que nous ajoutons à d'importantes erreurs économiques. Notre industrie traîne le boulet d'un commerce pléthorique protégé, d'une agriculture orientée à contresens vers le blé et l'alcool, d'un enseignement technique terriblement insuffisant.

Une petite zone de haute productivité doit faire vivre une masse, certes fort sympathique en soi, d'attardés, de mal instruits. On aurait pu espérer, devant l'épreuve actuelle, voir se dessiner sinon un bouleversement des structures vieillies, une brèche profonde dans la forteresse de l'alcool et de l'ignorance, tout au moins un frémissement vers le progrès. Silence, écoutez bien, entendez-vous quelque chose ?

Il y a dans le monde, des pays sous-développés, mais ils ne le font pas exprès.

Alfred SAUVY.

● Arme absolue : équilibre renforcé

● LE gouvernement soviétique a annoncé mardi le lancement de la première fusée balistique intercontinentale (1).

Le projectile intercontinental à tête atomique (portée : 8.000 km ; plafond : 1.200 km ; vitesse : 25.000 km/h) est dit « arme absolue » parce qu'il ne peut être ni détecté, ni intercepté en vol.

Militairement, cette « percée technologique » des Russes détruit le léger avantage que possédaient les Etats-Unis du fait de leur réseau de bases étrangères : les Etats-Unis deviennent aussi vulnérables que l'U.R.S.S. Le « pat » atomique devient total. L'ÉQUILIBRE DES FORCES N'EST PAS DÉTRUIT, MAIS RENFORCÉ.

La sécurité occidentale n'est pas diminuée pour autant. Commentaire du général Norstad, commandant suprême de l'O.T.A.N. : « Tant que nous conservons la capacité de mettre la Russie k.o., nous sommes prémunis contre une attaque, même si les Russes acquièrent des armes plus meurtrières que les nôtres. »

★

● L'avance russe : question de semaines

● L'avance prise par les Soviétiques dans la course aux super-fusées n'est pas décisive. Il faudra des mois, peut-être des années, avant que la nouvelle super-arme soit produite en série. Les Américains conservent leurs chances de rattraper durant cet intervalle leur retard, qui n'est sans doute qu'une question de semaines.

Les raisons du retard américain n'en prêtent pas moins à réflexion : elles sont d'ordre psychologique, politique et budgétaire.

Psychologiquement les Etats-Unis ont été handicapés par un excès de confiance en leur supériorité scientifique et technique. Préoccupés par l'équilibre budgétaire, les hommes politiques, en dépit de nombreuses surprises passées, refusaient d'accorder foi aux rapports des services de renseignements sur les progrès inattendus des Russes dans les domaines atomique, électronique et aéronautique.

★

● Un premier avertissement

● Le 6 juillet dernier, les frères Alsop faisaient déjà état de « preuves convaincan-

(U.P.). (Interco.)

M. KROUTCHEV M. FOSTER DULLES

Aucune raison de douter

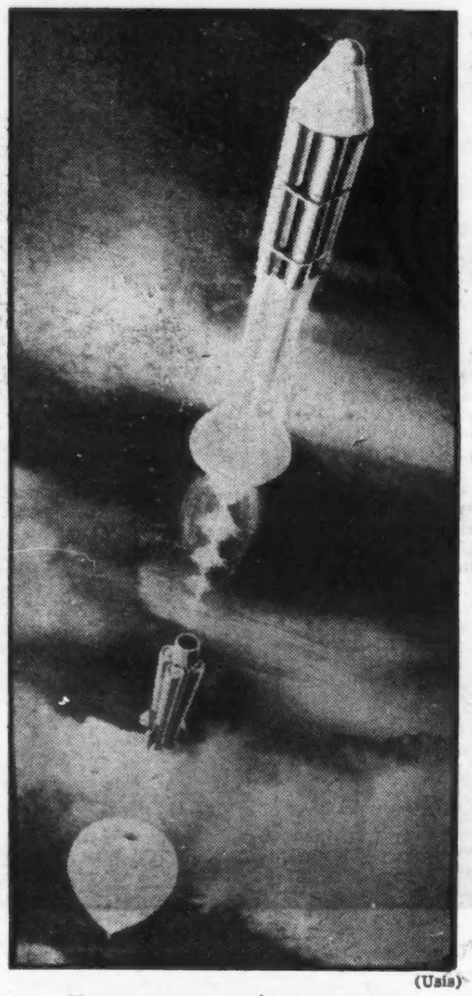
tes », fournies par les Renseignements, sur l'essai concluant par l'U.R.S.S. d'un projectile intercontinental. Le 13 juillet, un communiqué officiel répondait que les Russes avaient « un retard substantiel » sur les Etats-Unis. Le communiqué soviétique de mardi dissipe les derniers doutes. « Nous n'avons aucune raison, a déclaré M. Dulles, de douter de la véracité de ce communiqué. »

Politiquement les Etats-Unis ont été handicapés par la nécessité de convaincre un Congrès récalcitrant de l'urgence du programme de fusées, extrêmement coûteux. L'Etat soviétique, sans rendre de comptes à personne, pouvait investir des milliers de milliards, et attirer dans les services de l'armée, par des salaires fabuleux, les meilleurs savants. Aux Etats-Unis, l'industrie privée paie généralement mieux que l'Etat.

★

● Bataille entre « terriens » et « aviateurs »

● Le réservoir de scientifiques et de techniciens, en outre, est plus considérable en



(Usis)

UNE MAQUETTE DE L'ARME ABSOLUE
Portée : 8.000 km ; vitesse : 25.000 km/h

U.R.S.S. qu'aux Etats-Unis : il y a 2,5 ingénieurs russes pour un ingénieur américain ; l'U.R.S.S. forme actuellement trois fois plus d'ingénieurs que les Etats-Unis. (*Lire en page 12 l'interview du professeur Libby.*)

La centralisation du pouvoir, au surplus, lui facilite la direction et la coordination des travaux.

Les rivalités interarmes ont été un obstacle majeur pour le programme américain.

L'armée de terre avait pris la tête dans cette course interarmes : sa fusée « Jupiter », d'une portée intermédiaire (jusqu'à 2.500 km), était pratiquement au point. Elle avait été développée à partir des V-2 par neuf savants exallemands.

Les « Aviateurs », jaloux du succès des « Terriens » obtinrent le 26 novembre dernier une limitation à 320 km de portée des fusées « terriennes ». « Jupiter » passait pour abandonné en faveur de « Thor », le projectile intermédiaire de l'aviation.

★

● Le colonel est limogé

● L'armée de terre dénonça les motifs purement politiques de cette décision. Le colonel Nickerson se révolta en révélant, par un mémoire confidentiel, l'avance de « Jupiter » sur « Thor ». Traduit en cour martiale, Nickerson fut dégradé au début de cet été. Il n'en avait pas moins marqué un point : les essais de « Jupiter » furent de nouveau autorisés au printemps dernier.

« Thor » venait en effet de s'abattre en flammes avant d'avoir pris de l'altitude. « Jupiter », essayé il y a un mois, monta à 1.000 km, atteignit une vitesse de 25.000 km/h et frappa sa cible, distante de 2.000 km avec une précision remarquable. Son « nez » contenait, intacte, une lettre au colonel Medaris, directeur de l'arsenal Redstone.

★

● Deux succès techniques

● Le succès de « Jupiter » montre que les Etats-Unis ont résolu au moins deux des trois grands problèmes techniques posés par les fusées à longue portée :

— le problème de l'autoguidage (assuré par des gyroscopes usinés au 40.000° de millimètre), avec marge d'erreur maximale de 0,05 % (500 m par 1.000 km) ;

— le problème de la résistance thermique du « nez » de la fusée, porté à une température de 10.000° par le frottement de l'air.

— Le problème de la propulsion seulement ne semble pas entièrement résolu par les Américains : les échecs de « Thor » (mars) et « Atlas » (juin) sont dus à des défauts du mécanisme de combustion ou de mise à feu de la fusée. Ces échecs, même répétés, sont toutefois inévitables

★

● Une arme politique

● Aucun avantage décisif ne peut être obtenu par l'U.R.S.S., en temps de paix, grâce à sa nouvelle arme.

Sur le plan diplomatique, les Soviétiques peuvent seulement tenter d'arracher aux Occidentaux la reconnaissance de la sphère d'influence soviétique et la neutralisation de nations marginales.

La date choisie pour annoncer l'existence de la super-fusée donne cependant à penser que l'U.R.S.S. veut brouiller les cartes de la conférence du désarmement, où posture n'est pas brillante. Le discours prononcé mardi par M. Zorine a été peu convaincant.

★

● Le « refoulement » impossible

● Une politique d'ultimatums ou de menaces n'aurait de sens que si l'U.R.S.S. était résolue à risquer la guerre mondiale. Elle ne peut, devant l'équilibre actuel des forces, accepter ce risque ; mais elle n'a plus à redouter un ultimatum ou une attaque adverse : la politique du « refoulement » devient définitivement impossible.

L'exemple de la Syrie vient à point pour montrer que l'U.R.S.S. n'a pas besoin de la guerre ou de la menace de guerre pour remporter des succès.

★

● Pas de bouclier militaire

● Au Moyen-Orient et en Asie du Sud l'U.R.S.S. se sert de la séduction économique, politique et personnelle (visites de « B. et K. », dont la Syrie est la prochaine étape), non de la force, pour marquer des points. Aucune parade militaire ne peut être opposée à ces méthodes. Le président Eisenhower l'a reconnu la semaine dernière.

Une adhésion américaine et jordanienne au pacte de Bagdad, et des représailles turco-irakiennes contre la Syrie, ont été rejetées jusqu'ici par les Etats-Unis. Elles avaient été recommandées la semaine dernière à Ankara, à M. Loy Henderson, adjoint de M. Dulles, par le gouvernement turc.

★

● La menace est économique

● La riposte occidentale aux « offensives » soviétiques dans les pays sous-développés ne peut être qu'économique et politique.

Le caractère peu avantageux des offres occidentales a été souligné samedi dernier par le ministre syrien des Travaux publics :

— Des gouvernements européens lui avaient proposé des prêts à court terme à 7 % d'intérêt ;

— La Banque mondiale demandait 5 % et le droit de choisir les firmes exécutant les travaux en Syrie ;

— L'U.R.S.S. demande 2,5 % pour un prêt à long terme qui, assorti d'aucune condition, permettrait la construction du barrage sur l'Euphrate avec irrigation de 300.000 hectares.

Commentaire du « News Chronicle » (Londres) : « Ces offres sont une menace autrement redoutable pour les Occidentaux que des fusées dont on ne pourra jamais se servir. » Mais, forte de ses fusées, l'U.R.S.S. se permet des offres de plus en plus hardies.

(*Correspondances de « L'Express » dirigées par Michel Bosquet.*)

(U.P.) (A.P.)

M. LOY HENDERSON LE GÉNÉRAL BIZRY

Aucun moyen d'intervenir

(1) « L'Express » (par des articles de Michel Bosquet, le 15 décembre 1955 et le 7 mars 1956) a été le premier journal français à attirer l'attention sur l'imminente réalisation par les Russes de cette superarme.

DOCUMENT

Les Arabes peuvent-ils être communistes ?

● ***Selon les diplomates occidentaux, les Arabes sont allergiques au communisme. En réfutant ce postulat, l'auteur de l'analyse que nous publions ici explique aussi les derniers événements de Syrie (1).***

UN GROUPE DE FELLAHS SYRIENS

« La nature humaine, nous nous en occuperons plus tard »

(Camera Press)

L'HISTOIRE récente prouve que la résistance au communisme ne peut se développer que dans les pays qui ont une tradition de liberté individuelle. Cette tradition n'existe pas au Moyen-Orient et c'est une des raisons pour lesquelles les pays arabes offrent aujourd'hui un terrain de choix à la propagande communiste.

C'est aussi ce qui explique le caractère particulier du nationalisme arabe. En Europe, la revendication nationale a été le fruit d'une longue évolution (renaissance, protestantisme, siècle des lumières, révolution française) et elle a presque toujours pris le caractère d'un mouvement libéral et humanitaire.

Au Moyen-Orient, le nationalisme s'est développé sous sa forme brute, sans contexte démocratique, se greffant sur une société de structure féodale et moyenâgeuse. Il y a pris le caractère d'une réaction contre le fait historique (dont on ne peut rendre personne responsable) du « retard » de l'Asie par rapport à l'Occident. Le sentiment d'humiliation et d'infériorité des peuples arabes s'est transformé en une hostilité farouche contre l'Occident, hostilité qui survit même à la disparition de la domination occidentale.

La « deuxième chance »

L'Egypte est indépendante depuis plus de trente ans, l'Irak depuis plus de vingt ans, la Syrie et le Liban depuis dix ans. Sans doute la présence de trouples anglaises dans la zone du canal de Suez et sur certains aérodromes irakiens était-elle une source de mécontentement pour les patriotes irakiens et égyptiens, mais ceux-ci étaient libres, en tout cas, au cours des dernières années, de gérer leurs affaires intérieures comme ils l'entendaient.

Quant aux citoyens syriens et libanais, ils n'ont eu aucun conflit avec les impérialistes occidentaux depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, sauf peut-être sur quelques problèmes mineurs, comme l'administration des tramways de Beyrouth.

Il ne fallait pas espérer, bien sûr, que l'anti-impérialisme disparaîtrait en même temps que l'impérialisme, mais on pouvait penser qu'il diminuerait d'intensité. C'est le contraire qui s'est produit : les dirigeants arabes, comme leurs administrés, ont lancé des attaques de plus en plus violentes contre l'impérialisme, le rendant responsable de l'état désastreux des affaires publiques.

Nous rencontrons ici les deux caractéristiques du nouveau nationalisme arabe : le souci du prestige national dans les affaires extérieures et l'impuissance à soutenir un effort constructif à l'intérieur.

Pendant de nombreuses années, tous les gouvernements arabes ont eu la possibilité d'amorcer à l'intérieur une politique « progressiste » et de liquider l'héritage impérialiste de corruption et de gabegie. Aucun n'y a réussi et certains ne l'ont même pas tenté.

C'est une des raisons du succès croissant de la propagande communiste au Moyen-Orient, le communisme apparaissant de plus en plus aux élites locales, et notamment aux jeunes, comme la « deuxième chance » des pays arabes.

Premier objectif

On peut distinguer quatre périodes dans l'histoire du communisme au Moyen-Orient. En 1919-20, les premiers groupes communistes apparurent en Turquie, en Palestine et en Egypte, mais leur échec était assuré dès le départ.

A cette époque, en effet, les communistes s'attaquaient non seulement aux gouvernements en place, mais à toutes les institutions et à toutes les traditions religieuses, politiques et sociales de leur pays. Ils voulaient créer des partis de prolétaires dans des pays où il n'y avait pas de prolétariat industriel, et partaient en guerre contre l'Islam alors que celui-ci gardait toute son emprise sur les masses.

En 1923, il était déjà évident qu'ils avaient échoué ; les partis turc et égyptien avaient été dissous et le parti palestinien avait perdu tout espoir de conquérir les masses.

Ce ne fut qu'au milieu de 1930, lorsque le Komintern lança l'opération « front populaire » en Europe comme en Amérique, que les communistes du Moyen-Orient abandonnèrent leur « radicalisme » pour adopter une tactique plus souple. Ils renoncèrent à la plus grande partie de leur programme révolutionnaire, cessèrent leurs attaques contre l'Islam et se montrèrent prêts à collaborer avec les autres partis.

Pitié pour le fellah

Un nouveau parti communiste « syrien et libanais » fut créé qui ne cessa de se développer jusqu'à la seconde guerre mondiale, étendant son influence grâce à son contrôle des syndicats et à la création « d'organisations de façade », comme la Ligue anti-fasciste.

En 1937, le secrétaire du parti, Kalid Bakdash, vint en France à la tête d'une délégation de communistes syriens. En 1939, le parti comptait environ 2.000 membres.

Pendant la guerre, qui marque la troisième période de l'histoire des partis communistes arabes, ceux-ci s'orientèrent résolument vers l'antisionisme et le nationalisme, réussissant ainsi à augmenter encore leur audience. L'objectif était de rallier tous les éléments de la population à la cause de la « libération nationale », fût-ce en sacrifiant les objectifs proprement socialistes du parti.

Le programme social et économique présenté par Bakdash en 1944 au nom du parti syrien (qui s'était séparé du parti libanais un an plus tôt) était étonnamment modeste :

« ...Nous n'avons pas demandé, nous ne demandons pas et nous n'envisageons pas de réclamer la socialisation du capital et de l'industrie nationale. Au contraire, nous souhaitons que le capital et l'industrie nationale puissent prospérer. Nous réclamons seulement une amélioration des conditions de vie des travailleurs et une législation du travail qui règle démocratiquement les relations entre les employeurs et les salariés. Nous promettons aux gros propriétaires terriens que nous ne nationaliserons pas leurs terres.

« Au contraire, nous ne voulons que les aider en réclamant un programme d'irrigation et de mécanisation de l'agriculture. Tout ce que nous leur demandons, c'est d'avoir pitié du petit paysan et de faire un effort pour l'aider à sortir de son état de pauvreté et d'ignorance... »

Prié de s'expliquer sur le contenu de ce discours-programme où il n'était même pas question de socialisme, un dirigeant communiste syrien répondit « *qu'il correspondait à une certaine étape historique : celle de la lutte pour la libération nationale* ».

Cette nouvelle tactique se révéla payante puisque le nombre de membres du parti et surtout de sympathisants ne cessa d'augmenter (en 1946, il y avait près de 5.000 inscrits en Syrie et près de 10.000 au Liban).

Les années de guerre virent le renforcement de l'influence communiste dans tous les pays arabes, non seulement au Levant, mais aussi en Egypte, en Palestine, en Irak et même en Turquie.

Ces progrès étaient dus à la fois au nouveau prestige de l'U.R.S.S., qui apparaissait comme l'une des deux grandes puissances mondiales, à l'effondrement de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste, enfin au développement de l'économie des pays du Moyen-Orient, qui se traduisait par le renforcement des organisations ouvrières. Ce n'était d'ailleurs pas le durcissement de la lutte des classes qui donnait aux partis communistes leur nouvel essor, mais plutôt le sentiment général que « les choses bougeaient enfin » au Moyen-Orient, après tant d'années de stagnation.

Un Togliatti arabe

La quatrième période a commencé dès le lendemain de la guerre avec la détérioration des relations entre les pays arabes et l'Occident. Le « front populaire » des années 1935-1937 fut alors transformé par les communistes en un « front anti-impérialiste » dans lequel il y avait place pour « *tous les patriotes honnêtes, sans distinction de classe, d'appartenance politique ou de convictions religieuses* ».

Les syndicats sous contrôle communiste se renforcèrent, des mouvements « de couverture » comme celui des « partisans de la paix » furent lancés avec succès et l'influence communiste continua de s'étendre dans les milieux intellectuels.

Ces progrès furent particulièrement rapides en Syrie et au Liban, où l'on trouve aujourd'hui les deux partis communistes les plus puissants du Moyen-Orient.

Dans ces deux pays, les communistes furent servis par l'instabilité politique du régime, par l'incompétence des groupes féodaux ou ploutocratiques qui se succédaient au pouvoir, par la faiblesse des mouvements réformistes et par l'opposition obstinée des gouvernements successifs à tout changement politique ou social.

Le parti de l'intelligentsia

Le fait que les Etats du Levant, et le Liban en particulier, soient plus « avancés » à beaucoup d'égards que les autres pays arabes oblige à constater une fois de plus que le progrès économique, l'élévation du niveau de vie, la construction de nouveaux hôpitaux et de nouvelles écoles n'entraînent pas automatiquement l'adoption des idéaux occidentaux de liberté et de démocratie.

L'Ouest peut apporter l'aide matérielle, mais il ne peut donner aux pays arabes la nouvelle élite qui serait capable d'administrer honnêtement le pays.

Actuellement, le gouvernement est aux mains de groupes d'intérêts réactionnaires qui ne se soucient nullement de progrès social, la plus grande partie de l'intelligentsia appartient au parti communiste ou à ses organisations de « couverture » et le reste de la population sombre dans l'apathie.

Le succès des communistes syriens et libanais s'explique aussi par leur plus grande habileté politique (ils citent fréquemment le Coran, utilisent largement les traditions arabes, se querellent moins que leurs camarades égyptiens ou irakiens), et par le fait qu'ils ont en Kalid Bakdash un dirigeant de premier ordre : pas trop indépendant pour déplaire à Moscou, mais suffisamment intelligent pour réussir ; en un mot, un Togliatti arabe.

Dans les pays européens comme la France ou l'Italie, les communistes ont trouvé une réelle base prolétarienne. Dans d'autres pays, comme la Yougoslavie ou l'Indochine, ils se sont présentés comme les dirigeants de la lutte contre l'envahisseur étranger ou comme les réalisateurs de la réforme agraire. Mais au Moyen-Orient et dans le Sud-Est asiatique, étant donné l'absence d'un prolétariat urbain ou d'une agitation paysanne, ils sont devenus le parti de l'intelligentsia.

Ce phénomène a été noté en Indo-

(1) Extraits de l'étude « Nationalism and Communism », de Walter Z. Laqueur, publiée par Routledge and Kegan Paul, Londres.

nésie et aux Indes où les communistes se recrutent principalement parmi l'élite intellectuelle. Il en va de même au Moyen-Orient : le principal porte-parole des communistes égyptiens est l'un des dix plus gros propriétaires terriens du pays. Tous les hauts dirigeants communistes arabes de Syrie, du Liban, d'Israël et de Jordanie (à une exception près), sortent de familles aisées. Les militants du parti irakien sont presque exclusivement des intellectuels.

Au Moyen-Orient, le communisme a surtout traduit un mouvement de révolte des classes moyennes contre l'oppression féodale, ce qui ne signifie pas cependant que l'intelligentsia cessera d'être communiste lorsqu'elle aura obtenu son émancipation politique.

Elle manque en effet des traditions libérales qui pourraient l'attacher aux principes démocratiques. Sans doute croit-elle à la bonté du fellah et du travailleur, mais elle les considère aussi comme totalement incapables d'administrer leurs propres affaires. Les masses, estime-t-elle, devront rester pendant de longues années sous la tutelle de l'avant-garde éclairée. Ce que l'intelligentsia prépare, c'est une « révolution par le haut », et elle n'en trouve pas de meilleur modèle que dans la révolution communiste.

Commençons par le commencement...

L'évolution au Moyen-Orient est moins encourageante encore que dans le Sud-Est asiatique, où les gouvernements font preuve d'une plus grande stabilité et d'une plus grande maturité politique. Il serait certes prématuré d'affirmer que la démocratie politique a su triompher dans des pays comme l'Inde, Ceylan ou l'Indonésie, mais on ne peut pas dire — comme pour les pays arabes — qu'elle y a déjà échoué.

Dans ces conditions, que peut faire l'Occident ? La condition d'une défense efficace contre l'expansion communiste serait que les peuples eux-mêmes prennent conscience de la menace qu'elle fait peser sur eux. Mais comment apercevraient-ils le danger ? Gouvernés par des cliques ultra-réactionnaires dont la principale préoccupation est d'empêcher le progrès social, habitués à voir tous les mouvements réformistes qualifiés de « communistes », ils sont naturellement conduits à voir dans l'U.R.S.S. et dans leurs partis communistes locaux le symbole même de la justice sociale et du progrès.

Il est vain d'essayer de faire comprendre aux citoyens de ces pays qu'ils risquent de perdre leurs libertés essentielles : comment craindraient-ils de perdre ce qu'ils n'ont pas ?

Un examen rationnel des erreurs fondamentales du communisme suppose une étude historique, philosophique, psychologique assez poussée d'un certain nombre de problèmes comme celui de la nature de l'homme, de la volonté de puissance, du progrès social, etc., problèmes que l'intelligentsia des pays arabes semble tenir pour bien abstraits, sinon totalement dénués d'intérêt. « *Nous les étudierons,* dit-elle, *mais commençons par le commencement. Ce dont nous avons besoin actuellement, c'est de développer notre économie pour rattraper notre retard. La nature humaine, nous nous en occuperons plus tard.* »

(Copyright Walter Z. Laqueur.)

JEUNESSE

Le festival de Rome

● ***30.000 jeunes chrétiens, réunis à Rome, ont écouté sagement les appels à la patience ou à l'engagement politique. Puis ils se sont attaqués aux vrais problèmes.***

DIMANCHE dernier, plus de trente mille jeunes ouvriers, délégués des cinq continents au rassemblement mondial de la J.O.C. (Jeunesse ouvrière chrétienne), acclamaient le Pape devant la basilique Saint-Pierre. La veille, trente mille torches, tenues par des jeunes travailleurs chrétiens, illuminaient le Colisée et le Forum romain.

Les organisateurs du rassemblement jociste pouvaient être légitimement fiers de leur réussite, d'autant plus que celle-ci avait été préparée de longue date par de patients efforts, par de menus et grands sacrifices que les jocistes du monde entier s'étaient imposés pour financer le voyage à Rome de leurs délégués.

Certes, l'essentiel du rassemblement ne résidait pas dans cet aspect spectaculaire, dans ce déploiement de drapeaux, dans les chorégraphies allégoriques autour de l'obélisque de la place Saint-Pierre, dans la découverte du pittoresque un peu anachronique des suisses et des gendarmes pontificaux.

(Intercontinentale)

LE CONGRÈS DE LA J.O.C.
Le Pape a conseillé la prudence

Les garçons et filles de la jeunesse ouvrière chrétienne étaient venus à Rome pour donner un nouveau départ à une J.O.C. qui cherche à prendre conscience des nouvelles dimensions du monde et des nouveaux problèmes que pose aujourd'hui l'évangélisation du monde ouvrier.

Depuis trente ans

Créée en 1926 et 1927 en Belgique et en France, la J.O.C. s'était rapidement développée dans ces pays. Aussi les jocistes français et belges représentaient-ils, à eux seuls, la moitié des délégués au rassemblement de Rome.

Dans d'autres pays, l'implantation de la J.O.C. se heurtait à des difficultés dont certaines s'expliquent par l'absence d'une classe ouvrière consciente, d'autres par des obstacles dressés par des gouvernements, d'autres encore par les réticences et la force d'inertie des institutions ecclésiastiques.

Après la deuxième guerre mondiale, le développement de la J.O.C. avait subi un ralentissement passager en Europe. En revanche, la J.O.C. prenait un essor remarquable dans certains pays d'Amérique latine et d'Afrique noire — notamment au Cameroun et en A.O.F. Dès avant la guerre, on avait projeté l'organisation d'un rassemblement mondial à Rome. La guerre avait fait échouer ce projet.

Enfin, en août 1957, Mgr Cardjin et l'abbé Guérin, les deux fondateurs de la J.O.C., ont pu contempler à Rome le résultat visible de leurs efforts et la justesse de leur intuition initiale : le monde du travail ne peut être évangélisé que par ceux qui en font authentiquement partie.

Si les délégués des quatre-vingt-sept pays rassemblés à Rome s'attendaient à pouvoir puiser dans le discours que le Pape leur a adressé de nouvelles directives de réflexion et d'action, leur attente a dû être quelque peu déçue.

Le discours pontifical aux jeunes ouvriers et ouvrières chrétiens n'avait pas les accents hardis des grandes encycliques sociales de Léon XIII et de Pie XI.

On a pu avoir l'impression que Pie XII cherchait, avant tout, à mettre les militants ouvriers d'action catholique — la J.O.C. est, en effet, un mouvement d'action catholique et dépend, en tant que tel, de la hiérarchie — en garde contre toute confusion entre l'effort d'évangélisation et l'action temporelle.

> *« Vous n'êtes pas engagés dans un effort temporel, pour l'obtention de quelques avantages d'ordre économique et social seulement, mais vous visez avant tout à la conquête des âmes. »*

Cette phrase du discours pontifical a été interprétée comme l'écho indirect des débats qui ont porté, ces dernières années, en France et en Italie, sur la conception et les tâches des mouvements spécialisés d'action catholique, et qui avaient conduit à des crises, d'importance inégale, dans les mouvements de jeunesse catholique des deux pays.

Il est vrai que, dans d'autres passages du même discours, Pie XII s'est félicité des efforts concrets accomplis par la J.O.C. dans les domaines social et pédagogique.

Un défi ?

Le rassemblement jociste était projeté depuis près de vingt ans, et préparé activement depuis plusieurs années. Y voir une réplique volontaire au Festival de la Jeunesse de Moscou est donc absurde. Il n'empêche que certains milieux ecclésiastiques et démocrates-chrétiens en Italie, d'une part, et certains mouvements d'extrême-gauche, d'autre part, avaient essayé de « politiser » le rassemblement et de l'exploiter à des fins de propagande.

D'un côté, on appelait les jeunes ouvriers chrétiens à accepter la « main tendue ». De l'autre côté, on cherchait à s'annexer la J.O.C. et à présenter le rassemblement de Rome comme un « fier défi » au Festival de Moscou. Les délégués jocistes, surtout ceux venus de France, ne semblent pas avoir apprécié beaucoup ces subtilités.

> « *Nous sommes bien contents d'être salués avec tant de chaleur par la démocratie chrétienne,* a dit publiquement un délégué français, *mais nous aurions préféré que l'on ne cherchât pas à faire de nous les alliés de tel ou tel parti politique.* »

A cet égard, la différence d'optique entre les militants catholiques français et leurs camarades d'action catholique de certains autres pays s'est illustrée à Rome avec éclat.

Les observateurs italiens eux-mêmes ont été frappés par le sérieux des préoccupations apostoliques et sociales des six mille jocistes français réunis en séance commune le 24 août. Cette attitude contrastait singulièrement avec le ton polémique et nettement politique adopté à l'occasion des grandes manifestations par les dirigeants de l'action catholique italienne et surtout le président de celle-ci, le professeur Gedda. Le professeur Gedda est également président des « Comitati civici », organisme de propagande électorale. Or les élections législatives italiennes ne sont pas loin.

Soucis sociaux

Après les grandes manifestations spectaculaires, après les innombrables visites de Rome par des groupes chantant dans toutes les langues et portant tous les costumes de la terre, quatre cents délégués jocistes sont restés dans la Ville Eternelle pour tenir le premier conseil mondial de la J.O.C.

La J.O.C., en effet, n'est organisée, sur le plan international, que depuis deux ans. Le Saint-Siège en a approuvé les statuts. Il s'agit maintenant de mettre ceux-ci en application.

Le problème pour la J.O.C. est assez semblable à celui qui se pose aux missionnaires dans les territoires d'outre-mer. L'impulsion était venue d'Europe. C'est l'Europe qui dirigeait, qui guidait, qui enseignait, et qui implantait des équipes jocistes dans d'autres continents.

Le bureau international provisoire de la J.O.C. ne comprenait que des Européens. Les pays extra-européens ne se faisaient trop souvent entendre que par la bouche d'Européens qui y étaient venus comme « pionniers » jocistes. Aujourd'hui, on veut opérer un transfert décisif des responsabilités.

Des délégués de tous les continents, désignés par les organisations jocistes nationales, participent, depuis jeudi, au conseil mondial. Ils éliront un bureau où les Européens ne seront plus seuls. Ils élaboreront ensemble un programme d'action tenant compte des besoins des pays sous-développés. On a beau vouloir distinguer l'action temporelle de l'action d'évangélisation, on ne peut guère évangéliser sans « civiliser ».

Les jocistes du Guatemala, par exemple, font observer qu'ils doivent s'attacher d'abord à lutter contre l'analphabétisme et contre l'exploitation des masses ouvrières — dont ils ont dressé un tableau saisissant au congrès des délégués jocistes d'Amérique latine — avant de pou-

→

voir entreprendre, avec quelque chance de succès, leur travail d'apostolat.

Inquiétude partagée

Or il n'est plus question d'abandonner le travail d'éducation populaire et l'engagement social à des étrangers. Tous les dirigeants jocistes des pays extra-européens ont insisté sur la nécessité d'abandonner (une fois pour toutes) le « paternalisme » européen, eût-il pour but l'évangélisation des masses.

Reste le fond du problème. Peut-on évangéliser le monde ouvrier par une action essentiellement spirituelle, par un témoignage qui s'arrêterait au seuil de l'engagement temporel total, qui ne ferait pas entièrement corps avec les aspirations de la classe ouvrière ? La plupart des jocistes rassemblés à Rome ont été très sensibles à cette question. Elle est au centre des préoccupations qui agitent, depuis des années, le catholicisme de France et d'autres pays. Il n'est pas certain que le rassemblement de Rome leur ait fourni une réponse.

Du moins seront-ils repartis avec la certitude que leur interrogation inquiète est partagée par des jeunes travailleurs chrétiens du monde entier.

Beaucoup pensent, et disent, que ce rassemblement imposant de trente mille jeunes travailleurs chrétiens, qui représentent plusieurs centaines de milliers de militants jocistes, ne peut manquer de contribuer à faire prendre à l'Eglise, là où cela n'est pas fait encore, une conscience plus aiguë des problèmes réels du monde du travail.

Robert JUFFE.

(World copyright A.F.P.-Paris.)

TÉMOIGNAGE

LA SCIENCE AMÉRICAINE EST-ELLE EN RETARD ?

Les récents succès scientifiques enregistrés par les savants soviétiques inquiètent l'opinion américaine. Dans une interview (U.S. News), le professeur Willard Libby, membre de la commission américaine de l'énergie atomique, répond aux questions que tout le monde se pose — en Amérique et dans le monde entier — sur l'état de la science américaine. L'Express *publie ici des extraits de ce témoignage :*

● — Pensez-vous que les Etats-Unis souffrent d'un grave manque de savants ?

R. — J'en suis convaincu. Notre situation dans ce domaine est pire que nous ne l'imaginons.

● — Pourquoi cela ?

R. — Parce que, depuis 1930 environ, nous avons surtout vécu sur la valeur des savants européens qui venaient s'établir aux Etats-Unis alors que ce mouvement d'immigration a maintenant pratiquement cessé. Nous avons ou nous avons eu des hommes comme les Drs Teller, Fermi, von Neumann, Wigner, Slizard et Einstein, qui sont tous venus de l'étranger. Nous avons chez nous de très bons savants, mais les six que j'ai nommés étaient véritablement des hommes de premier plan et leur contribution est absolument unique.

● — L'Europe a-t-elle formé plus de grands savants que nous dans le passé ?

R. — Oui, bien sûr.

● — Et pourquoi donc ?

R. — Parce que les Européens ont une tradition de rigueur dans l'enseignement, de respect pour les arts et les sciences, que nous n'avons acquise nous-mêmes que très récemment.

● — Estimez-vous qu'il n'y a pas assez de jeunes qui s'orientent chez nous vers les études scientifiques et techniques ?

R. — Certainement.

Les Russes paient plus cher

● — Mais nos écoles d'ingénieurs refusent du monde...

R. — C'est justement un des aspects du problème : il nous faudrait plus d'écoles.

● — Notre système scolaire apporte-t-il un encouragement suffisant aux 15 % de nos élèves qui sont le plus doués ?

R. — C'est là une de nos difficultés. L'échelle des salaires est telle qu'on ne peut espérer devenir riche en faisant une carrière scientifique ou technique.

● — Les savants américains sont-ils moins bien payés que ceux des autres pays ?

R. — Ils sont certainement mieux payés que leurs collègues européens, mais l'U.R.S.S. paye ses savants beaucoup mieux que nous.

● — Les Russes progressent-ils plus rapidement que nous dans le domaine scientifique ?

R. — Ils font un immense effort pour former le plus grand nombre possible de savants et d'ingénieurs qualifiés, et cela ne peut que leur être profitable. Ces techniciens devront être jugés sur les résultats qu'ils obtiendront, mais pour ce que nous en savons déjà, ils font du très bon travail.

● — Les Russes peuvent-ils utiliser efficacement tous les spécialistes qu'ils forment ?

R. — Sûrement, oui.

● — Pensez-vous comme le docteur Teller que nous sommes déjà dépassés et qu'il nous faudra plus de dix ans pour rattraper notre retard ?

R. — Je ne me prononcerai pas sur ce point, parce que je n'ai aucune certitude dans ce domaine.

● — Pensez-vous que nous avons maintenant suffisamment d'éléments pour juger la qualité des savants formés par les Russes ?

R. — Bien sûr. De tels éléments ne manquent jamais : ce sont les résultats. Et jusqu'à présent ils sont excellents. Ce qui ne veut pas dire cependant que leur contribution à la science soit supérieure à la nôtre.

LE PROFESSEUR WILLARD LIBBY

Mais pour en revenir au problème de l'avenir, les spécialistes qu'ils forment actuellement sont encore très jeunes et nous devrons attendre de les voir au travail pour juger ce qu'ils valent. Il me paraît cependant évident que plus on en forme, plus on a de chance d'en avoir de bons.

238 ingénieurs contre 515 en U.R.S.S.

● — Combien de savants forment-ils par rapport à nous ?

R. — Nous avons les chiffres. Les Etats-Unis forment chaque année 238 ingénieurs par million de personnes. Le chiffre est de 515 en U.R.S.S. Bien que la population russe ne soit supérieure à la nôtre que d'un tiers, l'U.R.S.S. forme donc presque trois fois plus d'ingénieurs que nous.

● — Et en ce qui concerne les cerveaux de premier ordre, la proportion est-elle la même chez eux que chez nous ?

R. — Je crois qu'elle est la même dans tous les pays. Ce n'est qu'une question d'enseignement et d'encouragement.

● — Leurs publications scientifiques indiquent-elles qu'ils sont en avance sur nous, ou à notre niveau dans le domaine des recherches atomiques ?

R. — Ils sont très forts dans ce domaine, mais nous aussi.

● — Quels sont les domaines dans lesquels ils sont aussi avancés que nous ?

R. — Ils sont très forts dans le domaine des hautes énergies. Si l'U.R.S.S. et les Etats-Unis sont en tête dans cette branche de la recherche, c'est d'ailleurs pour la raison très simple que les équipements nécessaires sont extrêmement coûteux et qu'ils sont les seuls pays assez riches pour pouvoir construire les appareils d'expérimentation.

● — Quels sont les domaines dans lesquels les Russes sont en retard ?

R. — Je crois qu'ils se débrouillent très bien dans toutes les disciplines scientifiques. Nous sommes simplement un peu plus avancés qu'eux dans certaines d'entre elles.

En avance pour les applications techniques

● — Le public aimerait bien connaître un domaine dans lequel nous sommes en avance. Est-ce la chimie ?

R. — Je crois que nous sommes imbattables en ce qui concerne les applications techniques. Pour la mise en pratique des résultats des recherches théoriques, aucun pays ne peut rivaliser avec le nôtre. Dans le domaine théorique, il y a des disciplines dans lesquelles nous sommes en tête, d'autres dans lesquelles ce sont les Russes. Mais cela dépend surtout des intérêts et du génie particulier des grands chefs de file. Il en va toujours ainsi dans la recherche scientifique.

● — Notre problème est donc de donner à un plus grand nombre de jeunes gens l'occasion de faire des études scientifiques, de leur donner la formation nécessaire...

R. — Et l'envie nécessaire...

● — Vous voulez dire les salaires ?

R. — Pas seulement les salaires. Il y a aussi les facteurs psychologiques. Il faut que la valeur de leur travail scientifique soit reconnue par la collectivité. Il est aussi essentiel de leur expliquer quelles sont les perspectives des carrières scientifiques, quelles joies elles peuvent procurer et quel sens elles peuvent donner à une vie. Il faut que leurs professeurs leur expliquent tout cela et le fassent suffisamment tôt pour que l'intérêt des jeunes pour la science puisse être développé.

Le nombre et le génie

● — Est-ce que les Russes prennent tous ceux qui ont atteint un certain niveau et les orientent bon gré mal gré vers les professions scientifiques ?

R. — Non. Je crois que les jeunes peuvent choisir, mais ils sont fortement encouragés à poursuivre des études scientifiques. Comme je l'ai dit tout à l'heure, les savants et les ingénieurs sont très bien payés.

● — Combien touche un professeur de science, en Russie ?

R. — Dix fois plus, m'a-t-on dit, qu'un travailleur, alors que la proportion est de deux et demie dans notre pays.

● — Combien y a-t-il de savants de premier ordre dans notre pays ?

R. — Environ 200... peut-être 500... Quelque chose comme ça. En tout cas, c'est peu.

● — Combien gagnent-ils, en moyenne ?

R. — Un professeur d'université n'a pas à se plaindre s'il gagne 15.000 ou 20.000 dollars par an (de 6 à 8 millions de francs).

● — En doublant le nombre des étudiants qui sortent chaque année de nos instituts techniques, doublerait-on aussi le nombre des savants de premier ordre ?

R. — En gros oui, bien qu'il soit toujours impossible de dire où le génie va apparaître.

● — En somme, il faudrait que nous doublions le nombre de nos étudiants en science si nous voulons rattraper la Russie ?

R. — C'est exact.

(Copyright U.S. News and World Report.)

Les hommes laisseront-ils sortir les femmes en chemise ?

(Dambier - L'Express)

Voici, traitée par les deux couturiers de choc, Dior (à gauche) et Laroche (à droite), la robe-chemise dans son interprétation la plus audacieuse. Et ils ont bien d'autres tours dans leur sac.

(Voir pages suivantes.)

Si dans quelques jours les hommes remarquent :

— C'est bizarre ce que tu portes...

Ou bien :

— Tu as oublié ta ceinture...

Ou encore :

— Elle est curieusement fagotée, ton amie Unetelle... » il n'y aura pas de mode cette année.

Il y aura, dans quelques dîners, dans quelques salons, quelques duchesses de Windsor qui porteront le blouson de Dior, la robe d'écolière de Laroche ou le tailleur broché de Chanel. Mais ce ne sont pas elles qui font une mode. Il y aura des femmes qui achèteront des robes — un peu moins que l'an dernier parce que l'humeur n'y est pas — des femmes qui auront besoin d'un manteau, d'un tailleur, et dont les dépenses alimenteront l'industrie du vêtement. Mais une mode ne naît jamais de ce dont les femmes ont besoin.

Une mode, c'est ce dont on a envie, c'est la coïncidence mystérieuse qui se produit de temps en temps entre ce que la haute couture propose et ce que les femmes ont à dire. Car, de toute éternité, les femmes parlent, avec leurs robes. Et de tous les modes d'expression, la mode est peut-être l'un de ceux qui traduisent de la façon la plus fugitive sans doute mais aussi la plus intense un climat, une époque, un état d'esprit.

Liberté et souris grises

Aux heures les plus sanglantes de la Révolution, boucles courtes, tuniques provocantes sur des corps libres prompts à demander l'oubli et à le donner... Aux heures les plus sombres de l'occupation, cheveux ultra-longs, jupes ultra-courtes, chapeaux gigantesques narguant des pieds à la tête l'asexuée et morne souris grise.

Cette coïncidence entre la couture et les femmes, il semble bien que nous soyons tout près d'y assister. Elle n'échouera que si les hommes ont un réflexe improbable de défense contre le peu de cas que leurs compagnes sembleront faire des hommages masculins.

Les confectionneurs américains ont redouté cet échec. Sur 70 millions de chiffre d'affaires-exportation, une vendeuse de Dior n'a placé que trois modèles de robe-chemise. Mais peut-être les Américaines n'ont-elles pas la même chose à dire que nous, cette saison ?

Et puis elles n'ont jamais fait de leur robe, de leur silhouette, le vocabulaire de leur humeur, avec cette indépendance spontanée, même à l'égard des hommes, qui préserve l'originalité des Françaises. (Pour combien de temps ? C'est un autre problème.)

Et savent-elles que pour présenter de l'attrait, il convient parfois de ne pas trop s'en soucier et de feindre au moins l'indifférence, sinon de l'éprouver ?

Une juste impertinence

Les Françaises, en tout cas, se sont toujours habillées avec un sens très sûr de l'attraction qu'exerce une juste impertinence.

Cette chemise, où il s'agit cette saison de se lover, elle aura ses fanatiques, ses réfractaires, ses hésitantes... Elle aura ses variations, ses interprétations, ses adoucissements... Elle se traduira en manteaux, en tailleurs, en chandails... On la copiera telle qu'elle se présente : aiguë et gaie chez Laroche, nue et noble chez Dior, ou calmée chez les autres...

Mais pauvre, narquoise, ambiguë, la robe-chemise est jusque dans son nom l'expression de la rentrée.

Une chemise, c'est le moins de tissu possible, le moins de travail possible, le moins d'argent possible. C'est aussi tout ce que l'on se sent les moyens d'avoir sur le dos.

Une chemise, c'est le contraire d'une robe de fête, c'est la négation du frou-frou, de la fanfreluche, de la parade. Que Dior jette négligemment 500.000 francs de broderies sur deux bouts de tissu reliés par deux coutures et il fait, dans la somptuosité, l'opposé d'une robe de parade.

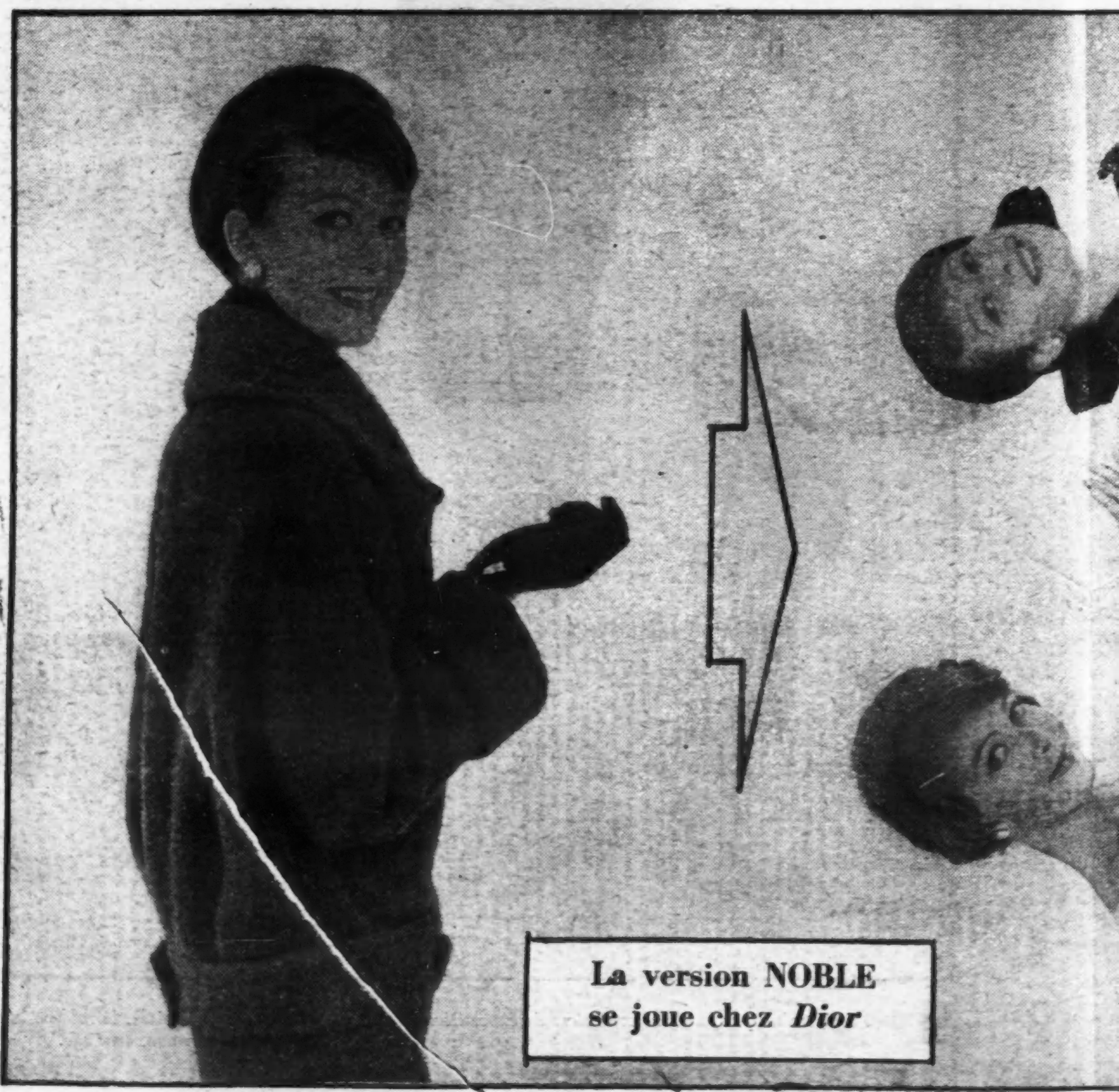
Une chemise, c'est menteur.

Une chemise, c'est un défi aux cuisses de Brigitte Bardot, aux seins de Lollobrigida, à la débauche de chairs offertes sur tous les écrans.

C'est une réponse ironique et subtile à la pornographie érigée en institution publique.

Une chemise enfin, cela peut dire la révolte des jeunes filles et des jeunes femmes contre le climat d'angoisse, de jérémiades et de privations où l'on prétend enfermer leurs jeunes années, cela peut exprimer la volonté de s'habiller quand même, de vivre quand même, d'acheter quand même... fût-ce une chemise.

La version GAIE se joue chez *Laroche*



La version NOBLE se joue chez *Dior*

(Dambier - L'Express)

LA VERSION NOBLE DE LA MODE SE JOUE CHEZ DIOR

Tailleur-blouson resserré sur des hanches étroites, robe blousante en tweed fondu ; chemise perlée mollement cernée d'un ruban... Tout cela interprété dans les marrons et les noirs. C'est nu, dépouillé, et très difficile à copier.

Les femmes qui ont aimé ces dernières années les fourreaux noirs, les camaïeux de beige, les tailleurs décintrés, les shantungs unis, les pelisses à fourrure invisible, et qui suivent de très près la mode, mais sans tenir à le montrer s'inspireront du style Dior.

LA VERSION GAIE DE LA MODE SE JOUE CHEZ LAROCHE

Martingale qui plonge sur un tailleur de lainage « toile de sac » contrasté; robe d'écolière (sous un manteau juponné); volets vénitiens dans le dos d'une chemise de dîner. Tout cela s'interprète dans les ocres, les roux, les rouilles. C'est drôle, jeune, et ça ne passe pas inaperçu.

Les femmes qui ont aimé ces dernières années les jupes très larges, les ceintures très hautes, le coquelicot, les cols Claudine, les tailles étranglées, les imprimés vifs, etc., et qui voudraient n'avoir jamais plus de vingt-cinq ans, s'inspireront du style Laroche.

Et la version CALME a beaucoup d'interprètes

(Dambier - L'Express)

LA VERSION CALME DE LA MODE SE JOUE UN PEU PARTOUT

Manteaux droits confortables à col de fourrure (Lanvin) ; deux-pièces de tweed plus indulgent que la robe-chemise aux hanches imparfaites (Madeleine de Rauch) ; tailleurs de velours plus sages et plus flatteurs qu'une chemise à bras nus (Balmain)... Tout cela se trouve en bleu dur, en noir, en grège, en brun. C'est la mode, mais une mode une octave en dessous.

Les femmes qui commencent toujours par dire : « Cette mode, ce n'est pas pour moi » trouveront dans les modèles de tous les couturiers reproduits par les magazines spécialisés cent idées dont elles pourront s'inspirer pour rester dans leur style.

LA SEMAINE

● **Sports.** Une grande compétition sportive groupant les représentants de trente-huit nations (Chine et U.R.S.S. comprises) se déroulera à Paris du 31 août au 8 septembre. Six sports sont prévus au programme : athlétisme, natation, tennis, volley-ball, escrime et basket-ball.

Parmi les vedettes : l'Américain Ira Murchinson (recordman du monde des 100 m.), l'Allemand Manfred Germar, le meilleur sprinter européen de tous les temps, et le Russe Yurij Stepanov, recordman mondial du saut en hauteur.

● Les meilleurs éléments français seront Battista au triple saut, Brakchi au saut en longueur, Caprice au 100 m.

Les Suisses ne participeront pas à cette compétition. Ils ont refusé de se soumettre à la règle, qui stipule que les frais de séjour sont à la charge des participants.

★

● **« Confidential ».** Après Maureen O'Hara, après Mae West et Dorothy Dandridge, la vedette française Corinne Calvet a eu à son tour l'honneur des manchettes.

« Confidential » avait écrit qu'elle était une sorte de Messaline et que ses deux maris avaient demandé le divorce pour échapper à son tempérament volcanique.

> *« Les lecteurs de « Confidential »,* a-t-elle déclaré, *feraient bien d'aller se faire psychanalyser. Ils apprendraient que s'ils se délectent de ces histoires sordides, c'est parce que leur lecture leur donne bonne conscience quand ils en font autant. »*

Dans l'atmosphère confuse et assez irrespirable de ce procès, une vieille dame de 72 ans a apporté une bouffée d'air pur : Joséphine Dillon, qui fut de 1924 à 1931 la femme de Clark Gable, est venue défendre en termes chaleureux et émouvants le Don Juan d' « Autant en emporte le vent » et de cinquante autres films. « Confidential » avait publié les confidences faites, paraît-il, par Clark Gable à l' « informatrice » Francesca de Scaffa sur sa carrière amoureuse. « Inventions, a déclaré Mrs Dillon. Clark n'est pas homme à faire à une belle de nuit des confidences intimes sur notre vie passée ! »

● Peu après la déposition de Mrs Dillon, l'avocat général a révélé que des témoins ont été « menacés d'avoir de sérieux ennuis » s'ils persistaient à vouloir témoigner.

On a révélé également que Corinne Calvet aurait reçu une proposition de 4 millions pour se taire. Contradictions, mystérieux coups de téléphone, coups de théâtre avortés, dépressions nerveuses vraies ou simulées : au milieu de tout cela, la vérité n'a pas avancé d'un pas.

On ne sait toujours pas si Maureen O'Hara a joué sa scène d'amour dans le cinéma de Hollywood, si Dorothy Dandridge se promenait dans les bois en costume léger et si Robert Mitchum se barbouillait de moutarde dans les dîners mondains...

Billy Graham, enfin, le « prédicateur » de choc, s'est emparé du procès pour lancer une de ses grandes campagnes de purification. Parlant à Madison Square Garden devant 16.000 personnes, il a stigmatisé les goûts littéraires de l'Américain moyen « qui jettent un doute sur l'aptitude des Etats-Unis à assumer le leadership mondial ».

★

● **Dératisation.** Une armée de mulots a envahi 6.000 hectares dans le Dauphiné et menace de s'introduire sur l'aérodrome de Lyon-Bron. La troupe prépare ses lance-flammes. A Genas (Isère), où les mulots ont dévoré déjà dix tonnes de céréales, le maire a fait appel aux services de dératisation de Lyon. La taille du mulot est à peu près celle de la souris grise ; il a une grosse tête, un front large, un long nez, un profil busqué, de grandes oreilles, des yeux saillants, noirs et vifs, et progresse par bonds. En troupe, c'est un « brise-fer ». On le combat en répandant sur le sol des grains empoisonnés à la strychnine ou aux sels de thallium.

★

● **Université.** Les étudiants américains ne sont pas beaucoup plus forts que nos conscrits. Les professeurs Arthur Norman, de l'Université de Chicago, et Lewis Sawin, de l'Université du Colorado, révèlent les surprenants résultats des tests qu'ils ont fait passer à 359 étudiants d'une université du Sud des Etats-Unis.

● Sur vingt personnages célèbres, quatre seulement ont été « situés » par un peu plus de la moitié des étudiants : Adlai Stevenson, John Dillinger, Peter Townsend et Karl Marx. Quelques-uns ont identifié Wallis Simpson comme « le ministre anglais de la Santé publique ».

Un étudiant sur trois seulement a correctement identifié Franco et de Gaulle. Un étudiant seulement sur cinq a « situé » Verdi, Picasso, Richard Wagner et Olivier Cromwell.

(Eclair-Mondial)

JACQUELINE DELUBAC
Un mauvais réflexe

(Agip)

NINA KHAN
Un bon parti

(20th Cent. Fox)

MARILYN MONROE
Célèbre, mais...

(U.P.)

WALLIS SIMPSON
Célèbre, malgré...

★

● **Chemins de fer :** La S.N.C.F. électrifiera, d'ici à 1959, mille kilomètres de lignes de chemin de fer dans la région de Calcutta.

M. Sing, chargé de la direction de l'électrification au « Railway Board » (chemins de fer indiens), vient de signer l'accord avec MM. Louis Armand, président de la S.N.C.F., et Porchez, directeur général adjoint et président de la Sofre-Rail, organisme chargé de la diffusion à l'étranger des techniques ferroviaires françaises.

Le « Railway Board » a commandé en outre 50 locomotives du même type que celles desservant la ligne Lille-Thionville, pour un montant total de 4 milliards 500 millions de francs. Ces machines, de conception française, seront fabriquées par un groupe d'industriels français, suisses, belges et allemands.

La France percevra 40 % de la commande. « *L'appel aux techniciens français,* a déclaré M. Sing, *doit être considéré comme une preuve des excellents rapports existant entre nos deux gouvernements* ».

★

● **Education sexuelle :** Un livre fait scandale à Londres : *Peter et Caroline,* traité d'éducation sexuelle traduit du danois, à l'usage des enfants de cinq ans et au-dessus. Après un début « très conte de fées », l'auteur explique pourquoi les enfants ne naissent pas dans les choux.

Le livre est illustré de personnages en costume d'Adam et d'Eve.

JE, TU, IL...

● *Huit cent mille femmes changent, chaque année, de couleur de cheveux en France. Aux Etats-Unis, elles ne sont que six cent cinquante mille (c'est-à-dire quatre fois moins nombreuses) à modifier ainsi ce que la nature leur a donné. Si les Françaises passent à volonté du platine au roux vénitien et du châtain clair au noir corbeau, si une Française brune sur deux peut se donner pour blonde, c'est à un petit homme dynamique qu'elles le doivent : Eugène Schueller, le « bon dieu » des coiffeurs.*

Eugène Schueller vient de mourir à 77 ans, au terme d'une carrière assez étonnante entièrement édifiée sur les cheveux, et dont les étapes s'appellent Valentine, Oréal, Dop, Monsavon, Permanente à froid.

Né dans l'arrière-boutique d'un boulanger de la rue du Cherche-Midi, il partagea son temps, dès qu'il eut l'âge d'aller à l'école, entre les études et les livraisons des pâtisseries. Ses parents, ruinés par Panama, ne purent l'inscrire au collège Sainte-Croix de Neuilly qu'en proposant à l'économe de fournir gratuitement le collège en pains et en gâteaux. Il entra ensuite à l'Institut de Chimie appliquée de Paris où il fut l'élève du professeur Victor Auger.

Un jour, une blonde de fraîche date entra dans la boulangerie paternelle. Mme Schueller la regarda avec réprobation avant de dire à son fils :

> *« Regarde cette femme, Eugène, elle s'est fait teindre. Je la croyais pourtant honnête. »*

Mme Schueller ne pensait pas que son fils saisirait un jour la fortune par les cheveux des « femmes honnêtes » en les persuadant qu'elles avaient tout à y gagner.

Lorsqu'il quitta la Pharmacie centrale de France, dont il était l'un des chimistes, pour s'établir à son compte, quelques femmes seulement se décoloraient à l'eau oxygénée ou se teignaient au henné. Schueller fabriqua ses premières teintures dans sa chambre, les essaya sur ses propres cheveux, puis se lança... Il avait compris qu'une femme qui a commencé à altérer la couleur de ses cheveux ne peut généralement plus y renoncer, qu'elle devient une rente vivante pour son coiffeur... et pour le fabricant de teintures.

Au talent de chimiste, il ajoutait celui de la publicité : d'où la formidable extension de ses affaires et la multiplication des Françaises blondes. Cheveux teints, cheveux permanentés, cheveux lavés furent bientôt tous des cheveux Schueller.

Comme tous ceux qui atteignent ce genre de sommets, il réunissait des qualités généralement contradictoires: le sens créateur, l'organisation, le sens des affaires et le sens de la propagande, couronnés par seize heures de travail quotidien.

Dop, dop, dop, ce petit homme dynamique, bourru et infatigable avait aussi le sens de l'idéal. Il dépensa beaucoup de son temps et de son argent à lancer l'idée du « salaire proportionnel », et il est mort chevalier de la Légion d'honneur. Une Légion d'honneur, avec cinq citations, reçue au Chemin des Dames, où un colonel enleva sa propre croix pour la lui épingler. Eugène Schueller a refusé ensuite toute promotion.

★

● **Marilyn Monroe,** 29 ans, comédienne, arrive en tête des actrices les mieux payées du monde. Mais, depuis quelques jours, elle sait qu'elle ne pourra pas avoir d'enfants. Elle songerait à en adopter un.

★

● **Françoise Sagan,** 22 ans, romancière, se prépare à ouvrir la saison littéraire avec son troisième roman : *Dans un mois, dans un an...* Elle a emprunté son titre à Racine, et non plus à Eluard :

> *« Dans un mois, dans un an, comment [souffrirons-nous,*
> *« Seigneur, que tant de mers me sé- [parent de vous ? »*
> (« Bérénice ».)

Fait sans précédent dans l'histoire de l'édition : le premier tirage du livre sera de 200.000 exemplaires. Françoise Sagan n'assistera pas à sa sortie : son état de santé la retient encore à Beauvallon.

★

● **Jacqueline Delubac,** 47 ans, comédienne, donne dans le « Deauville-Programme 1957 », petite brochure que le syndicat d'initiative de Deauville offre aux estivants, de précieux conseils aux demoiselles qui ont des ambitions : « *L'orchestre commence un cha-cha-cha qui soulève l'enthousiasme. Je ne puis y échapper. Quelqu'un m'a pris la main que je retire aussitôt. Mais, en le regardant, je m'aperçois que c'est le prince Ali Khan. Cela change tout.* »

→

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

● **Nina Dyer**, 27 ans, Anglaise, mannequin chez Schiaparelli, épouse divorcée du baron von Thyssen, magnat de la Ruhr, a épousé Sadruddine Khan, fils cadet du défunt Aga Khan. Elle ne donne pas de conseils à celles qui ont enregistré l'existence d'un dernier Khan célibataire.

★

● **Roger Vailland**, 50 ans, romancier, a vendu les droits de son dernier roman, *La Loi*, au cinéma. Le film sera tourné par Jules Dassin (*Du rififi chez les hommes, Celui qui doit mourir*). Les producteurs songent, inévitablement, à Brigitte Bardot pour le rôle de Mariette.

★

● **Georges Pierre-Bès**, 44 ans, dépositaire de journaux, est mort brusquement à Valence. Pierre-Bès, c'était aussi « Jésus » du Vercors, une des figures les plus admirables de la Résistance. Ancien linotypiste, il fut un des tout premiers pionniers des maquis du Vercors, Blessé le 21 juin 1944 à la bataille de Saint-Nizier, il échappa par miracle, un mois plus tard, au massacre de la Luire. Il avait la Croix de guerre, la Médaille de la Résistance et la Médaille militaire.

HISTOIRE

Les carnets de Mussolini

● ***Dans son journal intime, retrouvé par la D. S. T. italienne, le Duce croyait son fils immortel...***

QUATRE agents en civil de la D.S.T. italienne, le S.I.F.A.R., se présentaient, il y a quelques jours, au 34 de la Via Foa, à Verceil, petite ville du Piémont qui doit davantage sa célébrité au metteur en scène de Santis — il y tourna dans les environs le film *Riz amer* — qu'à la lointaine victoire de Marius sur les Cimbres au premier siècle avant Jésus-Christ. Les agents frappèrent longtemps à une porte obstinément close.

Trois femmes pourtant habitaient là : Rosetta Perelli, veuve d'un commissaire, Amalia sa fille, et sa tante Francesca di Martino... Cris. Menaces. On ouvre enfin. Les policiers surprennent Francesca en train de brûler de mystérieux carnets. Trois déjà sont en cendres. On se précipite : la D.S.T. a mis la main sur le journal intime de Mussolini...

(Cossira)

Benito Mussolini
« Je pense à Dieu et je me sens misérable... »

L'histoire racontée par les trois femmes tient du roman. Un jour de 1945, le commissaire Panvini, l'époux de Rosetta, rentrait chez lui plus tard que de coutume. Il portait un lourd paquet, scellé aux cachets de la République Sociale Italienne, le dernier masque du fascisme.

Le commissaire ignorait encore ce qu'il transportait. Il s'agissait sûrement de papiers importants : le ministre de l'Intérieur de Mussolini, M. Zerbino, originaire lui aussi de Verceil, venait de le convoquer spécialement pour les lui confier.

Vingt-neuf carnets

Ce qu'étaient ces papiers, le commissaire Panvini ne l'apprit que bien plus tard. Il y eut entre temps l'insurrection de tout le nord de l'Italie, l'exécution du dictateur par les partisans à Dongo, la libération enfin.

Panvini n'était pas un personnage très en vue : il passa devant une commission d'épuration mais fut maintenu dans ses fonctions. La retraite approchait. Panvini songeait de temps en temps à son « paquet ».

Un jour il n'y tint plus : les cachets sautèrent et 29 carnets apparurent. Les plus anciens remontaient à 1922. Ecrits de la main même du dictateur italien, ils retraçaient les impressions profondes et les jugements de Mussolini sur les petits et grands événements de l'histoire. Et, dans les dernières pages, Panvini put lire : « *Le régime est tombé, la guerre est perdue. Personne ne pourra savoir la vérité sur cette période historique. Mais la vérité est dans ces feuillets...* »

Panvini se plongea avec passion — on était déjà en 1954 — dans le dépouillement de son « trésor ». Mussolini s'y livrait tout entier :

● **Juin 1924** : « *Le destin s'est abattu sur Matteoti comme un éclair. C'est un coup dans le dos qui m'a été porté par un groupe de mes plus proches collaborateurs. Plus que de la discipline ces gens se préoccupent de leurs sordides affaires, protégés par l'uniforme fasciste. C'est la méthode habituelle : querelles, intérêts privés, haines personnelles, au nom desquels on bat, on bâtonne, on tue, et moi je paye...*

» *Mais si certains s'imaginent que je vais plier sous l'avalanche, ils se trompent. L'isolement qui se crée autour de moi ne m'inquiète pas : c'est une manière de purification...* »

● **3 avril 1927** : « *Brise de printemps. Dimanche romain. Rêves. Je lève les yeux vers le ciel où brille la lumière éblouissante du soleil. Je le regarde et mon âme se perd dans les profondeurs de sa sérénité. Je pense à Dieu et je me*

JEUX

Les lecteurs de "L'Express" ont de l'esprit...

NOUS avons proposé, il y a cinq semaines (n° 318) de faire des « mots croisés à l'envers » : la grille de Roger La Ferté, contrairement à l'habitude, était « pleine », chaque case blanche étant remplie à l'avance, mais les mots croisés ne comportaient aucune définition.

Nous vous demandions de choisir dans cette grille les trois mots qui vous inspiraient le plus, et d'en donner une définition amusante.

Nous avions décidé de distribuer dix prix de 10.000 francs aux meilleures réponses : nous en distribuerons onze, car deux de nos lecteurs nous ont envoyé la même définition.

Voici celles que nous pensons les plus amusantes, tout en restant strictement conformes aux règles du genre :

● Ame : il arrive aux plus conciliants de râler au moment de la rendre.
● Mendès France : Pierre de taille (deux fois).
● Atome : à réintégrer d'urgence; fait la bombe.
● Tanks : chenilles à pruneaux.
● Kroutchev : drôle de Coco.
● Suez : a posé le problème de l'essence et de l'existence.
● Eté : plus il est pourri, plus il est frais.
● Et : ce qui a toujours attaché Roméo à Juliette, Héloïse à Abélard.
● Bourges : gouverne la France en prenant un accent grave.

Mme Louis Gougeon, 11, rue Valentin-Jeaume, à Arles; M. Robert Boulangé, place Varin-Dorón, Bruyères (Vosges); M. Jacques Robert, 3, rue d'Orcel, Paris (18e); Mme E. Barmand, 1, rue Denis-Poisson, Paris (17e); M. Jacques Rochefort, 5, rue de la Mission-Marchand, Paris (16e); M. Ed. Tadin, B.P. 59 à Mégève (Haute-Savoie); M. Robert Rebufa, villa Bellevue, impasse Sachs, Siblas-Toulon (Var); M. Claude Bertschen, 6, rue Aimé-Morot, Paris (13e); M. Eugène Wersinger, 4, avenue Charles-Braner à Belfort ; Mme Yvette Boutillier à Nacqueville (Manche), et M. Germain Dehaudt, 32, rue de Lille à Bailleul (Nord), auteurs de ces définitions, se partageront donc la somme de cinquante-cinq mille francs.

Certaines entraîneraient bien des discussions entre cruciverbistes professionnels, s'il s'agissait vraiment de trouver le mot qu'elles désignent. Mais tant pis. Elles rapporteront quand même 2.000 francs à leurs auteurs.

Mendès France : Pierre solitaire (de M. Salmona, 148, rue du Faubourg-Poissonnière, Paris (10e).

Son : perd notre audience s'il devient ultra (M. Jean Darbon, 14, rue des Abbés-Durand à Chaumont (Haute-Marne).

Mendès France : éclat d'un parti en éclats (Mme Roux, Saint-Louis-lès-Bitche, Moselle).

Picasso : un peu Braque (M. Kravetz, chez M. Balayn, 81, avenue Ledru-Rollin, Le Perreux, Seine).

Kroutchev : l'opinion en fait grand cas (Mme Volvey, 3, rue d'Orcel, Paris (18e).

...et des lettres

NOUS vous avons proposé, il y a trois semaines, de jouer avec nous aux citations croisées : il s'agissait de trouver le mot qui manquait dans chacune des citations que nous vous soumettions et d'inscrire ce mot dans une grille de mots croisés. Pour compliquer le jeu, nous avions en outre demandé aux concurrents d'essayer de trouver les auteurs des 36 phrases utilisées.

Nous avions envisagé de répartir 25.000 francs entre ceux qui auraient réussi la première partie du jeu (trouver les mots manquants et les inscrire dans la grille) et 25.000 francs entre ceux qui auraient trouvé les noms des auteurs.

Nous avons été obligés, pourtant, d'éliminer les 482 concurrents qui avaient exactement rempli la grille, et cela pour deux raisons :

1° Nous ne pouvions décemment pas envoyer 60 francs à chacun des gagnants (nous sommes pourtant à la disposition de ceux qui tiendraient absolument à recevoir le montant de leur prix);

2° 220 concurrents ont à la fois rempli exactement la case et tenté de trouver les auteurs des citations.

C'est parmi ces derniers que nous avons cherché les gagnants.

Aucun concurrent n'a trouvé les auteurs des 36 phrases, mais 14 ont découvert d'où provenaient plus de trente des citations. Il nous a semblé équitable et conforme à l'esprit de notre jeu de partager entre eux les cinquante mille francs de récompense. En fait nous avons décidé de porter cette somme à soixante-dix mille francs afin de gratifier chaque lauréat de cinq mille francs.

Voici quels sont les gagnants qui sont aussi, semble-t-il, les plus cultivés de nos lecteurs :

M. Achille Biennayme, 10, impasse Beausoleil, Caluire (Rhône) ; Mlle Chenaud, 13 *bis*, rue Thiboumény, Paris (15e) ; M. Gilbert Luton, 61, avenue Augustin-Dumont, Malakoff (Seine) ; M. Emile Schloesing, 153, avenue de Suffren, Paris (15e) ; Livia Styns, 2, rue de Bellevue, Suresnes (Paris) ; M. J. Dezouches, 29, avenue Duquesne, Paris (7e) ; M. Edmond Limbourg, 186, avenue Brugmann, Bruxelles ; M. Albert Legrand, 10, rue Claude-Chappe, Saint-Quentin (Nord) ; M. et Mme Ponnelle, Auxey-Duresses par Meursault (Côte-d'Or) ; M. Frédéric Faucillon, Mâlain (Côte-d'Or) ; Mlle Marceline Lasalle, 65, rue Nollet, Paris (17e) ; Mlle Josette Audon, 48, avenue de la Lanterne, à Nice (Alpes-Maritimes) ; M. Jean Coussy, 87, boulevard Saint-Michel, Paris (5e) ; M. Alexandre Benoit, au Patel, Manziat (Ain).

Et voici maintenant, pour permettre aux concurrents comme aux autres de vérifier leurs connaissances, les citations, entières cette fois, et le nom de leurs auteurs :

● Tu parus : aussitôt les peuples de France entourèrent ton char de leur concert joyeux (*C. Delavigne*). ● Varus, rends-moi mes légions (*Auguste* d'après Suétone). ● Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité (*La Fontaine*). ● Mais quand je suis le plus fort je vous l'ôte, parce que tel est le mien (*Louis Veuillot*). ● Tu n'attachas jamais de cocarde à ta muse (*Antony Deschamps*). ● Il fut grand chasseur devant l'Eternel : Nemrod (*Ancien Testament, la Genèse*). ● Vous allez faire pic, repic et capot, tout ce qu'il y a de galant dans Paris (*Molière*). ● Peut-on n'être pas fière et savoir qu'on est belle (*Destouches*). ● Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie (*Chateaubriand*). ● J'ai ri, me voilà désarmé (*Alexis Piron*). ● Il faut ne choisir pour épouse que la femme qu'on choisirait pour ami si elle était homme (*Joseph Joubert*). ● La raison nous trompe plus souvent que la nature (*Vauvenargues*). ● Il y viendra, le drôle, il y vint à son dam (*La Fontaine*). ● Ça ira (*Ladré ou Benjamin Franklin*). ● Une morale nue apporte de l'ennui (*La Fontaine*). ● L'honneur est comme une île escarpée et sans bord (*Boileau*). ● Boris regrettait amèrement de n'y être pas allé (*Sartre*). ● On prit ces paroles pour des propos d'un homme éventé (*Bossuet*). ● Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime (*Boileau*). ● Une nation est une âme, un principe spirituel (*Ernest Renan*). ● Mon arc, mon javelot, mes flèches, tout m'importune (*Racine*). ● L'homme trompé s'éloigne et ne dit mot (*De La Noue*). ● J'ai fait la guerre aux rois, je l'eusse faite aux dieux (*Du Ryer*). ● Enseigne-moi Molière où tu trouves la rime (*Boileau*). ● Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares et merveilleux (*Massillon*). ● Non pas de ces savants dont le nom n'est qu'en us (*Molière*). ● Je demeurais tout le jour enfermé dans un poêle où j'avais tout loisir de m'entretenir de mes pensées (*Descartes*). ● Oui, on ferait bien mieux de nous donner pour rien (*Beaumarchais*). ● Tu es une eau informe qui coule selon la pente qu'on lui offre (*Proust*). ● Lui qui voit tout en Dieu n'y voit pas qu'il est fou (*Abbé Pierre Valentin Faydit*, d'après Sainte-Beuve). ● Mieux est de ris que de larmes (*Rabelais*). ● L'Erèbe les eût pris pour des coursiers funèbres (*Baudelaire*). ● Nos édiles sont-ils avisés du danger que pouvaient présenter les cadavres putréfiés de ces rongeurs (*Camus*). ● La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri (*Chamfort*). ● Une œuvre d'art est un coin de la création vu à travers un tempérament (*Emile Zola*).

sens misérable, tellement petit et seul... »

« Ce porc anglais d'Eden »

● 24 JUIN 1935 : *« Rencontre avec Eden : à ses propositions impossibles et inacceptables, je réponds avec froideur et correction, selon mon style habituel. Cette attitude exaspère ce porc anglais, qui envisage une éventuelle rupture entre l'Italie et l'Angleterre. Cette menace ne me trouble pas davantage.*

» Je regarde avec un tel mépris cet Anglo-Saxon frénétique et bilieux qu'il baisse les yeux et accuse le coup. Le temps est passé où cette m... pourrie d'Angleterre, cloaque de toutes les hypocrisies et des plus sordides pirateries, pouvait se jouer du « pauvre » peuple italien... »

● 1er OCTOBRE 1935 : *« Rien ni personne ne pourra arrêter la marche de mes Légions sur le sol africain, de ces hommes qui avancent en chantant des chants guerriers, anciens et nouveaux... »*

● 30 DÉCEMBRE 1935 : *« Je sais ce que pensent mes collaborateurs de « l'aventure éthiopienne ». Par mille canaux me reviennent leurs critiques, leurs sarcasmes, leurs réflexions, leurs jugements ironiques. Je sais qu'aucune épithète irrespectueuse, ni les remarques les plus inconvenantes ne me sont épargnées. Mais l'affaire n'est pas finie. On verra bien pour tous ces lâches qui n'osent pas dire en face ce qu'ils pensent, mais se prosternent, se mettent au garde-à-vous devant moi, m'encensent, on les verra faire volte-face.*

» Je ne ressens même plus d'amertume devant leur hypocrisie. Je suis seul, seul, seul et fier et jaloux de ma solitude... »

Pour neuf millions de lires

Jour après jour Panvini poursuit sa lecture. Il tombe parfois sur des jugements brutaux : *« Hitler est un fou ! un exalté ! Nos idées sont en absolue contradiction »*. Ou sur des cris, au moment de la mort de Bruno Mussolini, tué dans un accident d'avion : *« Mon fils ! Lui que j'avais pensé immortel, le voilà mort ! »...*

Le commissaire associe maintenant sa famille à sa découverte et la recherche historique devient une passion collective. On consulte les bibliothèques, on vérifie des dates dans des collections de journaux. Des amis, de vieilles relations sont appelées à la rescousse. Peu à peu d'anciennes personnalités fascistes entrent dans le secret.

A la mort du commissaire Panvini, en mai 1955, Rosetta se laisse tenter : elle vend au docteur Oscar Ronza, conseiller municipal néofasciste de Novare, 13 des 29 carnets que son mari lui laissait. La somme est coquette, 9 millions de lires. Mais à ce moment les ennuis commencent. Le docteur Ronza veut faire fructifier son « capital ». Il propose ses carnets à différents éditeurs, toujours sous le sceau du secret. Ceux-ci réclament des garanties : *« A-t-on expertisé les documents ? »*

« Ce sont des faux ! »

En fait nul ne s'était sérieusement soucier d'en vérifier l'authenticité. Expertises et contre-expertises se succèdent. La concordance des dates et des événements justifie une présomption favorable. Le professeur suisse Max Bischoff, directeur du Laboratoire Scientifique de Lausanne, penche en faveur de l'authenticité.

Mais la famille de Mussolini ne veut rien entendre : *« Ce sont des faux »*. Et Rachel Mussolini ajoute : *« Si ces documents sont publiés, je ferai ce que je n'ai jamais fait : je tiendrai une conférence de presse et j'affirmerai qu'il s'agit de contrefaçons »*.

En fait ces démentis ne prouvent pas grand-chose. On comprend que la famille de Mussolini s'inquiète. La lecture du journal intime de l'ancien dictateur risque de détruire la légende du « surhomme ». Ces notes sont écrites au fil de la plume. L'auteur trahit ses faiblesses, son goût pour la grandiloquence, sa prétention et souvent une pensée indigente.

Pourtant devant les oppositions de la famille du dictateur les éditeurs renoncent.

Le docteur Ronza et la veuve du commissaire contactent différents journaux. Des négociations sont engagées avec l'hebdomadaire « Europeo ». On propose l'exclusivité pour la bagatelle de 95 millions de lires au correspondant en Italie de la revue américaine « Life »... Rien n'aboutit.

Secret d'Etat

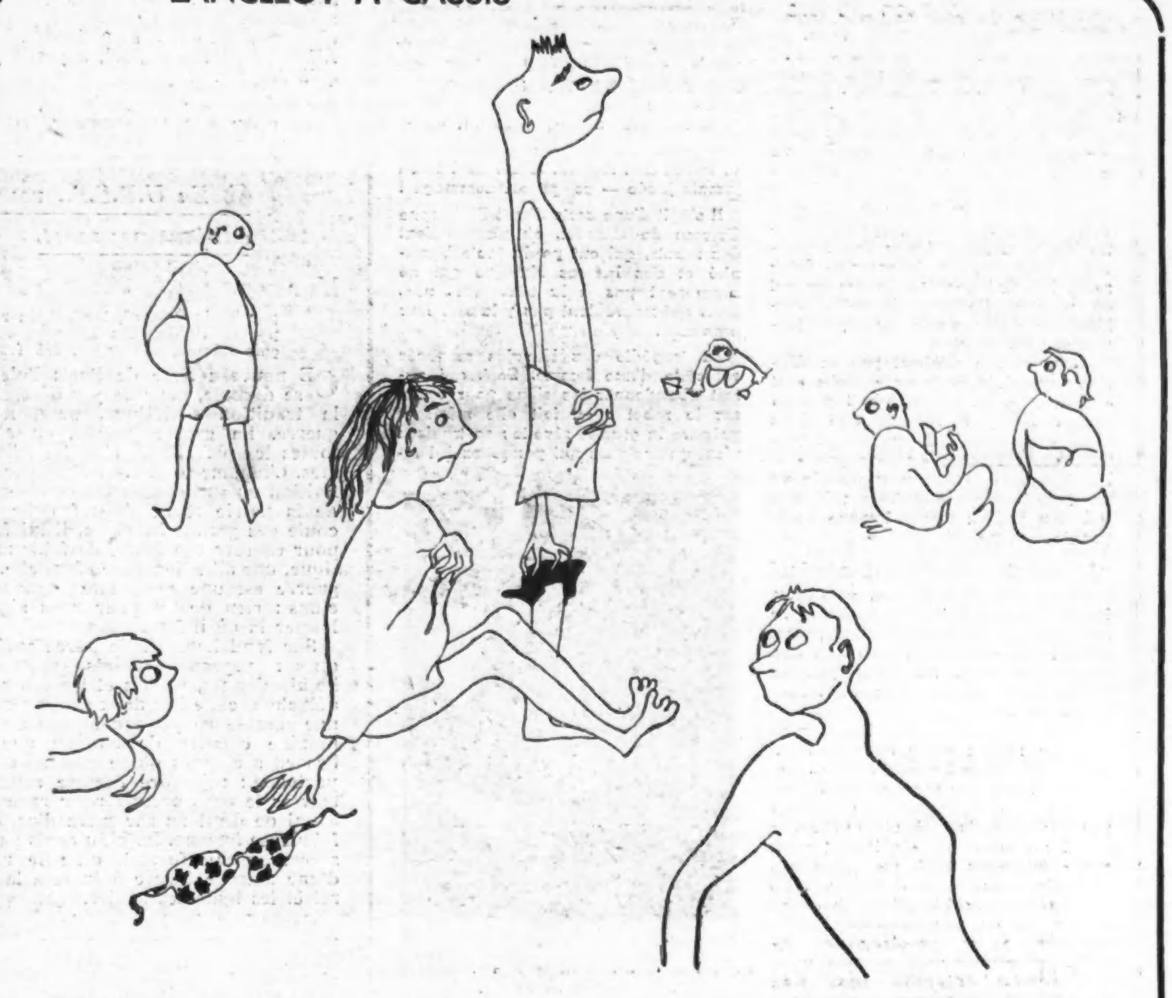
Mais la police a vent, un jour, de l'affaire. Le commissaire Panvini avait cru avant sa mort s'entourer de toutes les précautions. Il avait consulté un avocat de Turin qui avait été formel : *« Dix ans après le dépôt, les documents seront votre propriété absolue »*.

Mais le juriste avait seulement oublié l'existence de l'article 235 du code pénal italien qui permet de poursuivre *« quiconque supprime, détruit, falsifie, soustrait même temporairement tout document concernant la sécurité de l'Etat ou intéressant la politique intérieure ou étrangère de l'Etat »*. Les carnets intimes de Mussolini entrent indiscutablement dans cette catégorie...

C'est pourquoi la D.S.T. italienne perquisitionne chez Rosetta, puis quelques jours plus tard chez le docteur Ronza. Les carnets saisis sont maintenant en dépôt aux Archives Italiennes: nul ne pourra les consulter sans autorisation spéciale et tout à fait exceptionnelle.

Les experts officiels se livrent pourtant déjà à une analyse approfondie des documents mussoliniens. Les publiera-t-on ? Seul le gouvernement italien peut maintenant en décider...

LANCELOT A CASSIS



Cette semaine, Lancelot, épuisé par ses séjours sur les plages-succursales des Champs-Elysées, s'est arrêté à Cassis.

Ce petit port de pêche où se retrouvent surtout des Marseillais ressemble à un décor de Pagnol. On y rencontre aussi des Parisiens qui aiment le contraste entre son sévère décor de rochers, son eau bleu sombre et son laisser-aller provençal très différent du débraillé Côte d'Azur. Occupant les deux mètres carrés de galets dont il avait pu s'emparer, Lancelot a découvert qu'il y a toujours sur une plage deux catégories de gens : ceux qui sont immobiles et qui regardent, ceux qui font quelque chose et qu'on regarde. A tour de rôle. Et au lieu d'écrire ce qu'il voyait, il l'a dessiné.

POLIOMYÉLITE

Cinquante « respirateurs »...

● ...mais des milliers de coups de téléphone pour vaincre la polio.

POUR la première fois, Paris a failli manquer de « respirateurs à pression positive ».

Ces derniers ont remplacé l'antique et en partie inefficace « poumon d'acier » qui servait à soigner les malades les plus gravement atteints, ceux dont le virus poliomyélitique paralyse les fonctions respiratoires.

Le recul de la poliomyélite enregistré cette semaine a heureusement atténué l'inquiétude.

Mais depuis le début de juillet, les quelques rares fonctionnaires chargés de répartir le matériel hospitalier sont anxieusement suspendus pendant des heures, chaque jour, au téléphone. Leur problème : récupérer à Lyon, à Bordeaux ou ailleurs les « respirateurs » disponibles et les faire expédier dans les hôpitaux qui en manquent.

On imagine facilement avec quelle réticence les médecins des centres spécialement équipés pour lutter contre la poliomyélite se séparent d'appareils dont ils peuvent avoir besoin d'un instant à l'autre.

Car la maladie frappe de façon imprévisible. Certains départements, comme ceux de l'Est, du Nord, de l'Allier ou des Bouches-du-Rhône, ont été plus particulièrement atteints au cours des six premiers mois de l'année. Mais des cas isolés se présentent un peu partout. Et s'ils sont parfois bénins, ils peuvent également nécessiter des soins énergiques et rapides.

Cloisonnement

Aussi la France a-t-elle été « cloisonnée » pour combattre l'épidémie : 13 centres, dont tous les médecins possèdent la liste, ont été choisis de façon qu'aucun habitant ne s'en trouve éloigné de plus de 200 kilomètres.

Cette année, toutefois, ce cloisonnement aurait été insuffisant sans le dévouement et la « débrouillardise » du personnel médical et hospitalier. Depuis le premier janvier, on a compté 1.800 cas aigus contre 400 l'an dernier. La plus forte épidémie jamais enregistrée en France, qui rattrape ainsi son retard sur la plupart des autres pays dits civilisés.

Car la polio est, on le sait, une maladie qui s'étend d'autant plus que se développe l'hygiène, une maladie du progrès. Et, paradoxalement, c'est grâce au progrès qu'on peut aujourd'hui la combattre de plus en plus efficacement. 292 Français sont morts de la polio en 1950, 188 en 1955. Dans plus de soixante pays contrôlés par l'Organisation Mondiale de la Santé, la régression de la mortalité est confirmée malgré l'extension constante de la maladie. Au total : moitié moins de décès en 1955 qu'en 1950 où l'on en comptait près de six mille.

L'utilisation d'appareils modernes et l'organisation rationnelle des hôpitaux ont permis cette victoire.

Mais alors que l'épidémie de cette année commence à diminuer d'intensité en France, les conditions de lutte sont toujours aussi difficiles. Notamment en ce qui concerne les cas extrêmes et heureusement rares où l'usage d'un respirateur peut seul permettre de sauver le malade.

Emprunt danois

Car il n'y a guère, pour toute la France, qu'une cinquantaine de ces appareils. Le centre de Clermont-Ferrand, par exemple, n'en possède qu'un seul exemplaire. Paris en détient une trentaine, mais la moitié sont « à l'essai ». Il s'agit d'appareils français qu'on commence seulement de fabriquer. Pour la plupart, ils ne donnent pas encore satisfaction.

Jusqu'à maintenant, seuls les pays nordiques (Suède ou Danemark) fabriquent en effet des respirateurs au point. Et l'Amérique même se voit souvent obligée de faire appel à eux.

Cette année, pour faire face à la situation, la France a dû « emprunter » une dizaine de respirateurs à la ville de Copenhague. Chacun d'eux coûte environ un million et demi de francs et les crédits manquent. De plus, ils ont été oubliés dans la liste des articles importés échappant à la nouvelle taxe de 20 %.

Il est vrai que l'an prochain, la vaccination généralisée des enfants permettra peut-être de limiter le nombre des cas (les adultes ne sont atteints que dans la proportion de 30 à 40 %).

Toutefois, cette vaccination affaiblit temporairement la défense de la barrière méningée contre le virus, elle est donc absolument déconseillée dans les régions atteintes par l'épidémie. C'est seulement à la fin de cette dernière qu'on pourra la pratiquer efficacement.

La Coupe Nieuw Amsterdam au New Golf de Deauville

M. J. W. QUINTUS, Directeur pour la France de la Compagnie Transatlantique HOLLAND-AMERICA LINE remettait vendredi dernier la Coupe NIEUW AMSTERDAM à M. et Mme MANTOUT, à l'issue d'une compétition qui réunissait près de quarante couples mixtes. On sait que les gagnants de cette Coupe sont invités par la Compagnie à effectuer un voyage en Hollande au printemps prochain.

Communiqué.

On vous en parlera :

POUR LA VÉRITÉ

AVEC sa taille d'athlète, ses yeux perçants et cette force véhémente qu'il montre dès qu'il paraît quelque part, Etiemble est vraiment le chevalier servant de la vérité ; depuis qu'il écrit, il combat des monstres : le monstre Rimband inventé par des rimbaldiens mystagogues, le monstre Lawrence imaginé par des rêveurs en mal de voyage. De cette bataille, Rimbaud et Lawrence sont sortis plus jeunes et plus simples.

Même si l'on n'admet pas la division de la littérature en « droite » et « gauche », on n'imaginerait pas de classer Etiemble ailleurs que dans cette « gauche » éternellement protestataire : il est le « râleur-type » et l'hérétique-né. C'est que sa pensée est une lutte incessante contre ces démons qui cherchent à limiter l'usage de la pensée.

Le péché vraiment capital

Ce qui rétrécit la pensée, cette faute impardonnable qui suffit à rendre un homme méprisable, ce Péché vraiment capital (1), c'est le racisme ; et, derrière le racisme, les métaphysiques, les philosophies qui, plus ou moins, l'excusent ou le justifient.

Ainsi, relisons Montaigne avec Etiemble : on a voulu faire de Montaigne un raciste ! quelle sottise... Reprenons le célèbre chapitre des « Cannibales » et découvrons le premier penseur français qui ait osé écrire que les « sauvages » n'étaient point des « inférieurs ». Et de Montaigne, Etiemble passe à Lévi-Strauss : lui aussi a bouleversé la science humaine en cessant de voir dans les Indiens des monstres ou des dieux.

Or, le racisme peut prendre aussi une autre forme : il suffit, comme le dit Etiemble, de rêver aux « primitifs » comme à des êtres paradisiaques ; il suffit de croire aux vertus magiques du peyotl et de fonder une nouvelle mystique. C'est le piège où est tombé Antonin Artaud : son erreur, dit Etiemble, « c'est de répudier en bloc notre culture, de diviser la terre en deux zones ennemies : celle de la raison et des techniques (Laideur et Mal), celle de la magie (Bien et Beauté). »

Une tragédie indienne

La passion d'Etiemble ne se contente pas de la critique, il publie aujourd'hui une pièce, L'Ennemie publique (2), écrite jadis pour Dullin et qui n'eut vraiment pas de chance : tantôt elle pouvait déplaire aux Américains et tantôt aux Russes. Aussi ne l'a-t-on jamais jouée — ce qui est dommage !

Il s'agit d'une sorte d'anti-Christophe Colomb de Claudel, où s'affrontaient des robots, qui ont perdu toute humanité et des Indiens Navajos qui ne s'opposent pas à la technique, non, mais qui ne veulent pas y laisser leur humanité.

La tragédie des Navajos menacés est celle d'une femme, Sosi, qui paraît abandonner les siens pour épouser le robot : en fait elle mûrit et prépare la grande révolte ; sa trahison n'est qu'une ruse qui permettra à l'humanité de retrouver son équilibre. Cette « ennemie publique » se sacrifie pour sauver le monde...

ETIEMBLE
La raison et la magie

Il y a dans tout cela du mouvement, de la force et surtout une couleur qui peuvent tenter un metteur en scène courageux. Il serait bon de permettre à la véhémente et généreuse revendication d'Etiemble d'affronter la rampe.

(1) Le Péché vraiment capital (Les Essais LXXXV), Gallimard, éditeur, 189 pages, 450 francs.

(2) L'Ennemie publique, spectacle en dix tableaux, Gallimard, éditeur, 206 pages, 650 francs.

ÉTRANGER

● *Un professeur communiste allemand choisit l'Occident.*

Désarroi chez les intellectuels de l'Est

LES intellectuels communistes, ainsi que les dirigeants de l'Allemagne Orientale, ont eu un choc jeudi dernier en écoutant la radio de Berlin-Ouest : Alfred Kantorowicz, professeur de littérature contemporaine à l'Université de Berlin-Est, expliquait devant le micro les raisons de son passage en Allemagne Occidentale.

Kantorowicz est peu connu en France, mais derrière le rideau de fer il a toujours été considéré comme un des intellectuels communistes les plus éminents.

Kantorowicz adhère au parti communiste à 32 ans, en 1931, deux ans avant l'avènement de l'hitlérisme. Il doit, bien entendu, émigrer et après un court séjour à Paris il s'engage dans les Brigades internationales au cours de la guerre civile espagnole. Après la défaite des Républicains, il s'installe à New York où il dirige pendant la guerre les émissions étrangères de la Columbia Broadcasting Corporation.

Depuis la révolte des ouvriers berlinois le 17 juin 1953, Kantorowicz doutait. Mais il lui a fallu encore quatre ans pour admettre que *« le déferlement de bêtise, de violence, de mensonges et d'oppression qui caractérise la République démocratique allemande n'était pas un phénomène passager... mais une réalité immuable et permanente ».*

Prix Nobel et Prix Staline

Les événements de Hongrie ont eu pour conséquence la première manifestation d'indépendance de Kantorowicz. Il refusa de signer la déclaration de fidélité au régime imposé par le gouvernement aux intellectuels de l'Allemagne Orientale. Il alla même plus loin, en proposant le philosophe Georges Lukàcs, qui fut ministre de l'Education nationale dans le gouvernement d'Imre Nagy, pour le prix Nobel de Littérature.

« Je ne puis plus longtemps me cacher que tandis que nous croyions combattre pour le droit et la liberté contre la barbarie fasciste, le fascisme et la barbarie ont relevé la tête parmi nous dans les actes, les paroles et l'esprit. »

Le départ de Kantorowicz est particulièrement significatif de la crise de l'Université en Allemagne Orientale. On se souvient de la condamnation de Walter Harich, un des jeunes théoriciens marxistes le plus en vue mais on a peu parlé en France des difficultés qu'avait rencontrées Ernst Bloch, directeur de l'Institut philosophique de l'Université de Leipzig, considéré comme le Georges Lukàcs allemand. Bien que distingué par le prix Staline allemand, il dut interrompre son cours car son indépendance d'esprit avait choqué ceux pour qui la déstalinisation, qu'il prenait au sérieux, n'était qu'un camouflage.

« Nous n'avons pas de certitudes, mais seulement de l'espoir », avait écrit Ernst Bloch qui fut un grand ami de Brecht. Les maîtres de l'Allemagne Orientale ne peuvent tolérer que ceux qui ont des certitudes. Mais Alfred Kantorowicz, lui, a perdu jusqu'à l'espoir.

TRADUCTIONS

● *En U.R.S.S., roman édifiant pas mort.*

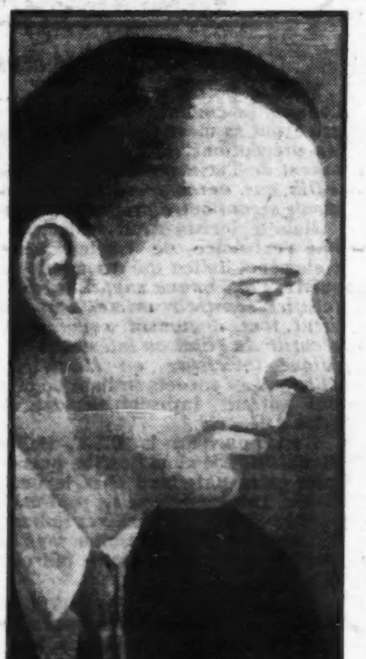
L'or

par Boris Polevoï, traduit du russe par G. Robin. Les Editeurs Français Réunis, 485 pages, 850 francs.

CE nouveau livre de Boris Polevoï se déroule, pour ne pas déroger à la tradition soviétique, pendant la guerre. La guerre justifie, en effet, toutes les privations, tous les héroïsmes. L'homme soviétique étant par définition un surhomme, vivant d'amour de la patrie et de l'eau fraîche qui coule des grands barrages, il lui faut, pour exercer son talent de fakir mystique, une situation exceptionnelle. La guerre est une excellente planche à clous : rien de tel pour vous aiguillonner là où il faut.

Sur fond habituel de héros soviétiques : paysans, soldats, partisans, kolkhoziennes, vaches et tracteurs, se détachent cette fois deux super-héros : une humble dactylo accompagnée d'un humble caissier de banque que le hasard a chargés d'une mission d'importance : rejoindre l'armée rouge à travers le pays occupé pour remettre à qui de droit un sac plein d'or, une fabuleuse fortune. En cinq cents pages serrées grand format, c'est le récit d'une marche forcée à travers la forêt et les lignes ennemies.

Cependant la Nature n'est pas le moindre personnage du roman de M. Polevoï : elle occupe 250 pages environ des 500 pages de *L'Or*. Elle est aussi la plus sensible et la plus consciente des créatures soviétiques : à l'approche d'un fasciste, la forêt frémit, le soleil se voile, apparaissent des marécages. Seule l'armée rouge ou le pas modeste d'un partisan est capable de redonner au soleil son éclat, de faire pousser l'herbe et reverdir le feuillage.



ALFRED KANTOROWICZ
La certitude et l'espoir

Peut-être, quand il s'agit des hommes, peut-on s'étonner de quelques lacunes dans l'éducation soviétique. Moussia, la petite dactylo, ne comprend pas très bien à quoi va pouvoir servir cet or qu'elle transporte, la puissance de ce métal lui paraissant être « une légende aussi surannée, aussi oubliée et même aussi bizarre que le conte du sang bleu des rois, de la toute-puissance divine et autres histoires tout aussi difficiles à se mettre dans la tête ».

Peut-être. Mais ces lacunes de l'esprit sont balancées par des qualités de cœur : afin de récompenser Moussia et Nicolas, quasiment mourants pour avoir, envers et contre tout, accompli leur mission, le représentant du Conseil militaire annonce solennellement : *« Camarade lieutenant-colonel médecin, le commandant du groupe d'armées m'a demandé personnellement de vous dire ceci : faites tout ce qui est possible pour les sauver... combattez pour eux avec toutes les armes de la médecine. Ne ménagez rien »*. Qui, en pays capitaliste, aurait seulement songé à donner de telles consignes à un médecin ?

Le chef-d'œuvre littéraire est apparemment introuvable en U.R.S.S. depuis Cholokhov.

Du moins, depuis la « déstalinisation », Ehrenbourg (*Le Dégel*), Doudindsev (*L'Homme ne vit pas seulement de pain*) et Victor Nekrassov (*La Ville natale*), ont produit des témoignages qui abandonnaient le style édifiant du manuel pour petit militant où persiste M. Polevoï.

★

● *Aux Etats-Unis, la perfection est inutile.*

Mariage au Delta

par Eudora Welty, traduit de l'américain par Lola Tranec. Ed. Gallimard, 345 pages, 790 francs.

VOICI un bon, un très bon livre, constatation qui n'étonnera pas les Américains, qui considèrent Eudora Welty comme une de leurs meilleures romancières. Il vous laisse pourtant à la fois complètement froid et un peu rêveur : quel merveilleux pays, vraiment, que cette Amérique qui peut se permettre le luxe de produire des œuvres aussi parfaitement inutiles ! On pense à cette machine — américaine, bien entendu — dont l'inventeur était si fier de démontrer qu'elle ne servait à rien, à absolument rien... Qu'est-ce qu'Eudora Welty a bien pu vouloir nous dire ?

Qu'il existe, dans le Mississippi, une famille heureuse : il y a tante Sudney, tante Ellen, tante Mac, oncle George, oncle Battle, Shelley, Orrin, Robbie, Ranny, Tippy, etc., etc. Ils sont dix, vingt, trente, on ne sait pas.

Tout le monde va, vient, court, s'interpelle, rit aux éclats ou pleure sans qu'on comprenne pourquoi, sans qu'on sache même qui pleure ou qui rit. Cela n'a d'ailleurs aucune importance, les Fairchilds formant un bloc dont chaque unité n'est là que pour renforcer et confirmer l'édifice, indestructible et incorruptible : les morts sont oubliés aussitôt que morts, les nouveaux venus adoptés aussitôt qu'arrivés, et un amour indifférencié plane, diffus, sur tous : maris, frères, cousins, cousines, tantes, oncles : Fairchilds...

Le lecteur, lui, qui n'est pas un Fairchilds, n'est pas admis dans l'intimité de la famille. C'est un étranger qui se sent indiscret, comme tout un chacun brusquement mis en présence d'un groupe qui a son propre langage, des rites et des références qu'il ignore. Même si, comme c'est le cas ici, ces rites, ce langage ne recouvrent apparemment rien que de très anodin, il se sent irrémédiablement tenu à l'écart et n'a qu'une seule ressource : s'ennuyer ferme en souriant poliment.

ROMANS

● *Divertissement sur des thèmes cathares.*

Montsalvat

par Pierre Benoit, Albin Michel, 320 pages, 540 francs.

Le Bûcher

par Georges Bordonove, Julliard, 256 pages, 600 francs.

HERESIE jamais tout à fait extirpée, germe d'une guerre civile qui, après plus de sept siècles, n'est pas encore oubliée en Languedoc, le catharisme, père de l'amour à l'occidentale si nous en croyons M. de Rougemont, est aussi un thème littéraire vivant. Ce qu'il a été, M. Georges Bordonove essaie honnêtement de le montrer dans son roman qui est un brave roman historique traditionnel, avec ribauds, messires et tutti quanti. Il est centré sur le siège de la ville de Minerve, en 1210, par les Croisés de Simon de Montfort et, malgré le rôle d'une belle et capiteuse espionne qui est plus technicolor que couleur locale, la reconstitution historique paraît soigneuse.

Ce que le catharisme a été et ce qu'il est peut-être encore, M. Pierre

INÉDITS

LA MARQUISE SORTIT A CINQ HEURES...

RIEN de plus actif que le passé. Au cours de la dernière saison ont été publiés les *Préparatifs de noce à la campagne*, de Kafka (Gallimard) ; *Les Carnets*, de Montherlant (Gallimard) ; *Mes Cahiers*, de Maurice Barrès (tome XIV, Ed. Plon) ; *La Vie d'une amitié*, de la Princesse Bibesco (Ed. Plon) ; *Les Lettres inédites*, de Florian (Gallimard) ; *Les Lettres de Claude Debussy à sa femme Emma* (Flammarion) ; les *Lettres inédites*, de Jules Renard (Gallimard) ; les *Ecrits de Londres et dernières lettres*, de Simone Weil (Gallimard), et la liste n'est pas complète. Cités pêle-mêle, ces titres peuvent ne présenter rien de commun. Cependant, qu'il s'agisse d'écrivains morts ou de vivants, de journaux intimes ou de correspondances, tous ces ouvrages relèvent du même culte, celui que nous rendons à l'inédit, et témoignent d'une même impatience : celle de voir la totalité d'une œuvre publiée. Telle est la loi : que rien ne se perde.

L'éditeur qui livre au public les lettres inconnues d'un auteur considéré comme connu de tous et l'auteur qui livre à l'éditeur les carnets ou cahiers rédigés en marge d'une œuvre que nul n'est censé ignorer manifestent un même contentement : l'un et l'autre frétillent d'une joie dont ils savent qu'elle sera partagée. C'est une certitude équivoque, une sûreté plus trouble qu'universelle.

Un « Je » enfin pur

Si nous nous laissons prendre au mirage, il faut en rendre responsables de vieilles habitudes. Nous nous persuadons trop aisément qu'il importe de connaître l'homme pour bien mesurer l'œuvre et que les résidus d'une carrière et les débris d'une gloire contiennent la vérité profonde et brûlante d'un auteur jusqu'ici dissimulé derrière la pyramide de ses livres. C'est rarement vrai.

La plupart de ceux qui ouvrent les *Carnets* de Montherlant et les *Cahiers* de Barrès croient y surprendre le secret d'une création, d'une ascension et d'une vérité personnelle. Ils ne doutent pas qu'ils toucheront du doigt la nudité de l'écrivain enfin débarrassé de ses poses publiques, qu'il leur sera donné de voir l'homme déshabillé de l'auteur. Un *je* enfin pur ! Une acharnée curiosité nous fait rêver d'un trou de serrure par lequel nous apercevrons l'individu dépourvu de ses masques et le chemin tortueux et étroit par lequel nous explorerons le territoire qui s'étend *derrière* le personnage.

Affamés d'intimité et de nudité, nous dévorons *Cahiers* et *Carnets* comme un végétarien délivré de ses complexes se jette sur de la viande crue. L'illusion était belle. Barrès et Montherlant ne montrent pas l'homme qu'ils sont demeurés, mais le personnage qu'ils sont devenus ; ils prennent leur propre mesure, mais avec l'œil de la postérité ; ils parlent d'eux-mêmes avec une voix qui ne leur appartient pas : c'est celle qu'ils souhaitent qu'on ait pour parler d'eux. Ils écrivent sur eux, soit, mais comme s'ils étaient morts.

Acceptent-ils qu'on pénètre dans leur cabinet ? C'est pour montrer celui-ci tel qu'ils souhaitent qu'on le voie du milieu d'une place publique. Rien de plus impersonnel que ces écrits intimes. Ils ne sont pas ceux d'écrivains qui se livrent et s'abandonnent, mais ceux d'hommes qui, se sachant regardés et épiés, montent une pièce de théâtre destinée à les faire apparaître sous le jour le plus flatteur. Au moment même où nous pensons que l'homme-de-lettres va être surpris, nous le trouvons préparé à la surprise et ayant pris l'attitude qui lui convient le mieux. Le flagrant délit de l'auteur réduit à n'être plus qu'un homme n'est jamais que l'effet d'une habileté. Le journal intime se situe moins en marge d'une œuvre qu'à son extrême pointe : il a l'air d'échapper à ses lois alors qu'il a pour fonction de les confirmer.

Il est vrai qu'il n'en est pas de même pour

SIMONE WEIL
La satisfaction et la torture

Kafka. Mais les huit cahiers in-octavo de l'auteur du *Procès*, ainsi que ses feuilles volantes et sa *Lettre au Père*, se trouvent en quelque sorte dérobés au fond même d'une œuvre, à l'intérieur même d'une tentative de création. Alors que les *Carnets* de Montherlant et les *Cahiers* de Barrès prouvent qu'à partir d'un certain point l'écrivain arrivé ne peut cesser d'écrire, est incapable de s'arrêter, et noircit sans cesse du papier, les inédits de Kafka sont arrachés en pleine chair d'une œuvre inachevée et ouvrent une lucarne sur l'atelier interdit d'un écrivain accablé par la recherche de lui-même. Les premiers illustrent un automatisme de l'écriture, ceux-ci confirment la grandeur d'un artiste dont la gloire ne fut que posthume. Le miroir de Montherlant est celui d'une vanité, celui de Barrès est d'une coquetterie ; le miroir de Kafka est un miroir brisé.

Dis au concierge...

Les derniers écrits de Simone Weil se situent à mi-chemin d'une satisfaction et d'une torture : ils font partie réelle d'une œuvre qu'on n'imagine pas écrite en dehors du discontinu et du choc quotidien, de l'heure qui passe et des urgences collectives. Ce sont les morceaux de livres dont il n'est pas sûr qu'ils étaient destinés à devenir les organes d'un corps, les articulations d'un ensemble.

Simone Weil commente l'événement pour en tirer le sens et pour tenter de le modifier : à l'inverse, on voit Barrès et Montherlant accumuler les notes dans le seul dessein de montrer que ce qu'ils disent de l'événement vaut mieux que l'événement lui-même. Quant aux lettres de Simone Weil, elles ne tiennent leur chaleur que du feu de leur auteur tel que nous le connaissons déjà. Leur contenu ne vaut que par référence. C'est déjà beaucoup.

Tant de cendres refroidies feignent d'animer les « correspondances inédites »... Les lettres de Florian, comme celles de Jules Renard, ne sont même pas lisibles : « Dis au concierge de me prendre, avec la bande ci-jointe, un abonnement de trois mois (17 fr.) au *Temps* », écrit Jules Renard ; ou bien : « Aujourd'hui, il n'y a que 3° ». Autrement dit, nous avons à lire plusieurs centaines de fois : « La marquise sortit à cinq heures », information que Paul Valéry méprisait par-dessus tout et qui, en effet, exprime un degré zéro de la littérature.

Que ce soit un auteur qui publie ses notes ou un éditeur qui exhume des lettres oubliées ou perdues, dans la majorité des cas nous ne voyons qu'un titre s'ajouter à un catalogue. Le phénomène n'est que d'addition, l'opération n'est que quantitative. Mis à part un Kafka qui y découvre sa grandeur, ou une Simone Weil pour qui c'est la seule façon de poursuivre une œuvre dont la nature est liée au morcellement, nous sommes généralement dans le domaine de Lavoisier : rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme. Or, ce qui s'est transformé en imprimé, ce sont les gestes et paroles quotidiennes d'hommes qui, précisément, ne furent rien dans le quotidien. A peine, de loin en loin, un trait d'esprit et un acte remarquable. Mais voilà une aiguille qu'il faut chercher dans une botte de foin : cherchons l'aiguille...

Gabriel VENAISSIN.

Benoît nous le dit ensuite, à sa manière mi-figue mi-raisin, avec non moins d'érudition mais beaucoup plus de talent, pour instruire en amusant. S'appuyant prudemment sur le livre d'Otto Rahn, *La Croisade contre le Graal*, qui prétend que le Graal des romans de la Table Ronde était le joyau du trésor des Albigeois, M. Benoît imagine une quête du Graal menée en 1944 par une de ses héroïnes en A (a comme ardente ou comme allumeuse : descendante des cathares, mais parfaite ?), un jeune chargé de cours à la Faculté de Montpellier et deux officiers de la Wehrmacht qui se sont manifestement trompés de siècle et de guerre. Cela nous vaut entre le Languedoc, le Cantal et l'Espagne une course au trésor jalonnée d'étapes gastronomiques, une sorte d'opéra wagnérien en veston et en uniformes modernes, un *Petit Parsifal*, comme il y a eu un *Petit Faust*. Semé d'allusions et de malices, le roman se donne les gants de mettre un joli point final à toute l'aventure du Graal, et c'est en somme un roman mystique si l'on veut bien se rappeler que, chez M. Pierre Benoît, la mystique n'éclipse jamais tout à fait la mystification...

POÉSIE

● *La femme, l'eau et la mort.*

La Vigie aveugle

par Anne-Marie Bauer. Ed. Mercure de France, 62 pages, 360 francs.

ANNE-MARIE BAUER, vigie aveugle, aveuglée plutôt par une évidence qu'elle dénonce à chaque vers, celle de la mort inéluctable, a entrepris de naviguer sur des océans dont elle fait la matière même de ses poèmes :

« Je devine les eaux dont je suis le
[seul bord »

Il est peu de pages dans ce petit livre où le thème ne revienne, obsessionnel, de l'eau et de la mort.

« Un esquif en bois de silence
glisse
où le fleuve se fait immense
Chut
Sa chute dans la mer commence »

Il y a dans ce petit livre beaucoup de choses, et surtout un grand charme, même si ce charme se dissimule parfois sous la violence d'une anarchiste de l'amour :

« Fouettent les vents, claquent les
[cœurs, crèvent les corps »...

La douceur perce, comme en ce joli début de poème dont n'est pas absente une certaine mièvrerie de bon aloi après les élans fougueux de la vigie à terre :

« Comme je voudrais poser ma tête
[sur des paysages d'autrefois »

par où réapparaît sans son déguisement de naufrageuse la femme poète... Mais, au fait, qui donc ce déguisement avait-il abusé ?

(Saturday Review of Literature)

— *Dépêche-toi ! Notre entreprise d'architecture déménage à Florence !*

VOYAGES

● *Vacances en Italie.*

Venise

par Diego Valeri. Ed. Hachette. 120 pages, 975 francs.

Florence

par Etienne Souriau. Ed. Hachette. 120 pages, 975 francs.

« LA *plus triomphante cité que j'aie jamais vue* », écrivait Philippe de Commines vers la fin du XV[e] siècle, lors d'un séjour à Venise. Pourtant la cité des Doges n'avait pas encore atteint son apogée à cette époque : les Titien, les Tintoret qui incarnent à nos yeux Venise sont postérieurs au passage de Commines.

Diego Valeri, le brillant essayiste italien, ressuscite devant nos yeux la splendeur de Venise tout comme Etienne Souriau évoque celle de Florence. Les deux grandes capitales intellectuelles et artistiques de l'Italie du Nord sont toujours le lieu de pèlerinage des touristes du monde entier et dans ce mois d'août le nombre des visiteurs séjournant à Florence, a-t-on pu lire dans une statistique publiée récemment par l'Office du tourisme italien, dépasse le nombre de ses habitants.

Ces touristes, de retour, seront contents de trouver dans les « Albums des Guides Bleus » non seulement des explications historiques et esthétiques, mais aussi un choix de photographies qui leur rappelleront leurs vacances.

POURQUOI ALLEZ-VOUS MO

LE Festival de Venise, qui a débuté dimanche, marque la rentrée cinématographique. Tenus en réserve pendant les mois creux de l'été, les grandes productions s'apprêtent à occuper en masse les écrans des salles d'exclusivité. Pour ne citer que des films français, un Cayatte Œil pour œil, *un Clouzot* Les Espions, *un René Clair* Porte des Lilas, *un Nicholas Ray* Amère victoire *vont sortir dans les prochaines semaines. D'autres réalisateurs sont en plein tournage pour assurer le relais : Jacques Becker retrace dans* Les Montparnos *la vie pathétique de Modigliani; Alexandre Astruc tourne en Bretagne les extérieurs d'*Une Vie, *d'après Maupassant ; Vadim achève en Espagne* Les Bijoutiers du clair de lune, *d'après le roman de Vidalie. Le cinéma français va bon train. Mais y va-t-on ? Et où va-t-il ? C'est la question que débattent devant nous trois personnalités du cinéma français : un metteur en scène Jacques Becker, un producteur-distributeur Robert Dorfmann* (Jeux interdits, Justice est faite, Gervaise), *un producteur Jean Thuillier* (Un Condamné à mort s'est échappé).

● L'EXPRESS. — Quelque chose ne va pas dans le cinéma. C'est du moins l'opinion du public, et particulièrement du public français. Le Français va en moyenne au cinéma neuf fois par an (alors que l'Anglais y va vingt-trois fois). Le Français boude le cinéma. Pourquoi ? Parce que tous les films ne sont pas des chefs-d'œuvre ? Non, il se rend bien compte qu'au cinéma comme dans toutes les autres disciplines, le chef-d'œuvre est une exception. C'est la qualité moyenne des films qui le déçoit. En quoi le déçoit-elle ? Voilà la question.

JACQUES BECKER. — Ne serait-ce pas parce que nous sommes arrivés à une certaine époque du cinéma ? A un certain point de saturation ? Le cinéma n'est plus cette nouveauté extraordinaire qu'il était il y a, mettons, trente ou quarante ans.

Même nous, nous qui avons de quarante à soixante ans, nous qui avons connu la jeunesse du cinéma, nous ne le voyons plus du même œil que nous pouvions le voir du temps du muet, ou même avant la guerre.

Un exemple. J'ai revu *Viva Villa*. Et je me suis aperçu de deux choses. D'abord, lorsque j'avais vu le film, à sa sortie, mes réactions avaient été beaucoup plus vives. Et si aujourd'hui mon plaisir est moins grand, c'est que, depuis, on a tourné ce film une quinzaine de fois. Pas le même sujet, mais des sujets du même ordre et qui ont produit le même effet pour de mêmes causes. Mais il y avait aussi d'autres raisons à mon enthousiasme. Le jeu des acteurs — je pense en particulier à Wallace Berry — il y avait là-dedans une sorte de santé que nous avons perdue depuis. De même dans la façon de combiner les scènes.

En parlant ainsi de santé, je ne veux pas dire que maintenant nous nous étiolons. Mais, à ce moment-là, on avait des réactions qui ressemblaient très fort aux réactions qu'on peut avoir en amour quand on est plus jeune. L'amour conserve son charme à travers toute la vie, mais les réactions qu'on éprouve dans l'amour quand on est jeune sont extrêmement différentes de celles qu'on éprouve plus tard. Eh bien, je crois que lorsque les spectateurs ont commencé à faire l'amour avec le cinéma ou lorsque les gens qui faisaient eux-mêmes du cinéma commençaient à faire l'amour avec le cinéma, ils le faisaient avec une espèce de santé qui a maintenant à peu près disparu.

Toujours les mêmes histoires...

● L'EXPRESS. — Est-ce qu'une des raisons de la déception du public n'est pas, lorsqu'il va au cinéma, qu'il se trouve en présence de ce qu'on pourrait appeler des « exercices de style » — par exemple, le dernier film de Vadim, « Sait-on jamais... » — alors que ce qu'il voudrait d'abord, c'est qu'on lui raconte une histoire ?

JACQUES BECKER. — C'est précisément parce que toutes les histoires ont déjà été racontées je ne sais pas combien de fois au cinéma que les jeunes réalisateurs, comme Vadim, se réfugient dans la forme, dans les préoccupations formelles. C'est d'ailleurs un phénomène propre à la jeunesse que le goût de la forme. Tous les créateurs — à l'exception peut-être de certains génies — commencent par là. Puis au bout d'un certain temps ils ont fait le tour de ces expériences, ils en sont blasés et ils abandonnent ces « trucs » qui ont pu les séduire un moment.

Vadim les abandonnera vite, car c'est un garçon plein de personnalité, à qui nous pouvons faire totalement confiance.

● L'EXPRESS. — La littérature est vieille comme le monde... Mais le vieillissement du cinéma et de ses amants, pour reprendre votre comparaison, est prématuré. A quoi l'attribuez-vous ?

JACQUES BECKER. — A mon avis, à une crise de sujets. Nous sommes blasés sur énormément de thèmes, sur la plupart des thèmes que nous pouvons connaître — et quand je parle de « thèmes », je ne veux pas dire de « thèmes humains », mais simplement de types d'histoires, de types d'intrigues et même de types de milieux.

Prenons par exemple l'intrigue de : *Le Facteur sonne toujours deux fois*, nous avons deux hommes et une femme. Et l'un des hommes se fait complice de la femme pour la débarrasser du second homme. Eh bien, le film que tourne en ce moment Verneuil, c'est la même chose. Il y a deux femmes et un homme : mais l'histoire est la même.

C'est d'ailleurs le genre même de la bonne histoire, de celle qui gagne à tous les coups. Parce que c'est une histoire dont les personnages sont des êtres extrêmes, au tempérament, au comportement exceptionnel.

● L'EXPRESS. — Des héros.

JACQUES BECKER. — C'est cela. J'en ai fait moi-même l'expérience. J'ai fait pendant la guerre un film, *Goupi mains rouges*, qui a dû une bonne partie de son succès au fait que ses personnages allaient loin chacun dans sa direction. Il y avait une part d'insolite aussi parce que l'excès, pour prendre toute sa valeur, doit s'accompagner de contrastes, ce qui crée l'insolite.

Cela, c'est une des grandes tendances du cinéma. A l'opposé, il y en a une autre : celle qu'on appelle le « néo-réalisme » et que nous avons d'ailleurs pratiquée bien avant les Italiens. Là on cherche au contraire à se rapprocher le plus possible de la vie quotidienne.

En fait c'est la première catégorie d'histoires qui est la plus souhaitable. Celle qu'on aime le mieux traiter. Mais il y a très peu d'histoires de ce type. Il n'y a que chez les grands romanciers — contemporains surtout — qu'on en trouve.

Il faudrait parler aussi des modes, dans lesquelles le cinéma tombe toujours. Par exemple l'exotisme. Il y a longtemps qu'on sait que les films exotiques sont très dangereux, qu'on n'en réussit pas un sur quarante. Eh bien, on a pu le savoir, on l'a oublié et depuis quelques années on s'est mis à refaire des films où on voit des Européens aux prises avec la forêt vierge, les crocodiles, la mouche tsé-tsé...

Nanouk, les films de Flaherty ont été des réussites parce que c'était la première fois qu'on traitait ces sujets-là. Ou encore *Le Monde du silence*. Mais quand on ne dispose pas d'un sujet vierge, prenons le cas de *Les Héros sont fatigués*, malgré tout le talent de Ciampi, on ne peut pas réussir parce qu'on se trouve en plein poncif.

Ce qui est incompréhensible, c'est que les producteurs ne comprennent pas cela.

J'ai parlé des films exotiques, j'aurais aussi bien pu parler des films sur les œuvres collectives, imités du vieux cinéma russe, du genre « boy-scout ». Tout cela, c'est fini.

● L'EXPRESS. — A moins de revaloriser le sujet en le prenant par un autre bout.

JACQUES BECKER. — D'accord, je veux bien faire un film comique où le barrage sauterait toutes les cinq minutes !

● L'EXPRESS. — Non, mais on peut tout de même imaginer qu'un jour quelqu'un ait quelque chose de personnel à dire sur un barrage, qu'il ait un point de vue original sur l'œuvre collective, qu'il y trouve l'occasion d'exprimer une vision du monde particulière.

Existe-t-il tant de sujets neufs en littérature ?

Ce qui fait la nouveauté d'un roman, c'est l'originalité de la vision du créateur. Le sujet de « Bonjour tristesse » appartient au répertoire du théâtre de boulevard, mais le roman de Françoise Sagan rend un son neuf à cause de la personnalité du narrateur, parce qu'il exprime le point de vue d'une adolescente pas comme les autres.

Pourquoi le premier roman d'un auteur est-il presque toujours plus intéressant (même s'il est moins réussi) que les suivants ? Parce que le jeune romancier y met généralement tout ce qui lui tient à cœur, parce qu'il raconte ce qui lui est arrivé, parce qu'il parle de son enfance, de ses parents, de ses premières expériences amoureuses. Alors qu'ensuite il « fait des romans ».

N'est-ce pas la même chose au cinéma ?

La guerre en Extrême-Orient aussi est un sujet éculé — voyez tous les films américains là-dessus. Mais qu'un garçon comme Claude Bernard-Aubert fasse « Patrouille de choc », à partir de l'expérience qu'il a eue de la guerre d'Indochine, c'est passionnant.

Pendant l'occupation, on a fait de très bons films français. Parce que les auteurs de films ont éprouvé le besoin de raconter beaucoup plus de choses personnelles. Parce qu'ils sont partis à la conquête de nouveaux univers intérieurs.

Roger Leenhardt a tourné « Les Dernières Vacances » comme il aurait écrit un roman.

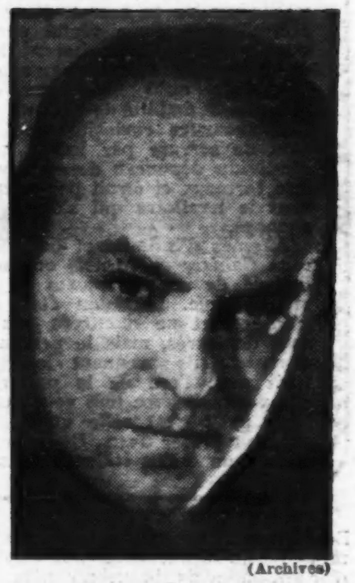
Et si l'on prend les « grands » du cinéma, ni Chaplin, ni Stroheim, ni Welles ne raconte d'histoires neuves. C'est leur univers qui est absolument nouveau.

(Keystone)

JACQUES BECKER
Crise de sujets...

(Boissière)

JEAN THUILLIER
Vedettes trop chères...



(Archives)

ROBERT DORFMANN
Trésorerie trop serrée...

JEAN THUILLIER. — Et Fellini ! J'ai vu *Les Nuits de Cabiria* à Cannes. Quoi de plus conventionnel, de plus rebattu que cette histoire de putain qui veut se racheter et qui va suivre des processions pour se marier et devenir une bonne mère de famille ! Mais cette histoire n'est qu'un prétexte pour Fellini pour nous introduire à travers un monde qui lui appartient en propre.

JACQUES BECKER. — Vous parlez là de films presque toujours imaginés, écrits, tournés par un seul et même homme. D'où leur intérêt exceptionnel, bien sûr. Mais il s'agit aussi de cas exceptionnels. La règle générale, au cinéma, est qu'il y ait des scénaristes pour imaginer des histoires et des metteurs en scène pour les porter à l'écran. Tous les scénaristes ne sont pas capables de porter eux-mêmes leurs histoires à l'écran. La plupart des réalisateurs ont besoin d'une matière préexistante. Ce n'est pas le même genre de talent, de tempérament qu'on demande aux uns et aux autres.

Un scénariste à toutes les sauces

● L'EXPRESS. — Mais c'est cela le drame du cinéma. Les romanciers écrivent parce qu'ils ont quelque chose à dire. Les scénaristes qui voudraient dire quelque chose savent d'avance que ce n'est pas eux qui l'exprimeront, mais leurs réalisateurs. Alors ils se préoccupent moins de dire ce qu'ils ont à cœur que de contenter le producteur qui leur

INS AU CINEMA ?... *Ceux qui font les films répondent*

a commandé un travail. Les romanciers aussi écrivent souvent pour gagner de l'argent — il faut bien vivre — mais ils n'écrivent pas sur commande.

C'est la faute des producteurs. Dès qu'un scénariste a montré qu'il a du talent, on le met à toutes les sauces. Ce fut le cas de Spaak avant la guerre. Il a fait avec Feyder un chef-d'œuvre : « La Kermesse héroïque ». Ce n'était pas une raison pour lui faire écrire les scénarios de la moitié de la production française de l'année. Il y avait forcément là-dedans des sujets qui n'étaient pas pour lui.

C'est aussi la faute des scénaristes. Il faudrait qu'ils soient capables de refuser.

JEAN THUILLIER. — C'est une crainte que j'ai bien souvent, comme producteur, de rencontrer un scénariste ou un metteur en scène qui, parce qu'il a besoin d'argent, accepte de traiter un sujet qui n'est pas pour lui, qu'il ne sent pas.

JACQUES BECKER. — Il faudrait supplier les scénaristes de cesser d'écrire ce qu'ils appellent des scénarios, ces petits résumés incolores ; les supplier de se transporter en véritables romanciers, de nous apporter de vrais romans — ou plutôt des nouvelles, parce qu'un film d'une heure et demie correspond plutôt, comme durée, à une nouvelle qu'à un roman.

L'intéressant, c'est de prendre une œuvre qui a été entièrement conçue par quelqu'un et ensuite, s'il s'agit d'un romancier qui vit encore, d'adapter l'histoire avec sa collaboration, en lui demandant ce qu'il pense des transformations qu'on a l'intention de lui apporter. J'ai été très aidé, pour *Goupi mains rouges* et *Touchez pas au grisbi*, par le fait que j'ai pu travailler avec le romancier lui-même.

● **L'EXPRESS. — Parce qu'en plus il y a tout ce qu'il a laissé tomber dans son livre et à quoi il avait pensé...**

JACQUES BECKER. — Mais le malheur c'est que chaque fois qu'un romancier se met à écrire directement pour le cinéma, il tombe dans les mêmes poncifs que le plus professionnel des scénaristes. Sartre, par exemple. La maison Pathé lui avait commandé un scénario. Il a écrit une histoire effarante de banalité. Il y avait tout : le poncif du médecin qui se saoule dans un pays exotique, le poncif de l'épidémie, le poncif de l'infirmière dévouée...

Ce n'est pas seulement le cas de Sartre ; c'est celui de tous les grands romanciers, lorsqu'on leur demande d'écrire pour le cinéma.

● **L'EXPRESS. — Bien sûr, puisque le cinéma n'est pas leur moyen d'expression. Ce qu'ils écrivent est forcément faux ; ils ne cherchent qu'à retrouver les procédés de fabrication des cinéastes ; ils veulent « faire cinéma ». Et comme Sartre est particulièrement doué, il a particulièrement vite assimilé ces procédés. En fait, il n'y avait rien de lui dans ce scénario.**

Autre question : Pourquoi le cinéma ne traite-t-il jamais les vrais sujets de notre époque ? Il s'est passé beaucoup d'événements depuis dix ans. Combien de films y font allusion ? Avant « Patrouille de choc », le drame indochinois n'avait pas été une seule fois évoqué à l'écran. Est-ce à cause de la censure ? Mais y a-t-il des exemples de films terminés qui aient été interdits par la censure ?

ROBERT DORFMANN. — La crainte de la censure suffit. Ce serait courir un risque trop gros que de faire, par exemple aujourd'hui, un film sur l'objection de conscience.

Il n'y a d'ailleurs pas que la censure. Il y a, dans beaucoup de cas, l'obligation d'avoir recours à la collaboration des services publics, de l'armée. Un réalisateur français avait demandé s'il aurait le concours du ministère de la Défense nationale pour un film sur l'affaire Dreyfus. On lui a répondu non. Les Américains maintenant font le film. Mais pas en France. On le leur a interdit. En Belgique.

JACQUES BECKER. — Il y a aussi la censure du public. Prenez les histoires d'amour : il y a celles qui se passent dans un domaine céleste (*Roméo et Juliette*, par exemple), et puis celles qui se passent dans un domaine infernal. Quand on reste dans le domaine céleste, tout va bien. Mais si on descend en enfer, si on raconte de vraies histoires, purement passionnelles, purement charnelles, pas toujours très jolies, on n'est plus du tout sûr que le public suive, qu'il ne recule pas, épouvanté.

● **L'EXPRESS. — C'est un fait que la pudeur collective est infiniment plus grande que la pudeur privée. On supporte de lire certaines choses seul. On ne supporte pas de les voir à côté d'autres personnes. La réaction de défense est classique : c'est le rire.**

JACQUES BECKER. — La seule possibilité pour traiter certaines histoires d'amour, c'est de les introduire dans un contexte historique : alors elles ne choquent plus.

● **L'EXPRESS. — Les auteurs de films ne sont-ils pas aussi devenus plus timorés parce qu'ils sont davantage « dans le coup » ? Ils ont adopté le point de vue des producteurs (au lieu d'être en lutte contre eux, comme autrefois), ils s'intéressent au destin financier de leurs films. Beaucoup d'ailleurs sont plus ou moins leurs propres producteurs.**

JACQUES BECKER. — Nous avons été amenés à collaborer davantage avec le producteur ; mais cela vient d'un phénomène plutôt encourageant : le cinéma prend de l'âge ; maintenant, nous nous connaissons tous ; nous savons comment nous comporter les uns avec les autres. Les producteurs nous font part de leurs ennuis ; nous leur faisons part des nôtres ; nous nous serrons les coudes. Nous nous efforçons ensemble de faire en sorte que l'argent ne soit pas gâché inutilement.

Mais cela ne joue pas pour les sujets. Tout ce que je puis dire, c'est qu'aujourd'hui, quand un producteur me dit qu'il a un bon sujet, je n'éprouve plus de méfiance instinctive, comme il y a vingt ans.

La moindre longueur impatiente

● **L'EXPRESS. — Clouzot, depuis qu'il est devenu son propre producteur, prend-il autant de risques ?**

ROBERT DORFMANN. — Je le crois sincèrement. Mais Clouzot est toujours parti du point de vue qu'un film est réussi quand il y a beaucoup de gens assis dans les fauteuils.

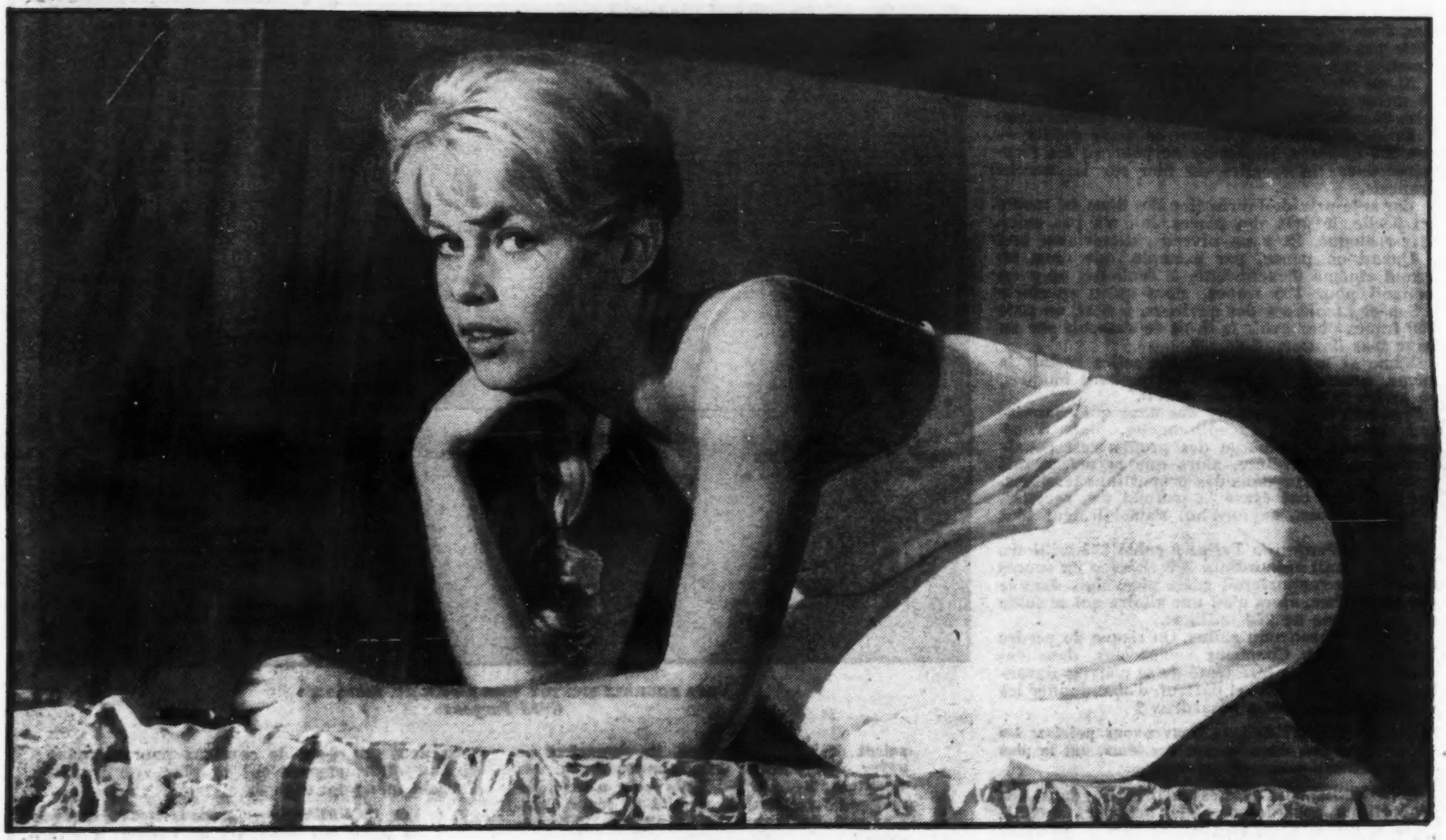
Il a toujours essayé d'intéresser ses contemporains avec ce qui est la base du spectacle cinématographique : la distraction. La plupart des gens disent : je vais au cinéma pour me distraire. Ce sont les mêmes gens qui, le lendemain, iront à l'Orangerie, où ils resteront vingt minutes en contemplation devant un tableau. Mais la moindre longueur au cinéma impatiente ces gens-là parce que, pour eux, le cinéma ne doit pas faire appel aux mêmes cases du cerveau.

● **L'EXPRESS. — Autrefois aussi, il existait dans le cinéma un snobisme : il importait avant tout de ne pas avoir de succès. Ce snobisme a disparu. Aujourd'hui on veut plaire. C'est plus sain. Mais aussi cela supprime les recherches expérimentales.**

JACQUES BECKER. — Nous avons de plus en plus le sentiment que, lorsque le film que nous avons fait est un insuccès commercial, nous avons frustré un partenaire qui nous a fait confiance.

ROBERT DORFMANN. — Aujourd'hui, la plupart des grands réalisateurs ne se désintéressent pas du succès commercial de leurs films. Ils ont un petit carnet où ils notent le nombre des entrées dans les cinémas où passent leurs films.

● **L'EXPRESS. — Le mur de méfiance entre les producteurs et les réalisateurs a été abattu, et c'est bien. Mais il faut préciser que**



IREZ-VOUS VOIR « LES BIJOUTIERS DU CLAIR DE LUNE » ?
Il y aura B.B.

c'est surtout au profit des réalisateurs chevronnés. Quand un jeune metteur en scène veut faire un film et qu'il réclame cent vingt millions... Si Vadim n'avait pas été le mari de Brigitte Bardot...

Si on voulait refaire « Quai des Orfèvres »

ROBERT DORFMANN. — Nous n'avons jusqu'à présent parlé que de problèmes de scénario. Mais un film, ce n'est pas seulement une histoire ; c'est aussi des images sur un écran. Et pour les fabricants de films, pour ceux qui ne veulent pas que le public soit déçu, ces images elles aussi posent un problème — un problème de plus en plus compliqué. Le prix de revient des films a tellement augmenté depuis quelques années qu'il est devenu très difficile — sinon impossible — au producteur de fournir au public une marchandise de qualité égale à celle qu'il lui fournissait il n'y a pas bien longtemps. Ou encore : pour raconter une même histoire, un même metteur en scène, avec le même talent, a généralement aujourd'hui beaucoup moins de moyens à sa disposition qu'il y a quelques années.

Quelle différence avec l'écrivain qui, lui, a toujours sa même feuille de papier pour écrire ! Les frais d'impression, d'édition ont augmenté. Mais pas dans les mêmes proportions que chez nous.

Si on voulait refaire *Quai des Orfèvres* avec le même soin qu'il a été fait en 1946, ce n'est plus 56 millions qu'il coûterait, mais 250 millions.

Or — et c'est là le drame de notre métier — ces 250 millions, jamais on ne pourrait les récupérer avec les recettes du film sur le marché français.

Car si le prix de fabrication des films est monté en flèche, le prix des places, lui, n'a pas suivi. Il est bloqué. Et à un niveau ridiculement bas.

Quand on pense, par exemple, que dans un grand cinéma d'exclusivité, à Toulouse, on a un fauteuil pour 125 francs, alors qu'au spectacle « Son et Lumière » des environs, à Albi, on paie 250 francs pour avoir le droit de s'asseoir sur un banc sans dossier.

Même si la fréquentation de salles restait la même, comme les prix des places sont bloqués, on arrive fatalement à un déficit.

Bien sûr, il y a toujours des films qui connaissent des carrières exceptionnelles. Mais d'une façon générale la marge des profits s'est considérablement restreinte, alors que la marge des pertes s'est accrue dans des proportions terribles. Les films qui ont crevé le plafond des recettes, il y a cinq ans, aujourd'hui s'amortiraient tout juste.

En 1952, *Fanfan la Tulipe* a coûté 125 millions. Il en coûterait aujourd'hui 300 et, avec un succès égal, il n'en rapporterait guère plus. Mais dans le cas d'un échec, alors c'est une affaire qui se solde par une perte de 200 millions.

On gagne beaucoup moins. On risque de perdre beaucoup plus. Comment voulez-vous, dans ces conditions ne pas être tenté de se couvrir davantage que par le passé, et partant, d'abandonner les expériences au destin hasardeux ?

● L'EXPRESS. — Pouvez-vous préciser les postes qui, dans le coût des films, ont le plus particulièrement augmenté ?

JEAN THUILLIER. — Les salaires et, dans des proportions considérables, le prix des techniciens. Il y a aussi le prix des acteurs — particulièrement des vedettes.

● L'EXPRESS. — Ou de leurs impresarios, qui ne se contentent plus d'être des agents, mais qui tiennent la mercuriale.

ROBERT DORFMANN. — Le jeu est faussé. Certains grands acteurs n'ont pas à la cote du « box-office » la place que leur talent leur vaudrait. D'autres au contraire bénéficient de la demande, et notamment de la demande internationale. Les frontières entre ces deux positions sont mal délimitées et on en arrive à payer trop cher, malgré leur talent, des vedettes de la première catégorie.

● L'EXPRESS. — C'est le cas, par exemple, de Danielle Darrieux, n'est-ce pas ? Qui demande 20 millions et qui devrait en toucher 6 ou 7 ?...

ROBERT DORFMANN. — Permettez-moi de ne pas citer de nom. En ce qui concerne les vedettes de la deuxième catégorie, Brigitte Bardot, par exemple, son salaire peut être fixé en fonction de la demande : 100 millions, pourquoi pas, si elle rapporte encore plus.

● L'EXPRESS. — Là, ne parlons plus de production. C'est une spéculation, une affaire de Bourse, sur des moutons à cinq pattes dont la vogue dure ce qu'elle dure. Moins longtemps, bien souvent, que ne le croient les producteurs... et les moutons eux-mêmes.

Mais n'est-ce pas le public qui impose les vedettes au producteur et qui l'oblige à les payer aussi cher ?

JEAN THUILLIER. — Le public ou son porte-parole : l'exploitant.

ROBERT DORFMANN. — Mais non ! Et vous le savez très bien. Les exploitants sont très contents de projeter *Un Condamné à mort s'est échappé*, où il n'y a pas un seul acteur connu. Les exploitants n'ont jamais demandé qu'on réunisse Michèle Morgan et Yves Montand dans *Marguerite de la nuit*. Ils ne demandaient qu'une chose : que *Marguerite de la nuit* fût un bon film. Les exploitants acceptent tout : c'est au film de faire ses preuves quand il passe.

Les exploitants lancent les films aux mêmes conditions, qu'il y ait Michèle Morgan, Fernandel ou pas la moindre vedette. *Justice est faite, La Strada,* etc., n'ont pas été boudés par les exploitants, que je sache...

L'hiver dernier, deux salles des Champs-Elysées passaient des films avec une de nos plus grandes vedettes comiques. Pour voir un de ces films, les gens faisaient la queue dans le froid et la pluie. Pour voir l'autre, il n'y avait personne. Si les gens ne tenaient qu'à cette vedette, ils auraient traversé la rue. Eh bien ! non, ils restaient à faire la queue !

Le sujet, la réalisation du film leur importaient probablement davantage.

● L'EXPRESS. — Il suffirait d'un peu de discipline parmi les producteurs pour résoudre ce problème de la vedette. Si demain tous les producteurs décidaient de ne pas payer telle vedette plus de six millions, et si pendant un an elle ne trouvait plus d'engagement...

JEAN THUILLIER. — Hélas ! dès le lendemain, il y en aurait un qui lui proposerait 10 millions !

● L'EXPRESS. — Si les producteurs disposaient de plus de moyens, ils pourraient se payer des décors plus somptueux ou des vedettes plus chères... Mais cela n'améliorerait pas forcément la qualité de leurs films. En quoi l'argent est-il vraiment indispensable ?

JEAN THUILLIER. — Il permet de disposer de plus de temps.

JACQUES BECKER. — J'aurais fait la même réponse.

● L'EXPRESS. — Il faut développer cette idée.

JEAN THUILLIER. — Ce qui coûte le plus cher au cinéma, c'est le temps. Le prix d'une équipe de techniciens de premier ordre est multiplié par le temps que dure la réalisation d'un film. Or il est évident que plus un film est soigné, plus il demande de temps. Pouvoir recommencer un plan jusqu'à ce qu'il donne parfaite satisfaction au réalisateur : c'est cela qui coûte cher.

JACQUES BECKER. — En ce qui concerne certains films de catégorie A, c'est-à-dire certains films d'auteurs ou plutôt de metteurs en scène privilégiés, les Américains se paient le luxe, le film terminé, de refaire parfois des séquences entières, ce qui permet à un film simplement possible de devenir un film réussi.

● L'EXPRESS. — C'est le principe du brouillon.

JACQUES BECKER. — Cela explique d'ailleurs la réussite assez fréquente des films tirés d'œuvres romanesques : le romancier a déjà tourné son film sur le papier. Un romancier de valeur a réfléchi longuement, a travaillé la question de la structure dramatique de son roman.

Ainsi quand nous avons fait *Touchez pas au grisbi*, nous avions au départ un roman excellent de Simonin. Nous avons travaillé à l'adaptation de ce roman, lui et moi, comme s'il s'était agi de refaire le montage d'un film qui aurait déjà été tourné. Cela nous a permis de dégager une ligne beaucoup plus claire ; nous avons pu préciser les scènes à tourner, les séquences à refaire.

Je me souviens d'une chose : Dorfmann, après avoir vu le film monté, s'est aperçu tout à coup qu'il manquait un élément d'information très important, sur le plan sentimental, pour le spectateur. Au moment où Max a perdu son or et où Dary est blessé mortellement. J'avais fait une ellipse gigantesque : en supprimant la mort de Dary.

Dorfmann a été gêné par l'absence de cette scène (qui n'était pas dans le livre). Nous l'avons alors inventée et nous l'avons tournée.

C'est un luxe que je n'aurais pas pu me permettre avec d'autres producteurs. Il n'en aurait pas été question.

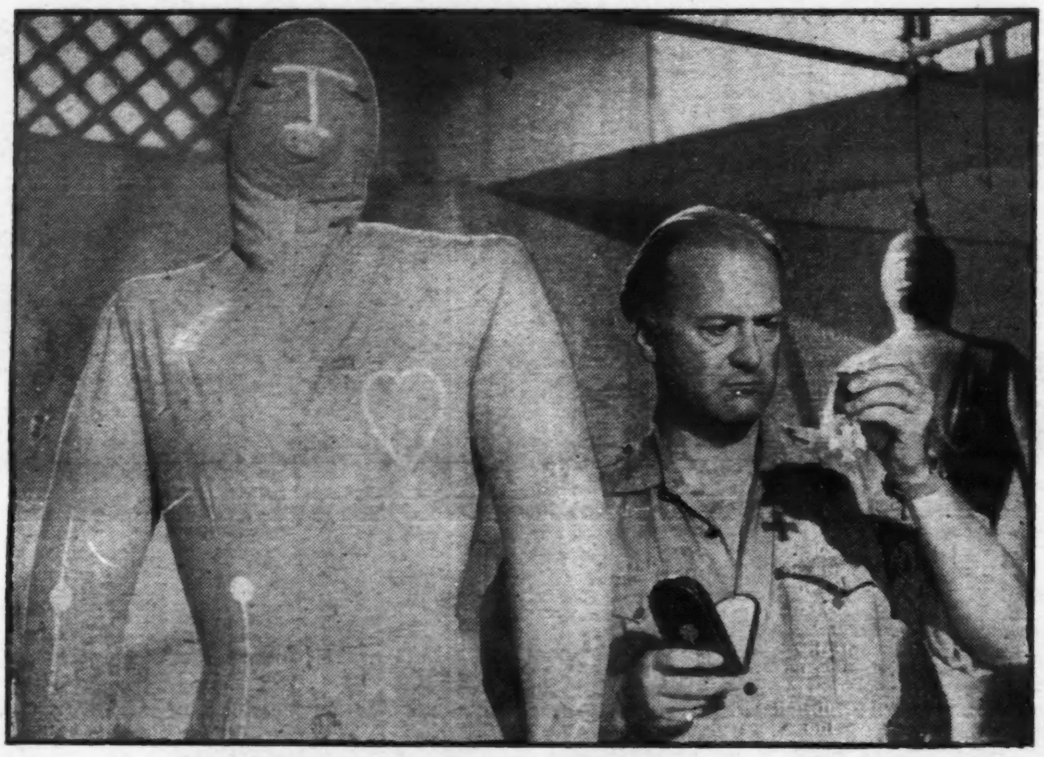
ROBERT DORFMANN. — J'ai eu une expérience analogue avec *Jeux interdits*. Le film avait été conçu en trois sketches qui, tous, mettaient en scène des enfants. Quand on a tourné l'histoire qui a donné lieu au film que vous connaissez, on s'est aperçu qu'elle était d'une qualité étonnante et aussi que certaines choses devaient être éclairées pour le public. Alors, on a tourné de nouveau six cents ou sept cents mètres du film. Un vrai travail de « reprise » : on mettait quelques mètres ici, quelques mètres là. On a reconstruit à Paris tout ce qu'on avait tourné à Nice.

JEAN THUILLIER. — Malheureusement le cinéma français est beaucoup trop pauvre pour se payer ce genre de luxe. Les producteurs français ne possèdent pas assez de capitaux pour attendre : il faut qu'ils amortissent le plus vite possible l'argent qu'ils ont engagé.

● L'EXPRESS. — Puisque nous évoquons les problèmes financiers du cinéma, il serait bon de préciser le coût moyen d'un film... et ses possibilités d'amortissement.

JEAN THUILLIER. — Un film coûte en moyenne 110 millions.

ROBERT DORFMANN. — 114 d'après les statistiques.



VOUS POURREZ BIENTOT VOIR : « AMÈRE VICTOIRE »
Curd Jurgens

Quand une Italienne aime un Allemand

● L'EXPRESS. — Et son amortissement ?

JEAN THUILLIER. — 45 à 60 millions... sur le marché français.

● L'EXPRESS. — La marge est terrible.

JEAN THUILLIER. — Il est possible malgré tout de produire moins cher. *Un Condamné à mort s'est échappé* n'a coûté que 78 millions. Il s'amortira peut-être sur le marché français.

● L'EXPRESS. — C'est un film sans vedettes...

JEAN THUILLIER. — Oui, mais il a coûté du temps. Le temps nécessaire à Bresson pour réaliser son film avec tout le soin désirable. Mais précisons qu'il s'agit là d'une exception.

● L'EXPRESS. — D'où vient alors le reste de l'argent, la différence entre ces cent dix millions et ces quarante-cinq ou soixante millions ? De l'exportation ?

JEAN THUILLIER. — Et de l'aide au cinéma.

ROBERT DORFMANN. — Les plus grands marchés, si on considère le nombre de films exportés, sont la Belgique et la Suisse. Mais ils ne suffisent pas à équilibrer l'affaire « cinéma français ». Ce sont les pays de langues étrangères qui nous permettent de boucler. En premier lieu, l'Allemagne.

● **L'EXPRESS. — Cette dépendance à l'égard des marchés étrangers impose des servitudes ?**

ROBERT DORFMANN. — Dans le choix des acteurs. Il faut choisir des acteurs qui aient une audience à l'étranger, français ou même étrangers. On en revient encore à ce « box-office » dont nous parlions.

● **L'EXPRESS. — Cela influe aussi sur l'histoire. Pour légitimer la présence de certains acteurs étrangers, on en vient à ces films cosmopolites où une jeune Italienne rencontre en France un étudiant allemand... Et on s'étonne que le public boude.**

ROBERT DORFMANN. — Vous généralisez trop. Les plus grands succès de la saison en France furent *Notre-Dame de Paris*, avec Gina Lollobrigida et Anthony Quinn, et *Michel Strogoff*, avec Curd Jurgens !

Et Maria Schell n'a pas empêché *Gervaise* d'être à la fois un film de qualité et un grand succès.

Il arrive évidemment que des films triomphent à l'étranger, sans avoir de vedette à l'affiche. Comme du *Rififi chez les hommes*.

Mais c'est un trop grand risque à courir ; il nous faut, dès le départ, aujourd'hui, être assurés des marchés étrangers.

● **L'EXPRESS. — Et il est aujourd'hui exclu pour vous d'obtenir à l'avance un contrat de distribution à l'étranger pour un film sans vedettes étrangères ou sans vedettes françaises connues à l'étranger ?**

ROBERT DORFMANN. — C'est exclu et pour la même raison que moi qui suis distributeur français, je ne prendrai jamais un film étranger produit dans ces conditions.

Même si de Sica, qui est un metteur en scène prodigieux, me demandait une garantie pour un film de ce genre, je serais obligé de lui répondre : « On produit en France 120 films par an. Pourquoi voulez-vous que je prélève à l'avance une place sur mes écrans ? Pourquoi voulez-vous que je m'engage à des minima garantis ? A des frais d'édition et de copies (15 millions ? Faites d'abord votre film, montrez-le-moi, je l'exploiterai en France dans la mesure où il répondra à vos espérances ».

Si nous pouvions attendre que nos films soient terminés pour les placer, nos rendements seraient certainement supérieurs. J'ai tiré de *Touchez pas au grisbi* le maximum de son exploitation en Allemagne, parce que j'ai pu le distribuer une fois terminé.

● **L'EXPRESS. — Pouvoir attendre... Cela veut dire que le cinéma français souffre d'un problème de trésorerie.**

JEAN THUILLIER. — C'est le seul problème.

Il ne se poserait pas si le cinéma était une industrie qui fabrique en série (les seules séries existant dans le cinéma sont celles qui découlent d'une mode ou de la vogue d'un acteur — l'exotisme, ou Darry Cowl. — mais on a vu où cela mène).

Le cinéma est une industrie de prototypes et chaque fois le producteur doit spéculer sur l'intégralité du coût du film.

Ce qu'il faudrait, c'est que le producteur soit assez riche, assez solide quant à ses capitaux, pour attendre que son produit soit terminé et bien terminé. Au besoin, il faudrait qu'il ait le temps de le perfectionner, comme le souhaitait Becker tout à l'heure. Il faudrait qu'il puisse le montrer dans les meilleures conditions à des acheteurs étrangers. A ce moment-là, ils le prendraient à un taux de distribution bien meilleur, ce qui assurerait finalement des rentrées beaucoup plus importantes.

ROBERT DORFMANN. — Nous avons commencé cet entretien en partant de l'idée que le public était déçu par la qualité moyenne des films. C'est vrai. Mais ce qui est vrai aussi, c'est qu'il ne suffit pas d'offrir au public des films de qualité pour qu'il se précipite dans les salles. Le problème est beaucoup plus compliqué.

Un éditeur dispose de plusieurs sortes de clientèles. Il a une clientèle pour les ouvrages de qualité, et qui lui suffit. Le cinéma s'adresse, lui, à l'ensemble du public et il faut que ce public « marche » tout entier pour que ses films s'amortissent. Or il ne possède évidemment pas une culture cinématographique suffisante pour apprécier des films trop difficiles.

D'où une double nécessité pour les fabricants de films : faire des films de qualité qui puissent avoir aussi une audience populaire, et en même temps élever, grâce à ces films, la culture du public de façon à lui donner le besoin d'un cinéma de qualité.

J'ai eu avant la guerre des salles à Mazamet. Sur les 14.000 habitants de Mazamet, il y en avait, mettons, 140 qui étaient capables d'apprécier des films sincères, originaux, comme nous les souhaitons. Aucun exploitant de Mazamet n'aurait pu faire marcher sa salle avec ces 140 personnes.

Il faut que le film conçu pour ces 140 personnes soit susceptible de plaire aussi au reste de la population. C'est le cas d'*Un Condamné à mort s'est échappé*. Voilà un film qui, outre ses qualités propres à satisfaire l'élite, comporte suffisamment d'éléments humains et de spectacle pour intéresser tout le monde.

« ŒIL POUR ŒIL »
Encore Curd Jurgens...

« LES ESPIONS »
...toujours Curd Jurgens

Vous aurez dix-huit noyés

● **L'EXPRESS. — Autrement dit, il faudrait que les films aient une double prise sur le public.**

ROBERT DORFMANN. — Je prends un exemple. Je suis au milieu d'une rivière, le passage est difficile et je dois aider le public à traverser. Il faut que je prenne le public par la main et que je le fasse avancer progressivement. S'il ne lâche jamais prise, on a gagné. C'est ce qui est arrivé avec le *Condamné à mort*.

Mais prenez le cas d'un film comme *Ordet*. Conduisez le public par la main. Au bout de quelques pas vous aurez dix-huit noyés. Les gens s'ennuient, vous avez perdu la partie.

On n'élèvera pas le public si on ne l'intéresse pas constamment. Il faut qu'il sorte et dise aux autres : « *J'ai vu un bon spectacle* ». En même temps il découvrira peut-être en lui des besoins intellectuels et artistiques qu'il n'avait jamais ressentis. Alors on aura œuvré pour le bon cinéma.

● **L'EXPRESS. — C'est le cas de Hitchcock. Il plait aux esthètes et ravit les foules. Mais il faut préciser que le niveau de culture générale n'a aucun rapport avec les exigences de tel ou tel public. Quand dans un dîner, vous entendez quelqu'un vous dire : « Moi je ne vais pas au cinéma pour me creuser les méninges », vous pouvez être sûr qu'il s'agit d'un chirurgien ou d'un professeur agrégé.**

JEAN THUILLIER. — Pour qu'un film de qualité soit rentable, il faut qu'il ne s'adresse pas exclusivement à une élite. Je suis bien d'accord. Mais il ne faut pas croire non plus qu'un film de qualité doive faire obligatoirement une carrière triomphale. Je veux dire, il ne faut pas croire qu'un film de qualité soit forcément un film qui a coûté très cher. C'est une erreur qu'on commet souvent. Et nous-mêmes nous nous sommes peut-être un peu égarés dans les questions de prix de revient. Becker a raison : on est beaucoup plus près des vrais problèmes quand on parle de la crise des sujets. C'est avant tout par un renouvellement intérieur que le cinéma surmontera sa crise de maturité.

LA SEMAINE

● Au théâtre, cet hiver...

SIGNATURES de contrats dans les bureaux des directeurs de théâtre, premières répétitions sur les plateaux : la rentrée est proche.

● De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace. *La Vue du haut du pont*, d'Arthur Miller, qui fut un grand succès à Londres, sera jouée au théâtre Antoine par Raf Vallone, débardeur amoureux de sa fille adoptive, Mylène Demongeot.

Le Balcon, la pièce poético-scandaleuse de Jean Genêt, affrontera le public parisien au théâtre Hébertot. Peter Brook, le jeune et brillant metteur en scène de *Titus Andronicus*, réglera ce drame qui se déroule dans une maison close.

● Moins osée mais aussi cruelle sera la pièce de Marcel Aymé qui, à la Comédie des Champs-Elysées, fera la satire des Etats-Unis. Pierre Gascar, lui, situera son étude de mœurs *Les Pas perdus*, sous les galeries du Palais-Royal reconstituées aux Ambassadeurs.

Valentine Tessier et Rosy Varte défendront la première pièce de cet ancien prix Goncourt. On verra *La Reine de Césarée* de Brasillach au théâtre des Arts, Bérénice moderne qu'incarnera Alice Cocéa.

● Drame encore : celui d'*Anne Franck*, la petite fille hollandaise qui mourut en déportation, et dont le journal transformé en pièce a déjà fait pleurer New York et Berlin. Une jeune fille encore presque inconnue, Pascale Audret, lui prêtera son visage, et Marguerite Jamois conduira ses pas.

● Le programme qu'affichera la Compagnie J.-L. Barrault-M. Renaud au théâtre Sarah-Bernhardt ne sera pas plus gai, avec *Le Château* de Kafka, adapté par Pol Quentin ; *L'Histoire de Vasco*, de Georges Shehadé, retracera la vie aventureuse de Vasco de Gama.

● On annonce encore une adaptation de *L'Idiot* par Gabriel Arout, une adaptation de *La Paix* d'Aristophane par Marcel Aymé et une adaptation de *La dernière étape* d'E.-M. Remarque par Albert Vidalie.

On verra Jean Marais et Jeanne Moreau dans *Les Chevaliers de la Table ronde* de Cocteau aux Bouffes-Parisiens, et l'on prévoit qu'à l'Athénée *La Mégère apprivoisée* de Shakespeare, avec Suzanne Flon et Pierre Brasseur, sera un des clous de la saison.

● Côté comédies : la compagnie Grenier-Hussenot s'adjoindra Bernard Blier pour monter la dernière pièce de Peter Ustinov : *Romanoff et Juliette*. Françoise Christophe et Philippe Nicaud courront *La Prétentaine* de Jacques Deval et Martine Carol pour sa rentrée au Nouveau Petit Théâtre de Paris séduira un clergyman dans *Pluie* de Somerset Maugham.

Jean-Pierre Aumont, auteur, confiera sa nouvelle œuvre *De ci, de là*, à la Comédie Wagram où Philippe Lemaire et Alta Riba l'interpréteront, tandis que Michel Picoli et Maria Mauban transmettront au théâtre de l'Œuvre les *Regrets éternels* de Constance Colline.

● A côté des nouveautés, tout ce qui l'année dernière a fait rire tentera encore les spectateurs. Il n'y eut jamais autant de reprises que cette année.

Le Théâtre-Français donne l'exemple. Deux pièces nouvelles au répertoire : un ancien Montherlant, le quatrième dans la maison *Le Maître de Santiago* et le vieux *Sexe faible* d'Edouard Bourdet, qui aura l'avantage de procurer un grand rôle à Gabrielle Dorziat.

● Un dogue à Venise

A Venise, après trois jours de Festival, les autographes de Sylvana Mangano se vendent 5.000 francs, les photographes ont découvert une fausse Marilyn Monroe en la personne de la starlet britannique June Cunnigham, les Allemands de l'Ouest ont perdu les

→

bobines de leur film et des délégations d'ecclésiastiques assiègent René Clair, le président du jury, pour s'assurer de la moralité des œuvres projetées.

Mais à quoi bon ? Les trois premiers films présentés ruissellent de bonnes intentions, sinon de brillantes qualités. Ladislao Vajda, le père des *Marcelin, pain et compagnie*, a fait faire au petit Pablito Calvo une nouvelle « b.a » dans *Un ange est passé sur Brooklyn* : un méchant usurier qu'une sorcière a transformé en gros chien est rendu à sa forme primitive grâce à l'amitié que lui témoigne l'enfant. C'est gentil, larmoyant et inoffensif.

Bons sentiments encore dans le film yougoslave *Rien que des hommes* qui, dans un paysage de montagne, fait éclore l'amour dans le cœur d'une aveugle et dans celui d'un unijambiste. Richard Brooks (le réalisateur de *Blackboard Jungle*) tente, lui, dans *Le Carnaval des Dieux*, de faire vivre en paix un jeune Mau Mau et le fils d'un colon anglais.. Mais les colonialistes veillent et apprennent au jeune noir la peur, la haine et la vengeance. Sujet courageux que Brooks traite avec trop de froideur et beaucoup de démagogie.

● Anouk retrouvée.

● Françoise Murray, 25 ans, plus connue sous le nom d'Anouk Aimée, a été engagée par Jacques Becker, pour tourner à côté de Gérard Philipe, le grand film qu'il entreprend sur la vie de Modigliani. Choisie in extremis, deux jours avant le début du film, Anouk Aimée se trouve brusquement à un des sommets d'une surprenante carrière en « dents de scie ».

● Vraiment remarquée dans la rue par Carné à une époque où les petites filles de 14 ans n'étaient pas encore à la mode, elle devint immédiatement vedette, mais *La Fleur de l'âge* ne fut jamais terminé. A 15 ans, elle était la Juliette des *Amants de Vérone* et Cayatte fixait sur la pellicule l'image d'une adolescente grave, au regard dévorant, qui déroute les producteurs français.

Elle tourne en Angleterre, puis dans un court métrage d'Astruc, *Le rideau cramoisi*, apparait avec la même intensité, et suscite la même indifférence. Elle tourne en Allemagne et réapparait dans un grand film discuté d'Astruc : *Les mauvaises rencontres*. Chaque fois, on s'accorde à trouver dans ses yeux profonds l'indéfinissable présence de Michèle Morgan, et elle repart tourner en Espagne ou ailleurs.

Cette fois, Becker, après avoir éliminé la moitié des vedettes, les trois quarts des comédiennes et toutes les débutantes qui voulaient jouer le rôle du grand amour du beau Modigliani, a redécouvert Anouk Aimée.

Cet engagement risque malheureusement de l'empêcher de tourner avec Astruc *Une vie*, d'après Maupassant.

MUSIQUE

● *Molière en musique dodécaphonique à Salzbourg.*

L'Ecole des femmes

(*De notre envoyé spécial Antoine GOLEA.*)

POUR satisfaire à une commande de la «Louisville Orchestra Society», Rolf Liebermann, compositeur suisse alémanique, près de cinquante ans, eut l'idée de composer un opéra-bouffe d'après *L'Ecole des Femmes* de Molière. Son librettiste était un Allemand, Heinrich Strobel, directeur de la musique de la Radio de Baden, auteur d'un excellent livre sur Debussy.

C'est cette œuvre que le festival de Salzbourg vient de présenter pour la première fois en Europe, deux ans après sa création aux Etats-Unis.

Strobel, homme nourri de culture française, qui depuis plus de trente ans, s'efforce de s'évader du « sérieux germanique » pour retrouver ce mélange de sourire et de passion propre à notre littérature et à nos formes de vie, avait déjà écrit pour le même Liebermann deux autres livrets d'opéras, qu'un Giraudoux aurait pu signer : un *Pénelope* courageusement anticonformiste, et surtout un *Léonore* 45.

Ce livret, qui se souvenait de l'héroïne beethovenienne de *Fidelio*, racontait les amours pendant la dernière guerre, d'une jeune fille française et d'un pianiste allemand, soldat malgré lui et aussi peu nazi que possible, emprisonné puis libéré grâce à la fidélité et l'acharnement de son amante.

En adaptant *L'Ecole des Femmes*, Strobel s'est surtout soucié de peindre en profondeur le personnage d'Agnès, dont il a fait ressortir l'inquiétant mélange de charme, de sensualité et de cruauté. Il a moins bien réussi avec Arnolphe, dont il a simplifié et épaissi les traits ; il a notamment enlevé tout ce qui, dans le personnage original, pouvait faire balancer un instant Agnès entre lui et le joli mais superficiel Horace.

Mais l'invention la plus amusante de Strobel est l'introduction de l'auteur Poquelin-Molière dans sa propre comédie, où il joue d'abord le rôle du chœur antique, puis remplace certains acteurs « défaillants » dans des personnages qui, tous, travaillent pour le jeune couple et contre Arnolphe, notamment le serviteur Alain et le propre père d'Agnès, deus ex machina final.

C'est l'intervention du poète en faveur d'un jeune et puissant amour, de ce même poète qui, de son vivant, non seulement a joué Arnolphe mais a dû, amant d'Armande Béjart, se trouver souvent dans sa triste situation.

Musicalement, Liebermann, auteur d'un *Concerto pour jazzband et orchestre* rigoureusement dodécaphonique, a traité l'œuvre en forme d'opéra-bouffe très moderne, en développant — parfois à l'excès — les récitatifs de façon essentiellement mélodique, toujours accompagnés par l'orchestre ; mais cet orchestre comporte le clavecin traditionnel, destiné surtout à dépeindre Molière, dont le thème est une authentique série de douze sons.

Toute la partition est d'ailleurs un mélange très libre et parfaitement réussi d'écritures tonale, modale et sérielle ; et il y a, de-ci de-là, pour Arnolphe notamment, des rappels subtilement ravéliens, d'un Ravel que Couperin aurait pressenti... Dans l'ensemble, c'est, malgré quelques longueurs, une partition aussi brillante qu'agréable à écouter.

De l'interprétation se détachait Anneliese Rothenberger, Agnès rayonnante de sensualité ; et aussi Nicolaï Gedda, parfait Horace. Il est seulement regrettable que Kurt Böhme n'ait fait qu'accentuer les défauts et les insuffisances de l'Arnolphe strobélien.

A. G.

(Franco London Films)

Anouk Aimée
Au sommet d'une « dent de scie »

JAZZ

● *Trente-cinq ans de jazz ; une collection qui est une anthologie.*

Pour tous les goûts

PHILIPS vient d'inaugurer une nouvelle collection qui, sous le titre *Jazz pour tous* (1), propose une anthologie des grands *jazzmen*. Le texte de la pochette, traduit ou écrit par Boris Vian, donne les renseignements indispensables et situe les divers enregistrements dans l'histoire de la musique noire américaine.

Aucune anthologie n'est parfaite. Les contrats changent souvent, les musiciens passent de marque en marque, les matrices s'éparpillent, ce qui interdit un choix qui n'obéirait qu'aux exigences esthétiques. Dans ces limites commerciales, Philips s'en est bien tiré.

Sur les neuf titres parus jusqu'à présent, trois sont sans défaut.

Un King Oliver nous ramène aux balbutiements de 1923, regravés en haute fidélité, ce qui les rend au moins audibles. Cette masse sonore un peu cahotante à laquelle se sont inspirés nos Lorientais n'est pas sans charme.

Un Louis Armstrong groupe dix des plus célèbres enregistrements du *Hot Five* de 1925 à 1927, formation de studio justement fameuse, très inégale pour nos oreilles modernes, mais où le jeu de Louis Armstrong, jeune, bouillant et affirmatif, touche par sa loquacité même, parfois plus convaincante que les grandes envolées lyriques de la période suivante.

Un Count Basie de 1939 et 1940, époque où l'orchestre tenait sa meilleure forme, fait entendre un Lester Young plus détendu que jamais, et pas encore liquéfié.

Cootie Williams

Sans présenter le même intérêt historique, deux autres disques, passionnants, présentent quatre des plus célèbres solistes de Duke Ellington, à la tête d'orchestres d'occasion, tous formés à partir de celui du Duke. L'aérien Barney Bigard, le sensuel Johnny Hodges, le mordant Rex Stewart, et surtout Cootie Williams, aussi grand peut-être qu'Armstrong, maître de la sourdine, roi du « growl » et du style « jungle ».

Les autres faces sont inégales. Sidney Bechet, en 1947, n'est pas très bien entouré, et on l'a déjà tellement entendu ! Johnny Dodds, en 1926, démontre seulement qu'un *Hot Five* sans Louis Armstrong ne tient pas la comparaison. Kid Ory, juste après sa redécouverte par Orson Welles, vaut ce que vaut le Revival. Mahalia Jackson se perd dans le commercialisme dans huit faces sur dix.

Pourquoi se plaindre ? « Jazz pour tous », c'est aussi du jazz pour tous les goûts.

1) Philips. Disques microsillons 33 t. de 25 cm. groupant chacun dix interprétations. 1.500 francs + T. L.

Cabarets Dancings

CLUB CH. ELYSÉES Thé tous les jours, Soir. : merc., jeudi, vend., sam., dim. Orch. Bazzanella

LE REVE Dancing du Rex . Air conditionné 2 GRANDS ORCHESTRES

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "C'EST MAGNIFIQUE !" de Louis Guérin & Fraday

MATHURINS
REOUVERTURE MERCREDI 4
REQUIEM POUR UNE NONNE
LOCATION OUVERTE

ARMENONVILLE
Bois de Boulogne
TOUS LES JOURS
DEJEUNERS
DINERS-DANSANTS
SOUPERS apr. le spect. jusq. 2 h. mat.
DIMANCHE THE DANSANT
avec les ORCHESTRES de José BARTEL et François VERMEILLE
BAR

REOUVERTURE SAMEDI 31 AOUT
LA MAISONNETTE RUSSE DE PARIS
6, RUE D'ARMAILLÉ (ÉTOILE) ÉTO. 52-49
Les plus célèbres et succulentes spécialités russes
DEJEUNERS ET DINERS
Avec vodka : 1.500 francs - Avec saumon et caviar : 2.250 francs

LE MONDE ENTIER VIENT AUX FOLIES - BERGÈRE

SANTÉ

● Les Français mangent trop de viande, parce qu'ils aiment ça...

Une fois sur quatre

« LE porc, docteur, n'est-ce pas que c'est indigeste ?... Et mon mari, travaillant comme il travaille, n'est-ce pas qu'il a besoin de son bifteck tous les jours ? »

Ces questions, le médecin commence à les entendre de tous côtés, depuis que les remous sur le marché de la viande — et sur le marché tout court — compliquent la vie des mères de famille et les obligent à réviser leurs habitudes d'achats.

Il est important d'y répondre honnêtement :

1° Ne confondez pas le plaisir de la table — que chacun a le droit de revendiquer — et la santé ;

2° Ne confondez pas le caractère presque symbolique de la viande, dont la consommation est un signe de standing de vie élevé, d'aisance, et qui est aussi beaucoup plus facile à préparer rapidement tout en étant savoureuse, avec ses vertus nutritives.

Si vous êtes effectivement obligés de réduire votre consommation de viande et celle de votre famille, voici ce qu'il faut savoir du strict point de vue de la santé :

1 S'il y a encore des Français qui n'ont pas de quoi se nourrir décemment, il y en a beaucoup qui mangent trop de tout. Donc, trop de viande.

Le Français est de tous les peuples celui qui consacre à l'alimentation le plus d'argent, proportionnellement à son budget.

Cet excès de consommation alimentaire se produit même dans des familles où, d'un autre côté, on se prive de tout, car il correspond à la notion très spécifiquement française du plaisir de la table. Ailleurs, on mange seulement pour être nourri. En France, on mange aussi parce que c'est bon.

2 Il est incontestable que l'alimentation moderne est sérieusement altérée, du fait d'une purification trop grande des aliments et d'une trop fréquente mise en conserve. Les substances alimentaires sont de moins en moins complètes et riches en éléments variés. (D'où la vogue des régimes à base « d'aliments naturels ». Le bien-être qu'éprouvent leurs adeptes ? Ils mangent mieux, certes, mais aussi ils mangent moins !)

Il faut bien admettre que la viande est, parmi les aliments, l'un des moins altérés.

Mais, en vérité, une alimentation rationnelle est une alimentation très diversifiée, où les excès s'annulent et les manques se compensent.

3 L'enfant ou l'adulte qui mange de la viande à tous les repas, et même à un repas par jour, dépasse largement la dose nécessaire ou même souhaitable à l'équilibre de son alimentation.

Un repas sur quatre où l'on consomme de la viande de boucherie, de charcuterie, ou de la volaille, c'est la bonne cadence (hors des cas pathologiques bien précis).

4 La viande blanche (viande d'animaux jeunes) est plus riche et plus tendre, mais elle est justement un peu trop riche en nucléoprotéides qui conviennent parfaitement à l'enfant mais moins bien au vieillard. D'autre part, elle a le désavantage de devoir être mangée bien cuite ; or la viande crue, hachée, est, en principe, plus digestible.

Les modifications apportées à une viande grillée ou rôtie par la cuisson sont assez faibles d'ailleurs et la seule cuisson qui soit à déconseiller est la cuisson dans une forte quantité de corps gras, ce qui est difficilement évitable pour la viande de porc.

Le mouton et le cheval ne contractant pas dans nos climats la tuberculose et ne transmettant pas de parasites à l'homme, leurs viandes peuvent être consommées crues. Elles sont en outre plus tendres que les viandes de bœuf ou de porc qui, l'une et l'autre, risquent de donner le ver solitaire.

Mais, abstention faite de ces légères différences, les viandes se valent toutes du point de vue nutritif et digestif et ont de ces points de vue la même valeur que le poisson.

Et bien plus qu'à la viande quotidienne, il y a des principes auxquels il serait important que les mères soumettent l'alimentation des enfants. Par exemple :

● Cuire les légumes à l'étouffée.

● Donner régulièrement du miel, des fruits secs (dattes, raisins secs, etc.).

Et des noix et des noisettes plutôt que des sucettes.

Qui mange trop de viande s'expose à une accumulation de produits de combustion nuisibles (base xanthique, urée) qui à partir d'un certain taux risquent d'encrasser l'organisme et de fatiguer les émonctoires (foie et reins).

Deux catégories

Expérimentalement on a prouvé que trois volontaires astreints pendant un an à un régime exclusivement carné n'en avaient pas souffert, après un léger amaigrissement initial. Ni biologiquement, on n'a pu relever le moindre désordre.

Mais cette expérience ne prouve rien car elle ne porte que sur une année et ne nous renseigne pas sur l'avenir plus immédiat de ces trois hommes. Elle est en outre en désaccord avec de nombreuses expériences sur l'animal.

Qui ne mange pas assez de viande... Mais il faudrait plutôt dire : qui n'absorbe pas assez de protides.

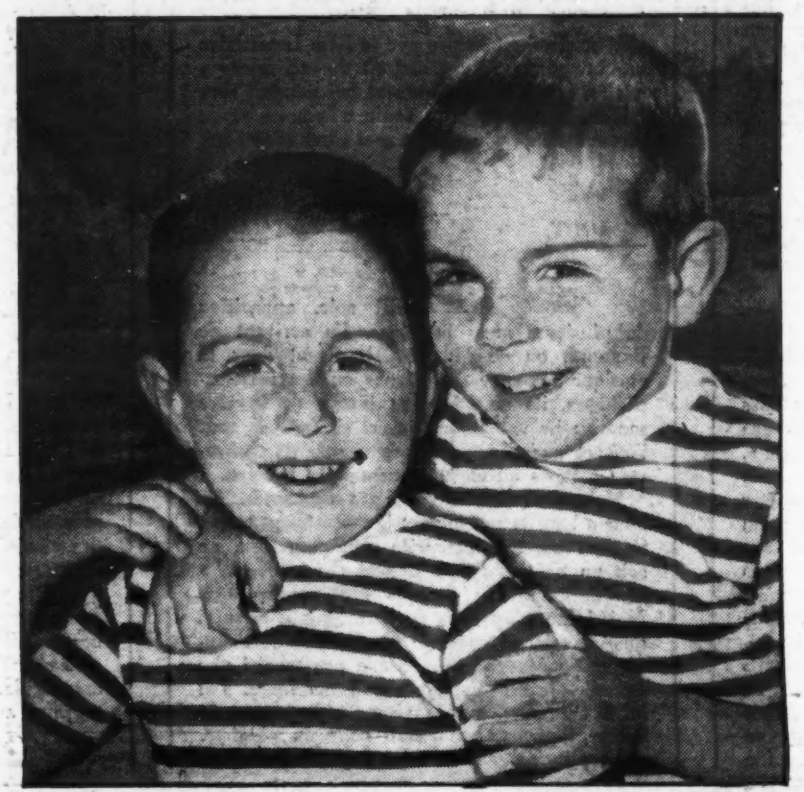
L'alimentation comporte en effet deux sortes d'aliments : les aliments énergétiques : sucres (glucides) et graisses (lipides) et les aliments de nature protéiques qui contiennent, en plus, de l'azote, et qui servent à la construction du corps et à sa reconstitution.

Les protides sont indispensables. Leur diminution au-dessous d'une certaine quantité provoque des troubles graves dont le plus spectaculaire est l'œdème par hydroprotidémie. Des animaux élevés sans aliments azotés maigrissent rapidement et meurent.

Les quantités nécessaires sont habituellement fixées aux environs de 1 gr. pour l'adulte et 3 à 4 gr. pour le nourrisson (par jour et par kilo de poids). C'est-à-dire 70 gr. par jour pour un adulte moyen.

Et, en effet, la consommation moyenne des différentes populations du globe se situe en général entre 90 et 60 gr. avec un minimum de 55 gr. pour l'Inde et l'Indochine et un maximum de 101 gr. pour l'Irlande et la Turquie. En France, en U.R.S.S. et aux U.S.A. la consommation moyenne quotidienne est de 88 gr. Mais l'origine de ces protéines peut être végétale ou animale. Dans certains pays, en Chine, en Egypte, aux Indes, ils sont essentiellement d'origine végétale.

Le Russe ne consomme que 17 gr. par jour en moyenne de protides d'origine animale (c'est-à-dire d'abord d'origine carnée, puis provenant du poisson, du lait, des œufs), alors que l'Américain en consomme 50 gr., le Français 38 gr.... et le Chinois moins de 5 gr.



DEUX GARÇONS BIEN NOURRIS (L'Express)
Donnez-leur chaque jour leurs protides quotidiennes

La santé des nations

Quel est le mieux-portant de ces peuples ? Il n'est pas facile de juger de la santé d'un peuple dans son ensemble.

Que faut-il considérer : le nombre des malades, la durée moyenne de la vie, la résistance ? Il n'est pas facile non plus de décider de la part du facteur alimentaire et encore moins de la plus grande consommation de viande, dans l'obtention d'un résultat où interviennent tant de facteurs complexes : climat, niveau général de vie, hygiène, distribution des richesses, stabilité sociale, caractères ethniques.

On peut, dans l'absolu, imaginer un régime complètement amputé de viande et qui soit tout à fait équilibré, mais à condition que soient complètement bouleversées les habitudes alimentaires et que les protides végétales et d'origine non carnée viennent se substituer à celles que procure la viande.

Outre que les habitudes alimentaires sont les plus lentes à se modifier, et que dans l'ensemble les Français ne tiennent guère changer les leurs dont ils sont très fiers, la crise de la viande n'est pas telle qu'elle risque de nous conduire à de telles extrémités.

Ce sont plutôt les crises de foie qui mènent lentement vers une simplification de l'alimentation qui peut d'ailleurs n'en être pas moins savoureuse. Mais cela est une autre histoire dont nous reparlerons.

Docteur KNOCK.

MAISON

Il faut bien fermer

MAISONS de campagne ou de bord de mer vont pour la plupart être fermées jusqu'à Pâques. Attention aux catastrophes dans les demeures où cette mise en veilleuse n'a pas été faite avec soin.

Avant de partir, il faut :

● Rassembler tous les meubles volants au milieu des pièces et les recouvrir d'une bâche pour éviter qu'ils ne prennent la poussière.

● Eloigner des murs les lits et tous les meubles pouvant être déplacés. Les murs risquent de suinter dans une maison sans feu l'hiver.

● Penser à mettre des bassines dans les cheminées à feu ouvert pour éviter les dégâts de la pluie en cas d'orage.

● Graisser les serrures, les clefs, les instruments de jardinage, les gonds avec de l'huile de vaseline pour les empêcher de rouiller.

● Protéger avec des paillons les tuyauteries qui risquent de geler.

● Disposer de la mort aux rats, en particulier dans la cuisine.

● Si la maison est au bord de la mer, laver à l'eau douce les meubles de jardin : tables, arrosoirs, etc., les essuyer avant de les rentrer.

● Retourner les arrosoirs, bassines, brocs métalliques ayant contenu de l'eau.

● Laver et rincer soigneusement les vases à fleurs.

● Ranger les jeux de jardin (table de ping-pong, croquet, boules, etc.). Mettre si possible la table de ping-pong à plat pour qu'elle ne se déforme pas.

● S'il y a un réfrigérateur, le vider, le débrancher, le nettoyer à fond et laisser la porte ouverte.

Au dernier moment

● Fermer les volets et s'assurer que toutes les ouvertures sont bien closes.

● Fermer également les compteurs d'eau et d'électricité, la bouteille de gaz butane.

● Laisser les robinets ouverts quelques minutes une fois le compteur fermé pour vider à fond les canalisations. Débrancher la pompe d'arrivée d'eau.

● S'assurer qu'un chat n'est pas enfermé dans une des pièces.

RECETTE

● Une bonne façon d'utiliser les bas morceaux.

Le bœuf au paprika

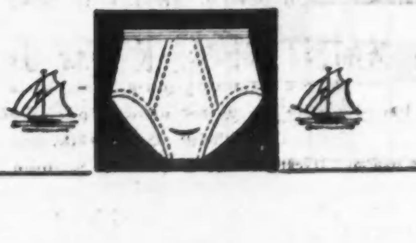
— 1 kg de ragoût de bœuf (mélangé de parties grasses et parties maigres).
— 500 gr. d'oignons.
— Trois cuillers à café de paprika.
— 100 gr. de crème fraîche.
— 50 gr. de beurre.

● Eplucher les oignons et les couper fin. ● Mettre dans une cocotte : le beurre, les oignons, et les morceaux de bœuf (un verre d'eau, trois cuillerées de paprika et une pincée de sel). ● Couvrir, porter à ébullition, puis laisser bouillir à petit feu pendant deux heures environ. ● Avant de servir ajouter de la crème. ● Se mange avec des pommes de terre nouvelles cuites à la vapeur.

PONT-L'ÉVÊQUE
☆
LEVASSEUR
toujours
LE MEILLEUR

PETIT-BATEAU

Petit-Bateau présente le slip qui vous avantage. Grâce à sa ceinture Bateaulastic pur para, ses coutures extra-plates, sa coupe incurvée, vous aurez l'allure sportive de l'homme moderne.



LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

21 AOUT.

LUCERNE - Hôtel National. — « *J'ai choisi cette chambre pour vous* », me dit le directeur de l'hôtel, M. Hans Elmiger, C'est, au dernier étage, une silencieuse pièce d'angle sur le lac. Je suis venu ici entendre la musique du festival. Mais dès le matin cette rumeur de vacances heureuses, ce clapotis autour des barques, ces rires d'enfants, ce carillon de la Hofkirche, et ce chœur de voix mâles sur le vapeur qui s'éloigne, c'est déjà une symphonie, que je ne sais pas transcrire, mais que j'écoute au-dedans de moi : le bonheur existe. Les hommes sont bons. Les mouettes tournoient sans crainte autour de mon balcon. On dirait que personne ici ne fait de mal à personne. La souffrance est cachée. Rien n'en paraît au dehors. Les gens se retiennent de mourir ; il suffirait d'un enterrement pour tout gâter.

J'ai passé l'âge où ce fantôme du bonheur m'eût rendu triste. Je ne suis même plus triste. Je connais le drame réel qui se joue, ici comme ailleurs, puisque ces êtres qui rient sous ma fenêtre sont des hommes.

DIETRICH FISCHER-DIESKAU est le plus fameux baryton d'aujourd'hui. Il m'a plu surtout en chantant des lieder de Schubert que je ne connaissais pas ou que j'avais oubliés, du « Schwanengesang ». Mais *Les Amours du poète* de Schumann, ma mère les chantait à sa manière qui devait être mauvaise — et le plus grand chanteur du monde sait mieux que cette pauvre femme dans un salon de campagne d'il y a cinquante ans comment il faut interpréter *Ich grolle nicht* (Gérard Bauer me fait remarquer que, pour une fois, le français s'accorde mieux à la mélodie que l'allemand et que « J'ai pardonné » peut être préféré à *Ich grolle nicht*). Le célèbre baryton sait qu'il ne faut pas ici retenir sa voix. Mais moi, je me souviens de ce « J'ai pardonné » presque murmuré et le souffle de la nuit agitait la flamme des bougies, et des phalènes aux ailes brûlées palpitaient sur le palissandre du piano.

TOUS les romantismes se rejoignent et se confondent, Je n'entends jamais *Les Amours du poète* sans entendre aussi le Père Lacordaire : « *Poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite et qui fait saigner notre cœur. Et l'eussions-nous obtenu vivants, que nous en restera-t-il après la mort ? (...) C'est fini ! C'est à jamais fini ! Et telle est l'histoire de l'homme dans l'amour.* »

Montalembert assure que le Père Lacordaire fut interrompu, à cet endroit de son sermon, par un immense gémissement qui montait vers lui de la nef où cette foule d'hommes et de femmes n'était plus qu'un seul cœur désespéré.

☆

22 AOUT.

HIER soir, apparition de plusieurs amis parisiens. Ils arrivent de Bayreuth ou de Munich. Ils vivent dans la musique : comme des hérons ou des martins-pêcheurs, ils ne s'écartent jamais de la rive sonore : ils volent de festival en festival, tout l'été, et quand la bise sera venue, ils trouveront à Paris un enchantement ininterrompu.

Mais non, ils ne sont pas enchantés. Ils aiment trop la musique et la connaissent trop : il n'est guère d'interprète qui, pour eux, ne soit un traître. « *Ah ! ce que j'ai souffert !* » gémissent-ils. Les délicats sont malheureux. Moi, je ne m'aperçois de rien. Mais il est vrai qu'hier soir, ce concerto pour piano de Schumann, joué avec brio, ne m'a pas touché une seconde. Je croyais que c'était ma faute. J'ai lu, à l'entracte, sur le visage réprobateur de Denise Bourdet, que c'était celle du pianiste.

Au programme, *Ma mère l'oye* de Ravel est bien ce qui peut le mieux confirmer ce public suisse allemand dans son horreur de la musique française. Après le concerto de Schumann, que cela paraît creux et vide ! Il n'y a visiblement que le chef d'orchestre qui s'amuse.

QUELQU'UN que je rencontre ici craint, de l'air le plus sérieux du monde, que « les bureaux » ne me fassent assassiner. Rien de moins ! L'histoire que nous vivons, racontée par lui, ressemble à une chronique italienne de la Renaissance.

Mon interlocuteur admire beaucoup le jeune ministre des Finances d'avoir osé tenir tête à « la guerre » et à ses bureaux. Cela suffit, selon lui, à le juger : c'est un homme.

Il est vrai que la peur entre pour beaucoup dans le comportement des hommes politiques et des journalistes. Nous nous étonnons de certains retournements. Tel qui était naguère un écrivain libre, nous avons tôt fait de nous apercevoir que sa main est tenue.

☆

23 AOUT.

HIER soir, Arthur Rubinstein. Il a atteint cette maîtrise absolue qui soumet la technique au sentiment. Deux heures de Chopin. Je l'aimais autrefois. Je l'aime encore. Je me souviens surtout de l'avoir aimé. Ce n'est pas que l'âge me rende insensible. Simplement le vieux renard ne se laisse plus prendre si aisément. La musique de Chopin, c'est un merveilleux filet, mais je le vois et je passe quand je veux à travers mailles. Bach, Mozart, Beethoven ne sont jamais des pièges, ni Schubert, ni Schumann : sur la route où je me suis engagé avec eux à l'aube, ils sont là encore, au crépuscule. J'approche de Celui qu'ils m'ont toujours annoncé.

F. M.

(*Copyright* « *L'Express* ».)

Courrier

(*Suite de la page 2*)

Le cas Alleg

M. Jacques LENCLUD, à Paris, trouve que « *Mme Alleg manque de dignité et de tact* » en s'inquiétant du sort de son mari, directeur d'un journal communiste.

« *La plainte ou pleurnicherie d'un chef communiste qui, à la moindre paire de gifles, en appelle à la démocratie* (...), *permettez-moi de vous dire qu'elle ne me touche pas* »,

... précise M. LENCLUD. Et il ajoute :

« *Cessez de nous importuner avec ce fait divers dénué d'intérêt.* »

Nous nous étions faits l'écho d'une lettre de M. Michel GIRAUD, qui allait dans le même sens. Elle a provoqué de nombreuses réactions :

● Celle de M. Georges PARRAUD, à Lyon, déjà nommé, qui tient ces propos pour « *proprement révoltants* ».

● M. Jean CONSTANT, à Limoges, se dit « *abasourdi* ». Il demande :

« *S'agit-il de savoir si d'autres pays emploient l'arbitraire ou si nous, Français, acceptons que M. Alleg n'ait pas à s'en plaindre sous prétexte qu'il est communiste ?* »

● Celle de Mme Bernadette MORAND, à Venise, qui écrit :

« *Tout homme torturé a droit, quel qu'il soit, à notre pitié et à notre respect.* »

Et ceci encore, dans notre courrier...

De nombreux lecteurs — et en particulier M. Raymond LIPA, à Paris, qui a été prisonnier en Allemagne, M. Léon FARHI, à Deuil-la-Basse, dont la famille a été déportée — ont été profondément choqués par la lettre de M. Pierre CLÉMENTI, publiée dans un précédent numéro, qui nous demandait de ne pas nous faire l'écho « *de l'horreur à sens unique* » et qui souhaitait que l'on s'abstienne d'utiliser le passé pour diviser les Français qui devraient tous s'unir et se respecter.

M. Raymond KWORT, engagé volontaire aux F.F.L., à dix-neuf ans, le 1er juillet 1940, grand blessé de guerre, écrit en réponse à notre correspondant une lettre frémissante encore de douleur, et en particulier :

« *Je vais faire appel à votre grandeur d'âme... Pardonnez, je vous prie, à ces enfants et à ces vieillards du Vél' d'Hiv' de ne pas tendre la joue gauche; elle a brûlé en même temps que l'autre au four crématoire.*

« *Non, décidément, je ne crois pas du tout que j'ai envie de m'unir avec vous. Vous vous trouvez trop facilement des excuses dans les fautes des autres, et un jour, vous me pousseriez trop facilement derrière les grilles d'un camp de concentration* (*en toute union*). »

M. Jean-Elie DUMARCHAT, de Bordeaux, régiment Foch, écrit :

« *M. Clémenti connaît-il le cri magnifique de l'un des nôtres, Valentin Feldman, face au peloton d'exécution nazi : « Imbéciles, c'est pour vous que je meurs » ?*

● M. Yves de BOISANGER nous signale que la société Saharep (nom que nous avions cru imaginer dans notre test : En savez-vous plus que M. Gluck ?) existe, qu'elle est une filiale de F.I.P., société anonyme au capital d'un milliard de francs, dont il est président.

La nouvelle vague

Annoncé la semaine dernière, notre projet d'enquête sur l'état d'esprit de la « Nouvelle Vague », c'est-à-dire de la génération qui se situe entre dix-huit et trente-huit ans environ, a suscité un courrier plein de suggestions intéressantes sur la composition du questionnaire à établir et sur la diffusion de ce questionnaire.

Merci, le travail avance.

« L'EXPRESS »

91, *Champs-Elysées, Paris* (8e)
Téléphone : *ELYsées* 88 - 61

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

●

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTE, Jean DANIEL
ACTUALITES : Sylvain ZEGEL
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET
LETTRES : François ERVAL
PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE
SECR. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :
Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Maurice LEROUX, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

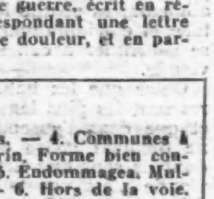
COLLABORATEURS :
Robert BARRAT, J.-L. BORY, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, Robert KANTERS, René LEBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Maurice SAILLET, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

Mots croisés N° 98

HORIZONTALEMENT. — 1. Mot d'un homme qui se rend ou d'une femme qui ne se rend pas. — 2. Cru. En épelant ! servit les dieux. — 3. Même avec un salaire très modeste, elle eût coûté cher à une usine de textiles. — 4. Communes à Richelieu et à Mazarin. Forme bien connue du latiniste. — 5. Endommagea. Multiplie les convois. — 6. Hors de la voie. — 7. Peut s'entendre en bien ou en mal s'il s'agit d'une danseuse. — 8. Marque la fin d'un service. Phèdre fut sa victime. — 9. Son armée est pacifique. Peut être supprimé en période de froid. — 10. Ensembles de rayons.

VERTICALEMENT. — I. Met à gauche, pour avoir quelque chose devant soi. — II. Vérifia. Assimilé à un fils de Louis XIII. — III. Entre l'Irlande et l'Angleterre. Prit à nouveau. — IV. Diamètre d'un cylindre. En Guyenne ou en Languedoc, mais pas en France. — V. Ce que n'est pas le grimaud. Entre deux faces. — VI. Réduire ou amputer, peut-être. — VII. Piqué. Ne laisse pas. — VIII. Commerce prospère au XVIIIe siècle. Plus efficace à Gergovie qu'à Alésia.



Solution du n° 97

L'EXPRESS

Direction, rédaction : 91, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8e) - ELY. 88-61
ADMINISTRATION - PUBLICITE - VENTE :
37, CHAMPS-ELYSEES - PARIS (8e) - Tél. : BAL 19-68

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 fr. — Suisse : 1 fr. 90. — Belgique : 18 fr. Italie : 250 lire.

ABONNEMENTS (1 an)
FRANCE, UNION FRANÇAISE .... 3.000 francs
ETRANGER .... 3.500 francs

Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 francs
Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris

Administrateur : J.-F. COBLENCE